

*Harlequin*

SERIE BLANCHE

# LE CINQUIÈME JOUR DE NOËL

Betty Neels



## **Le Cinquième Jour de Noël**

### **Betty Neels**

Le cinquième jour de Noël, le fiancé donnait à sa promise cinq anneaux d'or en gage de son amour. Le mystérieux et séduisant Dr Ivo van Den Werff destinera-t-il ce présent à la petite Julia, son infirmière dévouée, ou à la femme qui semble occuper ses pensées, la fragile Marcia, frappée de poliomyélite, dont Julia a l'horrible devoir de s'occuper. Mais Noël apporte ses présents, ses joies... et ses surprises. Qui donc attend Julia au bout du chemin de neige ?

Vue de l'intérieur de l'ambulance relativement confortable, l'autoroute n'avait rien d'attrayant. Trop occupée jusqu'ici par sa malade pour s'être souciée du paysage, Julia Pennyfeather s'aperçut soudain que le brouillard noyait la chaussée. Le triste ciel de décembre s'obscurcissait déjà. Tout ceci était de bien mauvais augure. Arriveraient-ils à destination à l'heure prévue ? La jeune fille se serra frileusement dans sa cape et jeta un coup d'œil à la patiente qui somnolait. La circulation était dense. Devant les phares qui surgissaient de la nuit à toute allure, elle rendit grâce au ciel de n'être pas au volant.

D'un geste silencieux, elle fit glisser la petite vitre qui la séparait de la cabine et chuchota à l'homme assis près du chauffeur :

— Willy... le brouillard... on dirait qu'il s'épaissit, vous ne trouvez pas ?

L'homme tourna vers elle un bon visage réjoui.

— Oui, plutôt. Il semble de plus en plus dense. Enfin, nous approchons. Newcastle n'est plus très loin à présent. Il restera encore cent trente kilomètres jusqu'à la frontière, plus une vingtaine de kilomètres jusqu'au carrefour où nous devons tourner et à peu près autant jusqu'à la maison.

— Il est déjà quatre heures, dit Julia. Nous n'arriverons guère avant neuf heures...

— Juste à temps pour un bon petit dîner, Miss, et un bon petit dodo dans un lit bien douillet.

Ils venaient de quitter l'autoroute. Newcastle était maintenant derrière eux. Oui, il faudrait au moins deux heures de route jusqu'à la frontière, et une fois en Ecosse...

— Où sommes-nous, mademoiselle ? demanda la jeune fille allongée sur la civière.

Julia le lui dit et ajouta d'une voix volontairement enjouée :

— Nous approchons. Dans trois heures, nous atteindrons notre destination. Voulez-vous boire quelque chose ?

Elle dévissa le couvercle d'un thermos et versa du thé dans un gobelet.

— Dès l'arrivée, je vous ferai votre piqûre d'insuline et vous pourrez dîner. Votre infirmière sera sans doute déjà là avant nous, et tout sera prêt.

— J'espère qu'elle me plaira.

— J'en suis certaine, répondit Julia d'une voix apaisante.

Mais elle n'en était pas autrement convaincue. Mary MacGall ne s'était pas montrée une malade très commode. Dix-huit ans, jolie, outrageusement gâtée et atteinte d'un diabète qu'on avait du mal à stabiliser, elle n'avait pas laissé une minute de répit au personnel de l'hôpital Saint-Clare chargé de la soigner. En deux semaines, elle avait mis le service à feu et à sang. Une appendicite aiguë, compliquée de péritonite n'avait rien arrangé. Elle s'était montrée franchement désagréable avec la Surveillante, provocante avec les jeunes internes, exaspérante avec l'ensemble du personnel médical. Seule Julia avait trouvé grâce à ses yeux. L'infirmière ne faisait jamais d'histoires et la traitait avec le calme et la sérénité d'une nurse qualifiée aux prises avec un enfant récalcitrant.

Pourtant Julia n'avait en rien l'aspect effacé de la plupart de ces créatures, elle était au contraire d'une beauté peu ordinaire, avec ses cheveux presque noirs relevés en chignon, ses grands yeux noisette bordés de longs cils foncés, son nez droit et sa bouche un peu grande mais bien dessinée. De taille plus élevée que la moyenne, elle était fort bien tournée. Son naturel était plein de fraîcheur. Elle avait vingt-deux ans et depuis quelques mois possédait son diplôme d'état.

La veille, elle avait quitté l'hôpital où elle avait passé des années studieuses et somme toute heureuses. Mais maintenant elle devait s'occuper de sa belle-sœur qui souffrait de dépression depuis la naissance de son second enfant. Par chance, Mary MacGall avait demandé à être ramenée chez elle en ambulance, exigeant à tout prix que Julia l'accompagne. Celle-ci avait accepté. Ainsi aurait-elle deux jours de répit avant de retourner chez elle...

Lorsqu'un peu plus tard, Julia regarda de nouveau dehors, la neige s'était mise à tomber. Le brouillard était maintenant à couper au couteau. Signalée par son fanal bleu, l'ambulance roulait prudemment. Julia avait parfois l'impression désagréable que le véhicule dérapait. Une fois encore, elle fit glisser la petite vitre et dit à l'oreille de Willy :

— Il y a du verglas, semble-t-il ?

Willy hocha la tête sans répondre.

— Sommes-nous perdus ?

— Pas le moins du monde, Miss, répondit-il avec un petit rire réconfortant. Nous avons passé la frontière. Nous ne sommes plus loin du carrefour.

— Bert n'est pas fatigué ? Il ne veut pas s'arrêter ?

On ne voyait pas à dix mètres devant soi. Comment le chauffeur pouvait-il conduire avec cette visibilité presque nulle ?

— Ça va Miss, répondit Bert. Nous approchons du but. Je préfère continuer.

Une fois la vitre refermée, Julia dit à sa malade :

— Encore vingt kilomètres. Avez-vous faim ? J'ai des biscuits et du thé.

— Je voudrais un énorme steak avec des pommes duchesse, du chou-fleur à la crème, du jus et de la sauce, répondit Mary d'un ton grognon. Et puis, une Charlotte Russe avec une montagne de crème fouettée et des tas de petits fours glacés... enfin un grand whisky-soda... et pour finir une bénédictine avec mon café.

Pauvre petite, elle serait au régime pour le restant de ses jours, pensa Julia avec indulgence.

— Vous me donnez faim, à moi aussi, reprit-elle avec gentillesse. Mais ne rêvez pas trop de festins. Vous le paieriez ensuite, vous le savez.

— Et alors ! ricana la jeune fille. Vous êtes là pour ça... pour m'empêcher de me trouver mal.

— Il n'y aura peut-être pas toujours quelqu'un à vos côtés, dit songeusement Julia.

— Oh si, déclara Mary en se redressant. Mes parents y veilleront. Vous ne voudriez pas rester avec moi par hasard... pour toujours, j'entends ?

— C'est très gentil à vous de me le proposer, dit Julia avec un sourire. Mais il faut que je retourne à la maison pour m'occuper de ma belle-sœur. Peut-être ensuite irai-je travailler à l'étranger un an ou deux. Et puis, je veux faire des études de sage-femme.

— Vous devriez plutôt vous occuper d'épouser un homme fortuné.

— Pourquoi ? L'argent n'a pas une telle importance. Il suffit d'avoir de quoi vivre et élever décentement ses enfants.

— Et les vêtements à la mode, le coiffeur, les bijoux, le théâtre, le restaurant, les vacances deux fois par an, qu'en faites-vous ?

— Je dois manquer d'ambition, se contenta de dire Julia en jetant un coup d'œil par la fenêtre.

Quelques minutes plus tard, l'ambulance s'arrêta. Ouf, c'en était fini de cette équipée de cauchemar au milieu des éléments déchaînés.

Elle descendit aussitôt de voiture et s'enfonça dans cinquante centimètres de neige. Une rafale de vent s'engouffra dans sa cape et faillit lui faire perdre l'équilibre. Il faisait très sombre. La maison n'était pas éclairée. A la lueur des phares, elle réussit à distinguer les marches d'un perron.

— Voulez-vous que j'aille sonner ? demanda-t-elle aux ambulanciers venus la rejoindre.

— Volontiers Miss, répondit Bert, mais faites attention à la glace.

Précédée par le rayon de sa torche, elle avança précautionneusement. Grâce au ciel, ça ne dérapait pas trop. Arrivée devant une haute porte à deux battants, elle commença par tambouriner

résolument avec le marteau, avant d'agiter la cloche de bronze pour faire bonne mesure. Il n'y eut de réponse. Elle allait faire demi-tour pour en rendre compte à ses compagnons quand la porte fut enfin ouverte par un vieillard tenant une lampe-tempête.

— C'était pas la peine de faire tout ce vacarme, maugréa-t-il. Je vous avais entendue la première fois.

Julia s'excusa poliment.

— Je suis bien au « Griffon » ? ajouta-t-elle en claquant des dents.

— Ouais... Vous êtes l'infirmière de Miss Mary ?

— C'est exact. Pourriez-vous allumer, je vous prie, pour que les ambulanciers puissent la transporter à l'intérieur ?

— Pas d'électricité, laissa tomber laconiquement le bonhomme. C'est la faute de la tempête. Je me demande bien comment vous avez réussi à trouver le chemin.

C'était également l'avis de Julia. Mais, paralysée par ce froid polaire, elle préféra ne pas s'étendre sur le sujet.

— Voulez-vous laisser la porte ouverte ? Nous allons amener Miss Mary tout de suite.

Cette opération, un peu délicate, s'effectua sans encombres ni chute malencontreuse.

— Ah, vous voilà de retour, Miss Mary, dit l'homme en soulevant sa lampe à l'arrivée des ambulanciers qui tenaient solidement le brancard. Votre chambre est prête.

Faisant aussitôt demi-tour, il traversa le vestibule en direction de l'escalier, suivi par le petit cortège. Gelée d'avoir attendu aussi longtemps sur le perron balayé par des rafales glacées, Julia frissonnait dans ce cadre rébarbatif. Le trajet lui sembla durer une éternité. Enfin, le vieillard ouvrit une porte. La chambre de Mary était une pièce d'imposantes dimensions, mais joliment meublée, avec une cheminée monumentale où brûlait un bon feu.

— Où est l'infirmière ? demanda Julia au vieil homme, dès qu'on eût allongé Mary sur le lit.

La tête penchée sur le côté, il regardait son interlocutrice d'un air perplexe.

— L'infirmière ? Ah oui... Eh bien, elle devait arriver ce matin d'Edimbourg. Mais avec la tempête de neige qui souffle depuis hier après-midi dans les parages, il n'en est plus question !

— Voyons, c'est impossible, s'exclama Julia avec une sorte de panique. Je repars demain matin pour Londres avec l'ambulance. Je ne peux pas laisser ma malade. Où est le téléphone ?

— Il est également coupé par la tempête.

— Il doit bien y avoir moyen d'envoyer un message au village, au docteur... ou à la police...

Le vieux se contenta de hocher la tête d'un air impuissant.

— Il y a beaucoup de neige, remarqua-t-il avec placidité. Jane, la cuisinière, et Madge, la femme de chambre, sont allées hier à Hawick faire des courses en prévision du retour de Miss Mary. Elles ont dû être surprises. Les routes sont certainement coupées un peu partout. Dieu sait quand elles reviendront.

Julia oublia sa consternation pour songer aux détails pratiques :

— La nourriture, vous en avez ? De l'eau chaude ? Des bougies ?

— Des provisions et des lampes à pétrole, il y en a. Mais pour l'eau chaude, c'est plus difficile. Le fourneau s'est éteint.

— Vous ne pourriez pas le rallumer ? demanda Julia. Nous aurions tous grand besoin de nous laver. Y a-t-il des chambres prêtes pour nous ?

— Non. Madge devait s'en occuper. Je ne pensais pas d'ailleurs que vous arriveriez par ce temps...

— Bon, ça ne fait rien. Est-ce que les ambulanciers pourraient vous donner un coup de main ? Ils sont fatigués et ont faim. Donnez-leur des draps, ils feront les lits. Pendant ce temps-là, je descendrai à la cuisine préparer quelque chose.

Il la regarda avec une sorte de respect.

— Oui... si vous voulez. Miss Mary... elle va bien ?

— Une fois qu'elle aura dîné, ça ira, sourit Julia.

Après avoir fouillé dans les immenses placards de la cuisine et du cellier, elle réussit à dénicher un certain nombre de denrées indispensables et se mit en devoir de préparer le dîner de Mary, tandis que les hommes faisaient les lits et allumaient les feux.

Il était près de minuit lorsqu'elle put enfin quitter la chambre de sa malade en lui laissant une lampe à pétrole obligeamment fournie par le vieillard.

Elle partit à la recherche des hommes. Après avoir emprunté des successions de couloirs glacés, elle les retrouva douillettement installés dans une petite pièce du second en train de jouer aux cartes.

— Au premier, il n'y a que des lits à baldaquin, expliqua Willy avec une grimace. Mais nous avons quand même réussi à vous trouver une jolie petite chambre, Miss, pas trop loin de celle de votre malade. Le lit est fait. Il y a un bon feu. C'est la première porte à gauche sur le palier.

— Oh, merci. Je descends préparer notre dîner. Rejoignez-moi dans dix minutes.

En chemin, elle s'arrêta une seconde pour jeter un coup d'œil à sa chambre. De la cage d'escalier montaient de redoutables courants d'air. Mais cette pièce-là était déjà tiède.

Puis elle passa la tête par la porte de la chambre de Mary. Ayant constaté que celle-ci dormait déjà profondément, elle descendit à la cuisine. Le vieillard avait disparu. Sans doute estimait-il en avoir assez fait. Sans perdre de temps, Julia mit la bouilloire sur le feu et prépara des œufs au bacon. Un instant plus tard, Bert et Willy firent leur apparition et tous trois s'attablèrent devant ce modeste festin.

Une fois la vaisselle faite, ils se souhaitèrent bonne nuit et, armés de bougeoirs, ils rejoignirent leurs chambres respectives.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, Julia se déshabilla, défit son chignon, se brossa énergiquement les cheveux et partit à la recherche d'une salle de bains. Elle en trouva une, glaciale, dont les robinets ne laissaient couler que de l'eau à peine tiède. Elle se contenta donc de faire un brin de toilette rapide, et après avoir jeté un dernier regard sur Mary, elle se glissa entre ses draps humides sans oser ôter sa robe de chambre bleue en laine des Pyrénées. A peine avait-elle fermé les yeux que retentit la cloche de l'entrée.

Elle attendit un moment, retenant sa respiration. Mais quand on carillonna de nouveau, elle sauta du lit, s'empara de sa torche, glissa les pieds dans des babouches et descendit. Dehors, le vent avait redoublé de violence. Dans le hall, des courants d'air tourbillonnaient. Elle se sentait glacée jusqu'aux os. Mais comment laisser une malheureuse créature sur le pas de la porte par une tempête pareille ? C'était peut-être l'infirmière, ou la cuisinière et la femme de chambre, arrivées par je ne sais quel miracle au milieu de la tourmente...

Elle poussa les verrous, ôta la chaîne de sûreté et ouvrit la porte qui gémit sur ses gonds tandis que la neige et le vent s'engouffraient dans le hall.

Sur le perron se tenait un homme de haute stature, immobile et muet, enfoui jusqu'aux oreilles dans le col relevé de son manteau. Perplexe, elle braqua lentement sa torche sur lui.

— Ne restez pas là, dit-elle enfin avec impatience, ou nous allons attraper froid...

Sans mot dire, l'homme entra dans le vestibule et referma soigneusement la porte derrière lui avant de laisser tomber avec placidité :

— C'est de la folie furieuse d'ouvrir ainsi à un étranger, et en plein milieu de la nuit !

Julia écarquilla ses beaux yeux noisette.

— M... mais vous aviez sonné...



— Et alors ? On ne vous a jamais appris à laisser la chaîne ? J'aurais pu être armé d'un fusil de chasse.

— Ne soyez pas absurde ! coupa Julia avec réalisme. Qui donc aurait l'idée de se promener par une nuit pareille avec un fusil de chasse ?

Il se mit à rire.

— Puisque vous êtes assez aimable pour me faire confiance, pouvez-vous m'accorder l'hospitalité jusqu'à demain matin ? Je reviens d'Edimbourg, et apparemment, je me suis perdu.

Il se secoua avec énergie pour faire tomber la neige de ses épaules.

— Vous n'êtes pas seule ici ?

— Non, dit calmement Julia. Il y a une malade au premier, deux ambulanciers endormis au second. Si je ne me trompe, ceux-ci sont si fatigués qu'il serait impossible de les réveiller... Il y a aussi une sorte de vieux serviteur à moitié sourd... Mais au fond, je ne sais même pas s'il dort dans la maison.

Il lui prit la torche des mains et la braqua délibérément sur elle.

— Décidément, observa-t-il avec calme, vous êtes complètement folle ! Voyons, une jolie fille comme vous, venir ouvrir à un inconnu, dans cet accoutrement, alors que tout le monde dort...

— Ecoutez, dit Julia sans se formaliser, je suis très fatiguée. Libre à vous de vous trouver un lit dans cette demeure, fit-elle avec un geste vague en direction de l'escalier. Ici, ça ne manque pas. Avez-vous faim ?

Elle lui avait repris la torche.

— Enlevez votre manteau, conseilla-t-elle. Autant le laisser goutter sur le carrelage. Je vais vous faire une tasse de thé. Voulez-vous des œufs au bacon ?

— Non seulement belle, mais généreuse en plus, murmura-t-il. Merci, ce n'est pas de refus. Je meurs de faim. Où est la cuisine ? Allez vous recoucher. Je saurai bien me débrouiller

— Oh, c'est encore à la cuisine qu'il fait le plus chaud. Allez, suivez-moi.

Dix minutes plus tard, il dévorait ses œufs, tandis qu'elle lui versait du thé bouillant.

— Grâce au ciel, il y a une cuisinière à butane. La tempête a coupé les lignes électriques et les lignes téléphoniques. Nous sommes complètement isolés.

Un petit silence tomba. Une horloge asthmatique sonna deux coups. Autour de la maison, le vent hurlait de plus belle. Julia porta songeusement une tasse à ses lèvres tout en levant les yeux sur

l'étranger qui la dévisageait curieusement.

— Faites-moi confiance, dit-il en souriant, et allez vous coucher. Je rangerai tout et je me trouverai bien une chambre.

Elle se leva en réprimant un bâillement et lui indiqua le chandelier de cuivre avec son éteignoir qu'elle venait de préparer pour lui.

— Prenez ce bougeoir. N'entrez ni dans ma chambre, s'il vous plaît, c'est la première à gauche sur le palier du premier — ni dans la troisième sur la droite, c'est celle de ma malade. Bonne nuit.

L'air vaguement amusé, il se leva courtoisement pour lui souhaiter bonne nuit.

Dans la chambre de Julia, le feu s'était éteint. Il faisait un froid glacial. Julia se recroquevilla sous ses couvertures en pensant à cet étranger qu'elle trouvait bizarrement très sympathique. Elle aimait ce visage ouvert qui inspirait la confiance, ce regard bleu qui ne cillait pas, cette bouche énergique et bonne à la fois. Il l'avait bien traitée de folle — après tout, elle ne l'avait pas volé — mais aussi de jolie fille... Elle s'endormit en souriant aux anges.

Il faisait encore nuit noire quand un bruit la réveilla. Elle alluma sa torche. Il était six heures. Elle se redressa en tendant l'oreille. De nouveau, le bruit se fit entendre : un affreux son rauque. Elle bondit du lit, mit ses pantoufles et se précipita vers la chambre de Mary en tâchant de se remémorer les suites possibles d'une opération effectuée sur une diabétique : furonculose, gangrène, bronchopneumonie. Derrière la porte, elle entendit encore cette affreuse toux. En voyant le visage empourpré de Mary toute frissonnante sous ses couvertures, elle n'eut plus une seconde de doute : c'était une broncho-pneumonie.

— Je me sens affreusement mal, dit la malade avec humeur. Je n'arrête pas de tousser. Ça me déchire la poitrine.

— Je vais vous asseoir dans votre lit, dit Julia avec un calme qu'elle était loin de ressentir, vous vous sentirez mieux.

Elle n'était pas à l'hôpital, mais dans une maison totalement coupée du monde extérieur par la tempête, et tout prenait des proportions effrayantes...

Julia partit chercher des oreillers supplémentaires et installa plus confortablement la jeune fille après avoir pris sa température. Comme on pouvait le craindre, le thermomètre marquait 39° 5. Julia fit boire la malade tout en réfléchissant à la meilleure conduite à tenir.

— Je vais envoyer quelqu'un chercher le médecin. Une fois que vous aurez des antibiotiques, vous vous sentirez mieux. Ne bougez pas jusqu'à mon retour.

Au hasard, elle ouvrit quelques portes avant de tomber sur l'étranger endormi sur un immense lit à baldaquin. Sans hésiter, elle lui donna un petit coup sur l'épaule. Il ouvrit instantanément les yeux et

la regarda avec un sourire réconfortant.

— Vos cheveux sont un peu en bataille, dit-il sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, mais vous êtes très jolie quand même. Que se passe-t-il ?

D'un geste brusque, Julia rejeta ses cheveux en arrière.

— C'est ma malade... Elle ne va pas bien. Je suis désolée, mais il faut absolument que vous alliez chercher un médecin ou que vous tâchiez d'en joindre un au téléphone. Je ne peux le demander aux ambulanciers. Ils doivent repartir pour Londres aujourd'hui. Ils ont besoin d'une bonne nuit de sommeil.

— Et moi, n'est-ce pas, je suis censé n'avoir rien à faire, dit-il en balançant les jambes par-dessus le bord du lit, et je suis la victime idéale pour être envoyée à la mort dans ce froid polaire...

— J'irais bien, dit Julia en se tordant les mains, mais qui s'occuperait alors de Mary ?

— Votre point de vue se défend, concéda-t-il en se mettant debout. Maintenant, avant que vous ne fassiez une crise de nerfs, je vous signale que je suis médecin.

— Oh vraiment ! s'écria-t-elle rageusement, vous n'auriez pas pu me le dire plus tôt ?

Il lui sourit et la souleva pour l'asseoir sur le lit.

— J'ai bien l'impression que si je n'étais médecin, reprit-il en s'asseyant à côté d'elle, je n'aurais plus eu qu'à obtempérer ! Allons, racontez-moi vos ennuis.

La voyant frissonner, il lui passa le bras autour des épaules. Elle se sentit miraculeusement rassurée.

— Ma patiente est une diabétique non stabilisée, dit-elle d'une voix nette. Il y a quinze jours, elle a eu une appendicite compliquée de péritonite. Elle s'est quand même assez bien remise. Mais elle n'est pas toujours raisonnable et a fait plusieurs comas légers. Elle tenait à rentrer chez elle. Nous l'avons ramenée de Londres en ambulance. La route n'était pas facile, mais le trajet ne semblait pas l'avoir trop éprouvée. Elle a eu son régime et son traitement habituels. Hier soir, à l'arrivée, son taux de glucose était normal. Ce matin, il est très élevé, et elle a 39° 5 de fièvre.

Aussitôt, il se leva et la remit sur ses pieds.

— Bien, retournez auprès de votre malade et tâchez de la rassurer. Pour ma part, je m'habille et je vais chercher ma trousse dans ma voiture. Allez, sauvez-vous maintenant, ajouta-t-il avec une petite bourrade affectueuse.

A son retour, Julia trouva la jeune fille très agitée.

— Je vais mourir, gémissait-elle, et il n'y a personne pour me soigner.

— Mais si, dit Julia en lui redonnant un verre d'eau avant d'aller activer le feu en remettant une bûche.

En quelques mots, elle lui expliqua la situation.

— Il arrive tout de suite, conclut-elle d'une voix apaisante. Il va vous examiner et vous donner ce qu'il faut pour vous soulager rapidement.

Elle partit chercher le dossier médical destiné à l'infirmière qui devait la remplacer et prépara les documents sur une table. Elle se natta rapidement les cheveux en attendant l'arrivée du médecin. Elle avait à peine fini de le faire lorsque celui-ci frappa à la porte.

Il entra sans attendre de réponse, impeccablement vêtu et avec une telle assurance que la situation perdit aussitôt son caractère angoissant. Il examina la jeune malade avec une grande gentillesse, réussissant même à la convaincre qu'elle allait déjà mieux. Puis il se pencha sur les papiers préparés par Julia. Quand il eût fini de les étudier, il releva la tête.

— Vous avez une lettre du médecin ?

— Oui, dit Julia avec hésitation. Elle est dans ma chambre.

— Il faut que je la voie. Rassurez-vous, Miss, je prends sous ma responsabilité de l'ouvrir. Voulez-vous aller me la chercher ?

En silence, Julia obtempéra. Il la lut lentement, la replia soigneusement et la lui rendit après avoir griffonné quelques mots sur l'enveloppe.

— Je crois que le mieux est de faire de la pénicilline, Miss, une première piqûre tout de suite et ensuite une autre toutes les six heures. Il n'y a pas lieu de changer la marque d'insuline, mais il faudra augmenter la dose ce matin et faire des analyses toutes les deux heures jusqu'à ce soir. Pour ce qui est du régime...

Une fois la piqûre faite, et après avoir garanti à Mary qu'elle serait sur pied quelques jours plus tard, il quitta la pièce. Voyant sa malade plus calme, Julia en fit autant et partit s'habiller. Elle était en train d'ajuster sa coiffe sur ses cheveux lorsqu'on frappa.

— Entrez.

— Voilà du thé, dit l'étranger en entrant. Dites-moi où sont les ambulanciers. J'irai les réveiller à votre place.

Julia prit la tasse tendue.

— C'est vraiment trop gentil de votre part.

— Oh, j'ai l'habitude de me débrouiller dans une maison.

Julia eut un curieux petit pincement au cœur à l'idée qu'il était peut-être marié. Elle préféra changer de sujet.

— Fait-il meilleur ?

Il s'assit à une extrémité du lit et se mit à boire dans une des tasses préparées pour les infirmiers.

— Pas vraiment. Il neige par intermittence. Ma voiture et l'ambulance disparaissent sous une nappe blanche. Le brouillard s'est levé, mais le ciel plombé ne me dit rien qui vaille.

Elle buvait lentement son thé. Ils allaient probablement être encore coincés toute la journée dans cette grande maison pleine de courants d'air. Mais curieusement, cette idée ne lui déplaisait pas.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il soudain.

— Pennyfeather. Julia Pennyfeather.

— Madame ou Mademoiselle ?

— Mademoiselle. Je vous signale que vous êtes en train de boire le thé des infirmiers...

— J'ai soif. Vous ne voulez pas savoir mon nom ?

Elle fit un signe de tête affirmatif.

— Van den Werff. Ivo. Trente ans bientôt. Et jusqu'à nouvel ordre, célibataire endurci.

Elle se sentit inondée de joie.

— Vous êtes Hollandais, sans doute ? hasarda-t-elle.

— C'est exact.

— Vous travaillez en Ecosse ?

— Non. Je viens de suivre des cours à l'Hôpital Royal d'Edimbourg. Et je vais passer un ou deux jours à Londres avant de rentrer définitivement dans mon pays.

Julia vida songeusement sa tasse. Bientôt, il serait parti. Elle ne le reverrait sans doute jamais plus. Pourquoi ce douloureux sentiment de privation ?

Il ne tarda pas à se lever pour emporter le plateau à l'étage supérieur, avant que le thé ne fût complètement refroidi.

Quelques minutes plus tard, Julia descendit et trouva le vieux serviteur à la cuisine en train de boire, lui aussi, le breuvage national. Elle lui lança un bonjour plein de gaieté. Il répondit par un

grognelement défaitiste.

Elle prépara le plateau de sa malade et le lui monta avant de redescendre faire le petit déjeuner des autres. La table mise, elle sortit la poêle, ravie d'avoir trouvé une bonne provision d'œufs, de bacon, de beurre, de lait et une grosse miché de pain de campagne. Dans la cave, un beau jambon de pays était en train de sécher.

Tout était prêt lorsque les trois hommes arrivèrent. Bert et Willy parurent désolés d'avoir involontairement laissé la jeune infirmière affronter seule des événements de la nuit et de l'aube.

— Nous repartirons dès que possible, déclara Bert. Mais vous, Miss, qu'allez-vous faire ? Vous ne pouvez pas rester seule ici.

— Elle ne sera pas seule, coupa le médecin avec autorité. Je resterai jusqu'à ce que le médecin traitant de la malade ait pu la prendre en charge...

— Mais ce n'est pas la peine, dit vivement Julia. Je peux parfaitement me débr...

— Ah bon, coupa Bert, si le docteur reste, c'est parfait.

— Le problème est donc réglé, dit le docteur van der Werff sans paraître autrement ému par la lueur de révolte brillant dans les beaux yeux de Julia. De toute façon, pour aujourd'hui, il n'y a rien d'autre à faire qu'à alimenter les cheminées de la maison. Si la neige veut bien s'arrêter de tomber, nous pourrons peut-être partir en reconnaissance dans les environs. En attendant, eh bien, partageons-nous les tâches. Et pour commencer, allons avertir le cerbère que nous ne partirons sans doute pas d'ici avant demain au plus tôt.

Julia ne chôma pas. Il lui fallut non seulement veiller au confort et au régime de Mary, mais encore préparer les repas de cinq personnes. Par bonheur, elle était bonne cuisinière. A une heure, ils se mirent à table devant un solide déjeuner composé de soupe, d'omelette au lard, de pommes de terre en robe des champs et de pudding au riz.

Après cet intermède réconfortant, la jeune fille se retrouva seule avec le médecin qui étudiait les dernières analyses de Mary. La jeune fille réagissait très bien à la pénicilline. Elle était déjà moins oppressée. Trop amorphe pour se rebeller contre le régime draconien imposé, il ne semblait pas qu'un coma fût à redouter. A midi, Julia lui avait fait une seconde piqûre. A sa grande surprise, la malade n'avait pas fait d'histoires. Elle avait même daigné sourire aux plaisanteries du médecin venu la voir.

Ayant noté les quantités d'insuline à utiliser pour le reste de la journée, Ivo van den Werff posa son stylo.

— Je... nous vous sommes très reconnaissants, docteur, dit alors Julia. Mary va mieux, n'est-ce pas ?

— Oui. Vous êtes pressée de partir ? demanda-t-il pensivement.

— Oh, pas vraiment. J'ai quitté mon poste à l'hôpital il y a trois jours... J'ai accompagné Mary pour rendre service à ses parents retenus à l'étranger, et la Surveillante m'a...

— Vous partez en vacances ?

— Non, Je vais chez mon frère... Sa femme... euh, il aimerait que je reste un peu chez eux... enfin, c'est décidé...

Ne voulant pas en dire plus, elle s'interrompit. Il n'insista pas.

— Nous avons déblayé la neige des voitures et les avons rentrées dans l'écurie. S'il ne se remet pas à neiger, Bert et Willy pourront partir demain matin.

— Vous... vous êtes vraiment certain de ne pas être obligé de rentrer chez vous ? demanda Julia sans le regarder.

— Il n'est pas question pour moi de laisser ma malade. Ça ne m'arrange pas particulièrement, je l'avoue, mais nous sommes tous dans le même cas ? Autant faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Vous n'avez pas envie d'aller faire un petit tour, par hasard ?

Julia parut surprise.

— Si, bien sûr, mais ce n'est guère possible. Je n'ai pas de bottes, et puis il y a Mary.

— Oh, le vieux bonhomme vous en dénicherait bien une paire, et Bert et Willy peuvent assurer la permanence pendant une heure. Vous avez besoin de respirer un peu, venez.

Sans écouter ses protestations, il la prit par le bras et l'entraîna vers la cuisine. Les ambulanciers acceptèrent très volontiers de monter la garde. Dûment cajolé, le vieux serviteur exhuma de son antre une paire de bottes de caoutchouc un peu grandes et une lourde cape à capuchon en drap, de cocher, manifestement prévue pour contenir deux ou trois personnes comme Julia ! Le médecin y emmaillota l'infirmière et fixa le capuchon trop grand par une épingle à nourrice complaisamment fournie par Bert.

Ils sortirent par la porte de derrière et se frayèrent un chemin dans la neige profonde jusqu'au portail fermant le jardin. Au-delà, c'était la lande dont les contours étaient estompés par une épaisse couche d'ouate blanche. On distinguait à peine les collines les plus proches. Les Monts Cheviot, eux, étaient camouflés par un brouillard tenace qui laissait à peine deviner les silhouettes fantomatiques des arbres aux branches alourdies par le poids de la neige.

— Savez-vous où nous allons ? demanda Julia.

— Vaguement. N'ayez pas peur. Tant qu'il ne neige pas, nous ne risquons pas de nous perdre.

Il lui prit le bras pour l'aider à marcher. A ce contact, une chaleur délicieuse envahit la jeune fille.

— Dans trois semaines, ce sera Noël, dit-elle d'un ton aussi neutre que possible.

Elle serait alors chez son frère. Son ami James viendrait fatalement pour le dîner de Noël. Cette perspective lui fit froncer les sourcils.

— Vous ne paraissez pas vous en réjouir particulièrement, dit le médecin à qui sa grimace n'avait pas échappée.

— Euh... oui... c'est vrai... J'ai passé les derniers Noëls à l'hôpital. C'était follement amusant...

— Hum... il doit bien y avoir une autre raison...

Ce diable d'homme est trop perspicace, se dit Julia en s'immobilisant pour regarder le ciel bas et plombé. Son capuchon glissa. Le médecin le lui remit, ajusta soigneusement l'épingle et, avant qu'elle ait pu prévenir son geste, se pencha pour l'embrasser.

— Ce sont mes vœux, avec un peu d'avance, expliqua-t-il avec gravité.



— Euh... répliqua-t-elle d'une voix un peu essoufflée, ne devrions-nous pas rentrer maintenant ?

Il fit la sourde oreille, prit sa main dans la sienne et continua sa promenade. Gênée par ses bottes trop grandes, Julia suivait péniblement.

— Parlez-moi un peu de vous, reprit-il au bout d'un instant.

Elle fut presque tenter de se confier, de lui dire à quel point elle appréhendait de retourner dans cette région industrielle des Midlands où elle avait l'impression d'étouffer. Elle craignait de ne plus jamais pouvoir s'en évader si elle épousait James. Celui-ci ne ressemblant en rien à son compagnon d'un jour. Son crâne se dégarnissait légèrement. Il avait une petite bouche mince et commençait toutes ses phrases par un « euh » exaspérant. Rien à voir avec l'épaisse chevelure blonde du médecin, sa bouche ferme et bien dessinée, son menton carré et sa belle voix grave. Ce docteur van den Werff ressemblait à s'y méprendre au Prince Charmant de ses rêves d'enfant...

Allons, il valait mieux n'y plus penser. C'était en réalité un étranger dont elle ne savait rien ou presque. Inéluctablement, leurs chemins se sépareraient.

— Oh, il n'y a rien à dire... répondit-elle avec une politesse glaciale.

— Ah bon ! rétorqua-t-il aussitôt. Si je comprends bien, je suis trop curieux, n'est-ce pas ?

En riant, il la lâcha et se pencha pour ramasser une bonne poignée de neige qu'il façonna d'un air délibéré. Devinant qu'elle lui était destinée, la jeune fille réussit à l'esquiver. A son tour, elle se baissa et ce fut le début d'une folle bataille. Tous ses soucis envolés, Julia riait comme une gamine. Après quelques minutes de ce petit jeu, ils reprirent le chemin de la maison, encore tout essoufflés, le visage rose et épanoui.

Après cela, la journée parut traîner un peu. Une fois recoiffée, Julia repartit dans la chambre de Mary qui dormait sous la garde de Bert et de Willy. Visiblement, les ambulanciers venaient de parler d'elle.

— Nous nous demandions, dit aussitôt Bert, si c'était bien raisonnable de vous laisser seule ici... enfin, je veux dire, seule avec le docteur ?

— Cela ne pose aucun problème, assura Julia avec un gentil sourire. N'ayez crainte, Bert. Je me sens tout à fait en sécurité avec lui.

— Bien qu'il ne soit pas de chez nous, concéda Willy il a l'air d'un brave type. Bon, alors, Miss, puisqu'il n'y a pas de problèmes... commença-t-il en se levant.

— S'il y en avait eu, Willy, je n'aurais pas hésité à vous demander de rester, soyez-en assuré... Ah, il faudra que je vous donne un mot pour l'hôpital. A quelle heure comptez-vous partir ?

— Vers huit heures, dès qu'il fera jour. Nous reprendrons la même route. Le toubib dit qu'il nous

accompagnera un bout de chemin, au cas où nous serions bloqués par la neige. De Newcastle, nous appellerons le docteur MacIntory à Hawick pour lui demander de venir au « Griffon » dès que la route sera libre. Je devrai le prévenir que vous êtes sur place. Il nous a tout écrit sur un bout de papier.

Le docteur van den Werff avait pensé à tout. Il semblait vraiment avoir pris tout le monde sous son aile protectrice. Lorsque le moment serait venu, sans doute organiserait-il le voyage de Julia avec le même souci de précision...

Quand Mary s'éveilla, il faisait presque nuit. Elle lui fit sa piqûre de pénicilline avant de lui monter son thé. Le médecin proposa ensuite de lui tenir compagnie pendant que Julia irait préparer le dîner.

Le lendemain, elle fut sur le pied de guerre dès l'aube. Elle confectionna de solides sandwiches pour les ambulanciers, remplit leur thermos de café bien fort et prépara un copieux petit déjeuner. Elle était bien un peu inquiète de voir diminuer les provisions. Pour l'instant, Mary mangeait encore comme un oiseau. Mais il faudrait vite lui donner des aliments reconstituants. Prudemment, Julia avait mis le nécessaire de côté. Hamish — car tel était le nom du serviteur — le médecin et elle-même en seraient réduits à des repas très légers.

Le jour était à peine levé quand elle accompagna Bert et Willy jusqu'au perron. Ils lui serrèrent énergiquement la main, prirent sa lettre pour le service de chirurgie de Saint-Clare, et se dirigèrent lentement vers l'écurie en s'enfonçant dans la neige crissante. Avant de les suivre, le médecin se retourna vers Julia.

— Je rentrerai dès que possible, dit-il. Ne vous inquiétez surtout pas si vous ne me voyez pas revenir tôt. Nous pouvons très bien tomber sur des congères et être obligés de déblayer. Si je peux atteindre la grand-route, je tâcherai de prévenir que nous sommes sans téléphone ni électricité. J'essaierai aussi de joindre le médecin d'Hawick. Bert et Willy doivent aussi le faire dès leur arrivée à Newcastle. Mais mieux vaut prendre toutes les précautions nécessaires.

— Peut-être pourrez-vous aussi téléphoner chez vous en Hollande ? Ne craignez-vous pas que votre famille s'inquiète ?

— Il y a plus urgent, Miss Pennyfeather, vous ne croyez pas ? dit-il avec une certaine sécheresse.

La voyant rougir légèrement, il lui adressa un large sourire avant de s'éloigner.

Du vestibule, elle entendit démarrer les deux véhicules. Un concert d'avertisseurs signala leur départ. Le bruit des moteurs s'éloigna lentement, et le silence retomba bientôt sur la grande maison.

Julia n'eut guère le loisir de s'appesantir sur sa relative solitude. Il fallut s'occuper de Mary, faire un peu de ménage, prévoir les repas. Hamish avait apporté des œufs. Les domestiques allaient-elles pouvoir enfin revenir aujourd'hui avec du ravitaillement ? A voir le ciel gris strié de curieuses traînées jaunâtres et à entendre le passage du vent dans les arbres, elle en doutait fort.

Elle retourna dans la chambre de Mary et s'ingénia à lui faire une magnifique flambée pour éviter de penser à la tourmente qui se préparait.

Vers trois heures de l'après-midi, le vent se mit à souffler en rafales. Quelques flocons tourbillonnèrent, puis une véritable tempête de neige s'abattit, noyant complètement le paysage. De nouveau, ils allaient être isolés. Il n'y avait aucun espoir de voir arriver l'infirmière, pas plus que les employés de la maison. Et le docteur van den Werff, était-il bloqué au milieu des congères à des kilomètres de tout secours ? se demandait Julia avec mélancolie. Heureusement elle l'avait forcé à emporter un thermos de café et des sandwiches.

Ruminant ces sombres pensées, elle monta son thé à Mary qu'elle trouva éveillée et nettement moins abattue. Elle était encore près d'elle quand elle entendit le moteur d'une voiture. Laisant la malade finir son repas, elle dégringola les escaliers quatre à quatre. Elle se rua vers la cuisinière, en ôta une plaque pour faire bouillir plus vite l'eau qui tiédissait sur un coin du fourneau.

— Je croyais que vous ne reviendriez jamais, dit-elle d'une voix aussi neutre que possible en voyant entrer le médecin une minute plus tard.

Celui-ci ôta son manteau, le secoua énergiquement et le suspendit au dossier d'une chaise.

— Ma chère Miss Pennyfeather, fit-il observer avec un calme exaspérant, ne vous avais-je pas dit que je reviendrais ?

— Bien sûr, vous me l'aviez dit ! explosa-t-elle. Mais si vous croyez que c'était drôle de vous attendre ainsi !

— Vous m'attendiez donc ? En d'autres circonstances, j'aurais été flatté... Les chasse-neige ont dégagé une partie de la grand-route. Mais les lignes téléphoniques sont toujours coupées. J'ai perdu beaucoup de temps pour rien, acheva-t-il en se laissant tomber sur une chaise.

Julia sentit qu'elle n'arriverait pas à lui tirer grand-chose de plus sur sa journée. Sans insister, elle lui versa une tasse de thé et lui offrit du pain, du beurre et du jambon fumé.

— Le temps est encore épouvantable, non ? dit-elle soudain pour alimenter la conversation.

— Oui, mais j'ai l'impression que c'est la fin de la tempête... Ici, tout s'est bien passé ? demanda-t-il en voyant entrer Hamish.

— Ouais, fit celui-ci. Il y a du feu partout et j'ai rentré du bois. Demain, je tuerai un poulet.

— Parfait, dit le médecin. Ça m'évitera d'avoir à sortir avec un fusil.

— Comment ! s'écria Julia avec indignation, vous auriez osé tuer une malheureuse créature gelée et à moitié morte de faim ?

— Je ne l'aurais pas fait de gaieté de cœur, dit-il sans se moquer de cette sensiblerie toute britannique, mais nécessité fait loi. Enfin, avec un poulet, nous pourrions tenir deux jours de plus.

Julia hocha la tête, tout en se demandant la tête que ferait Mrs. MacGall en trouvant ses placards vides et un certain nombre de lits défaits. Oh et puis... à son retour, ils seraient partis depuis longtemps... Cette étrange équipée ne serait plus qu'un rêve... Avec un soupir, elle se leva pour remettre de l'eau dans la théière.

Ce soir-là, après avoir bordé Mary dans son lit, elle revint dans sa chambre et se pelotonna près du feu sur une chauffeuse en tapisserie, les genoux sous le menton, pour emmagasiner des calories avant de se déshabiller. Elle regardait songeusement danser les flammes oranges en écoutant ronfler le vent dans la cheminée quand on frappa à sa porte. Le médecin entra.

— C'est Mary ? demanda vivement Julia tout en se levant.

— Non, non, elle dort. Je viens d'aller la voir. Je voudrais vous parler. Votre chambre est plus chaude que la mienne. Je peux entrer ?

— Bien sûr, dit-elle, heureuse et surprise de cette diversion. Prenez donc ce fauteuil, là-bas dans le coin, ajouta-t-elle en se rasant, il est plus grand que les autres.

Le géant eut un petit sourire amusé et obtempéra. Une fois assis devant la cheminée, il entra dans le vif du sujet.

— Si je passais par Londres avant de repartir pour les Pays-Bas, c'était dans le but d'engager une infirmière et de l'emmener là-bas avec moi. Nous avons chez nous une jeune fille, une anglaise, qui fut frappée de poliomyélite peu de temps avant mon départ pour Edimbourg. Après un séjour à l'hôpital, elle est venue à la maison. Mais elle n'a pas eu le courage d'apprendre le néerlandais et elle s'ennuie. Elle n'a guère que ma sœur comme compagnie. Je crois qu'une compatriote, avec laquelle elle pourrait parler librement, contribuerait à hâter sa guérison déjà bien avancée.

Il s'interrompit pour jeter sur Julia un regard interrogateur.

— C'est à moi... que vous pensez ? demanda celle-ci, agréablement surprise.

— Oui, à mon avis, vous feriez admirablement l'affaire. Vous avez l'âge et la compétence requis. Croyez-vous pouvoir venir quelques semaines ? Ma proposition vous prend sans doute de court... mais j'avais cru comprendre que vous n'aviez pas particulièrement envie d'aller chez votre frère. Me suis-je trompée ?

— Non, répondit franchement Julia. Je n'ai aucune envie d'y aller. Mais je m'y sens contrainte.

— Votre frère n'a-t-il pas les moyens de payer à sa femme une infirmière ou une aide quelconque ?

— Si, bien sûr, dit-elle en rougissant. Il est avocat et possède une belle clientèle. Mais il trouve probablement plus commode et économique de faire appel à moi.

— Vous ne vous sentiriez donc pas coupable de ne pas y aller ?

— Oh non... avoua-t-elle après une hésitation.

— Alors, Miss Pennyfeather, voulez-vous venir ? Evidemment, tout ceci n'est pas très protocolaire. Mais enfin, étant donné les circonstances... Vous me faites confiance ?

— Oui, bien sûr, dit Julia éberluée. Je... j'espère que je ne vous décevrai pas.

— Avez-vous un passeport ? demanda-t-il sans lui donner plus de détails sur le travail qui l'attendait.

— Oui. Il est resté à Londres dans l'appartement que je partage avec une amie.

— Cela vous ennuie-t-il de ne pas être chez vous pour Noël ?

— Oh non, ça m'est égal !

— Vous verrez, nos coutumes ne sont pas tellement différentes des vôtres. C'est aussi pour nous une occasion de réunions familiales. Peut-être accordons-nous moins d'importance aux cadeaux. Il faut dire que nous avons déjà la Saint-Nicolas le 5 décembre.

Elle hocha la tête. A dire vrai, elle avait un peu oublié la légende de Saint-Nicolas... elle avait bien un vague souvenir de cheval blanc, et du père Fouettard avec ses martinets sous le bras, destinés aux enfants pas sages...

— Vous m'écoutez, Miss Pennyfeather ? insista le médecin. Nous devons rester ici jusqu'à ce que la situation soit redevenue normale. Je vous conduirai ensuite à Londres. Vous y ferez vos valises. Quand vous serez prête, nous prendrons le car-ferry à Hawich. De « Hoek van Holland », nous continuerons en voiture.

— Où habitez-vous ? demanda Julia en le regardant remettre une bûche dans la cheminée.

— Dans le Brabant Septentrional, à deux kilomètres d'une petite ville appelée Oisterwijk. Mon père y a son cabinet. Je travaille avec lui à mi-temps. Quand il prendra sa retraite, je le remplacerai. Ma sœur tient la maison. J'ai deux frères dont le plus jeune finit sa médecine à Utrecht. Je travaille également à l'hôpital de Tilburg comme anesthésiste, et vais une fois par semaine à Breda, parfois même à Eindhoven.

— Et ma future malade ? demanda Julia. Parlez-moi d'elle.

Il lui jeta un regard pénétrant et parut hésiter.

— Marcia Jason était chez nous lorsqu'elle est tombée malade. Nous l'aimons tous beaucoup. Notre plus cher désir est de la voir se rétablir promptement.

« Nous l'aimons tous beaucoup. » Julia n'avait retenu que cette petite phrase qui en disait long. Son cœur se serra douloureusement. Ah, c'était de la folie de se laisser aller ainsi ! Ces circonstances exceptionnelles lui avaient sans doute tourné la tête. Il fallait à tout prix se ressaisir.

— A votre tour de me parler de vous, reprit la voix persuasive du médecin.

A sa grande surprise, elle ne fit pas de difficulté pour lui avouer tout, pêle-mêle : son frère et Maureen, la maison familiale avec son joli jardin, son enfance malheureusement assombrie par la mort prématurée de ses parents, Londres, la grande ville tentaculaire où elle s'était sentie tellement perdue au début, ses études... et James, ce James tellement parfait qu'elle en était complexée et redoutait plutôt de faire sa vie avec lui...

— Vous avez une autre idée en tête ? demanda calmement le médecin.

— N... non... dit-elle d'une voix hésitante.

Etait-ce bien vrai ? Son frère et sa belle-sœur lui avaient tellement répété que le coup de foudre n'existait pas, que l'amour venait avec le mariage... N'était-elle pas folle de rêver de Prince Charmant en plein vingtième siècle ?

— Oh, je n'aurais pas dû vous raconter tout ça ! Ce n'est pas loyal à l'égard de James.

Le médecin eut un bon sourire.

— Ces scrupules vous honorent, Miss. Mais vous ne lui devez rien, vous savez. Et je vous conseille d'oublier au plus vite cet assommant personnage trop vertueux ou sinon, vous risquez de vous retrouver dans une petite maison de banlieue avec une kyrielle d'enfants et un mari que vous n'aurez pas choisi !

— Mais j'aime les enfants !

— Moi aussi, Miss Pennyfeather, dit-il en fermant les yeux une seconde. Je suis enchanté de constater que nous sommes d'accord sur ce point capital. Avec un peu de chance et de persévérance, nous nous découvrirons sans doute d'autres points communs ?

Julia écarquilla les yeux. Quel était l'intérêt d'une pareille découverte ? Il fallait surtout ne pas oublier cette Marcia Jason.

— Est-elle jolie ? demanda-t-elle soudain.

Il la regarda d'un air amusé.

— Très, répondit-il sans hésitation. Petite et blonde, avec de grands yeux bleus. Elle est fort

intelligente.

— A-t-elle été sévèrement touchée par la maladie ?

— Non, grâce au ciel. Elle a surtout besoin d'encouragements pour aborder ces dernières semaines de convalescence. C'est la raison pour laquelle j'avais pensé qu'une infirmière de son âge, et raisonnable, saurait lui donner le coup de pouce nécessaire.

Julia lui lança un regard noir. Elle bouillonnait intérieurement. Se faire ainsi traiter de fille raisonnable, et avec ce ton badin, comme si...

— Je n'ai jamais dit que c'était votre unique qualité, chère Mademoiselle, mais pour l'instant c'est celle qui m'intéresse.

Il se leva tranquillement et reprit en ouvrant la porte.

— Prions pour que le temps s'arrange, je souhaiterais partir d'ici le plus tôt possible. Je n'ai jamais vu un endroit aussi éventé que ce « Griffon ». Bonsoir, Miss.

Le lendemain, il neigeait encore, mais les flocons étaient moins denses. L'après-midi, il y eut une accalmie et le temps parut se lever. Hamish leur affirma que le pire était passé. Personne ne le contredit. Après tout, il devait connaître la région. Les informations confirmèrent le verdict du vieux serviteur, ajoutant même que les communications téléphoniques allaient être rétablies sous peu. Mais le téléphone du Griffon resta désespérément muet. Et personne ne se présenta à la porte d'entrée. Ils étaient encore complètement isolés.

Le lendemain seulement surgit le chasse-neige sauveur qui les rattacha enfin au reste du monde. Le docteur van den Werff invita le conducteur de l'engin pour lui offrir une tasse de café. La route était presque entièrement dégagée. Il restait encore quelques kilomètres à déblayer jusqu'à Hawick. Le bonhomme avait tout un stock d'anecdotes à raconter : depuis quelques jours les accidents, spectaculaires ou cocasses n'avaient pas manqué...

— Il devrait atteindre Hawick vers midi, dit le médecin en regardant l'heure après le départ de l'employé. Nous devrions voir arriver quelqu'un ce soir. Ah, si ce maudit téléphone pouvait enfin être réparé ! Enfin, espérons que Bert a pu réussir à joindre MacIntory.

Celui-ci ne téléphona pas, mais fit son apparition dans le courant de l'après-midi, avec Jane et Madge. Le trajet avait été plutôt périlleux, expliqua le médecin avec force gestes en s'extirpant de la voiture.

— J'ai reçu un message de Newcastle, dit-il tandis que Julia le débarrassait de son manteau. Je suis venu dès que possible. Je ne pouvais imaginer... Comment va Mary ?

— Moins mal, je crois, mais le docteur van den Werff vous le dira mieux que moi. Il vous a certainement entendu arriver et ne va pas tarder à descendre.

Après s'être présentée et avoir expliqué la raison de sa présence sur les lieux, elle leur proposa

de venir prendre le thé à la cuisine.

— C'est là qu'il fait un peu chaud, dit-elle avec un petit sourire d'excuse. Avez-vous apporté des provisions ?

— Oui, dit Jane, elles sont dans le coffre. Nous allons les sortir tout de suite.

Le docteur van den Werff apparut alors, et Julia laissa les deux médecins seuls pendant qu'elle allait préparer le thé.

Quelques minutes plus tard, tous se trouvaient rassemblés à la cuisine. Julia s'esquiva très vite pour aller retrouver Mary. Jane et Madge la suivirent peu après. Elles saluèrent la malade avec de grandes démonstrations d'affection, tandis que celle-ci leur faisait un récit haut en couleur de ses aventures. Elles avaient à peine quitté la pièce, que les médecins arrivèrent pour examiner la malade. Le docteur MacIntory parut fort satisfait et promit de revenir le lendemain matin.

— J'imagine que l'infirmière ne devrait plus tarder maintenant, dit-il en souriant à Julia. Vous serez alors libre de repartir. En attendant, Mary vous doit une fière chandelle.

Il lui serra énergiquement la main et la remercia chaleureusement avant de redescendre avec son collègue.

Lorsque Julia redescendit à son tour, il n'y avait personne dans le vestibule, mais elle eut la surprise d'entendre la voix du docteur van den Werff sortir du grand salon glacial où se trouvait le téléphone. Elle entra sans frapper.

— Ouf ! dit-il avec un sourire épanoui, la ligne est rétablie et l'électricité est revenue. Que pensez-vous du docteur MacIntory ? ajouta-t-il en se levant.

— Il me semble très sympathique et compétent. Dites-moi, docteur, si l'infirmière arrive tout à l'heure, vous pensez repartir dès demain ?

— Oui, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. J'ai hâte d'être chez moi.

Il lui sourit soudain. Un peu grisée par ce sourire irrésistible, elle bafouilla la première chose qui lui vint à l'esprit.

— Qu'avez-vous comme voiture ?

— Venez voir, proposa-t-il.

Il partit chercher l'énorme cape de drap suspendue derrière la porte de la cuisine, la lui posa sur les épaules et lui prit la main pour la faire traverser jusqu'à l'écurie car la cour était effroyablement glissante.

La voiture du médecin méritait d'être abritée des intempéries : c'était une somptueuse Rover noire, rutilant de tous ses chromes.

— Quelle belle voiture ! s'exclama Julia en passant la tête à l'intérieur. Elle doit être extrêmement confortable ! Elle va très vite, j'imagine.

— Oui, très vite. Mais avec ce temps-là, nous aurons de la chance si nous atteignons le 80 km/heure.

— Ecoutez, dit Julia, vous devez être pressé de repartir. Pourquoi ne pas le faire dès aujourd'hui ? Rien ne vous retient maintenant que vous avez vu le médecin. L'infirmière risque d'être encore retardée... Je peux parfaitement prendre le train...

— Vous tenez absolument à vous débarrasser de moi, on dirait ! s'exclama-t-il en la secouant gentiment par les épaules. Evidemment j'ai hâte d'être chez moi. Mais vous n'imaginez tout de même pas que je vous laisserais ici ? D'ailleurs, j'aime avoir de la compagnie pendant les longs trajets. Et de toute façon, je devrais vous attendre à Londres.



Il resserra son étreinte et pencha la tête pour l'embrasser.

— Avez-vous déjà oublié, Julia, je vous ai engagée pour vous occuper de Marcia ?

Ce genre de baiser était de nature à lui faire tout oublier, mais elle se garda bien de le lui dire.

— Mais non, voyons, assura-t-elle d'une voix aussi raisonnable que possible en se dégageant doucement. Je dois aller voir si Mary... Mais qu'est-ce que j'entends ? Il y a un chat ici... et même plusieurs... ajouta-t-elle en se dirigeant vers le coin d'où provenaient les miaulements.

— Parfaitement, dit tranquillement le médecin, il y en a au moins cinq... la mère et les petits. Ils sont nés avant-hier. Regardez...

Julia jeta un coup d'œil à la caisse remplie de paille où se mouvaient des petites créatures attendrissantes au possible.

— Oh, si nous les installions dans la cuisine bien au chaud pour les nourrir ?

— Ce ne sont pas des chats domestiques, fit remarquer le médecin. Il vaut mieux les laisser ici. Quand j'ai vu que la mère allait mettre bas, je lui ai trouvé cette caisse et je la nourris régulièrement. Je me suis permis de subtiliser quelques denrées à la cuisine. Vous voyez, elle va bien. Je dirai à Jane ou à Madge de veiller sur eux après notre départ.

Julia se baissa et tendit un doigt que la chatte lécha poliment avant de se remettre à la toilette de ses petits.

— Vous êtes bon, dit l'infirmière en se redressant. Beaucoup d'hommes ne se seraient nullement souciés de ces petits animaux. Pourquoi ne m'en avoir pas parlé ? J'aurais pu m'en occuper aussi.

— Comme si vous n'aviez pas eu assez à faire, Julia ! Vous vous êtes admirablement débrouillée, vous savez !

Sous le compliment, elle devint rose de plaisir.

— Oh, dit-elle avec désinvolture, dans notre métier, nous devons être entraînées à tout... Croyez-vous que cette garde arrivera aujourd'hui ? ajouta-t-elle en se dirigeant vers la porte. Il est déjà cinq heures et la nuit tombe.

Elle s'enveloppa étroitement dans sa cape. Le vent s'était calmé, mais il faisait un froid de loup.

— Les trains circulent à nouveau, répondit le médecin. Celui d'Edimbourg s'arrête à Hawick. Le docteur MacIntory est bien passé. Un taxi peut donc en faire autant.

La suite des événements lui donna raison. A peine une heure plus tard, une voiture freina devant la maison. Julia était au premier, en train de s'occuper de sa malade. Elle la laissa un instant pour se précipiter dans le vestibule. Mais le docteur van den Werff l'y avait précédée. Il était déjà en grande conversation avec une petite bonne femme d'âge moyen dont l'agréable visage s'illumina à la vue de Julia. Les présentations furent aussitôt faites, et le médecin suggéra d'aller se réfugier à la cuisine plus confortable que ce hall glacial.

— Bien sûr ! s'exclama Julia en les y précédant. J'aurais dû y penser moi-même.

Jane, qui était en train de faire de la pâtisserie, les accueillit avec un grand sourire.

— Installez-vous près du fourneau, dit-elle gentiment à la nouvelle venue. La femme de chambre a mis la bouilloire sur le feu dès qu'elle a entendu le taxi. Votre thé sera prêt dans cinq minutes.

— Je remonte maintenant continuer les soins de Miss Mary, dit Julia. Je reviendrai chercher Mrs. MacBonar dans un petit moment. Jane, vous savez que je repars demain avec le docteur van den Werff, n'est-ce pas ?

— Oui. Le docteur me l'a dit. Oh, vous serez bien avec lui !

— Sûrement, murmura Julia, un peu embarrassée.

Elle retrouva sa patiente songeusement assise près du feu.

— Alors, dit aussitôt celle-ci, comment est-elle ?

— Très sympathique, assura Julia sans réticence. Exactement le genre d'infirmière que je souhaiterais avoir si j'étais malade. Elle sera là dans quelques minutes. Allez, maintenant, retrouvez votre manche, je vous fais votre piqûre.

Mrs. MacBonar et Mary se plurent immédiatement. Julia les laissa ensemble pour aller chercher le plateau de la malade. Elle profita du dîner de celle-ci pour emmener sa collègue dans sa chambre et lui expliquer en détail le cas de sa patiente.

— Votre chambre est à côté. Il y a un bon feu dans la cheminée et une bouillotte brûlante dans votre lit. Je vais vous y conduire. Vous avez encore une demi-heure avant le dîner. Je viendrai vous chercher.

Lorsqu'elles descendirent un peu plus tard, ce fut pour découvrir que le dîner était servi dans la salle à manger. C'était une pièce d'aspect rébarbatif avec ses trophées de chasse suspendus aux murs et son lourd mobilier d'acajou. Mais un bon feu brûlait dans l'immense cheminée et Madge leur servit un appétissant repas.

La garde leur raconta avec beaucoup de verve et d'humour les péripéties de son voyage dans une région encore désorganisée par cette formidable tempête.

— A mon arrivée à Hawick, j'ai pris contact avec le docteur MacIntory. Il m'a raconté la façon dont le hasard vous avait fait échouer au Griffon.

— On pourrait parler de Providence, murmura le médecin.

— A quelle heure avez-vous l'intention de partir ?

— Huit heures. J'ai calculé largement. Mais il faut toujours prévoir des retards. Etes-vous d'accord, Miss ?

— Tout à fait.

Ils se séparèrent aussitôt après dîner. Julia remonta installer Mary pour la nuit.

Elle allait et venait dans la chambre, plus silencieuse qu'à l'accoutumée. Mary la suivait des yeux.

— Veinarde ! lança-t-elle tout à trac. Dire que vous allez passer toute la journée avec Ivo !

— Ivo ?

— Le docteur van den Werff, voyons ! N'est-ce pas un joli nom ? Je l'aime bien, pas vous ?

— En tous cas, il mérite votre reconnaissance.

— Vous aussi, Miss. Vous avez été un ange pour moi. Mais... n'ai-je pas été une gentille petite malade ?

Julia regarda la jeune fille, encore bien pâle sur ses oreillers.

— Je le reconnais, répondit-elle. Vous avez accepté sans broncher toutes vos piqûres et un régime encore plus draconien qu'à l'ordinaire. Ne vous arrêtez surtout pas en si bon chemin. Vous avez une infirmière idéale qui s'occupera merveilleusement de vous. Si vous continuez ainsi, vous pourrez mener la même vie que toutes vos amies.

— Ivo m'a dit la même chose. J'essaierai, je vous aime bien, Miss. Lui aussi d'ailleurs. Ah, vous feriez un beau couple !

— Nous... que dites-vous ? répéta Julia, complètement abasourdie.

— Vous m'avez parfaitement entendue, ironisa Mary. Je vous vois d'ici descendant la nef, toute rose et pimpante, les yeux étincelants de bonheur au bras d'un Ivo fier de vous...

— Allons, Mary, vous divaguez, dit Julia avec un petit rire désinvolte, pensez donc à votre propre mariage et non à celui des autres ! Et dormez maintenant.

Mais le cœur de Julia battait encore à coups redoublés lorsqu'elle se retrouva dans le couloir après avoir souhaité une bonne nuit à sa patiente.

Elle frappa ensuite à la porte de sa collègue. Celle-ci avait déjà déballé ses affaires et disséminé quelques bibelots dans la pièce pour lui donner une touche plus personnelle.

— Ah, vous voilà, Mademoiselle. Je pensais que nous devrions descendre voire votre charmant toubib au cas où il aurait des recommandations de dernière minute à me faire. Vous venez ?

— Non, mentit Julia. Je suis fatiguée.

Une fois dans la chambre, elle se déshabilla lentement, sans plus penser au froid glacial qui régnait. Pourquoi avait-elle refusé d'accompagner sa collègue ? Et pourquoi donc ne pouvait-elle chasser de son esprit les petits mots lancés par Mary sur le ton de la plaisanterie : « Vous feriez un beau couple, vous feriez un beau couple...

Le jour n'était pas encore levé le lendemain quand ils quittèrent le Griffon après un copieux petit déjeuner. La route était une véritable patinoire. Julia dissimulait ses mains crispées sous sa cape. Raide et tendue, elle s'attendait à tout instant à voir la voiture quitter la chaussée et se renverser dans le fossé.

— Allons, lui enjoignit posément son compagnon, calez-vous bien dans votre siège. Il n'y a pas de danger. Ne me dites pas que vous avez peur.

— Si, déclara Julia, je meurs de frousse !

— Vous deviez bien imaginer que ce ne serait pas une partie de plaisir.

— Oui, bien sûr...

— Vous avez pourtant accepté de m'accompagner, insista-t-il.

— Je... je suis certaine que vous êtes un excellent conducteur, murmura-t-elle sans conviction.

— C'est bien, Julia. Continuez à me faire confiance, et détendez-vous. Je ne prends aucun risque inutile.

Elle obéit et s'aperçut à sa grande stupéfaction que finalement ce voyage de cauchemar en sa compagnie n'était pas dépourvu d'un certain piment. En dépit de spectaculaires glissades à faire dresser les cheveux sur la tête, elle se laissait bercer par la voix immuablement placide de son compagnon et s'efforçait de lui répondre avec le même naturel.

Une fois sur la route nationale, ils avancèrent un peu plus facilement. Mais il y avait encore bien des bouchons. Aussi, le médecin estima-t-il plus prudent de prendre un bon café avec des sandwiches à Newcastle au cas où il serait difficile de s'arrêter plus loin.

L'autoroute, elle, était presque entièrement dégagée. Ça et là, il y avait encore des tas de neige glacée et la chaussée était plutôt glissante. Mais la circulation était peu importante et la visibilité excellente. Ils purent donc faire une honorable moyenne jusqu'au sud de Doncaster. A midi, le docteur van den Werff proposa de s'arrêter pour déjeuner.

— A cinq minutes d'ici, il y a un coin sympathique où je suis déjà allé. Un nom comme Bawtry, je crois.

C'était bien agréable d'échapper pendant quelques kilomètres à la monotonie de l'autoroute.

— Je suis désolée d'être en uniforme, dit piteusement Julia en le voyant freiner devant une vieille auberge pleine de charme. Je ne dois pas être bien séduisante dans cet accoutrement.

— Qui vous dit que je désire une séduisante compagnie ?

— C'est le cas des hommes en général, non ?

Il la prit par le bras pour traverser la cour verglacée.

— N'exagérons rien, dit-il avec un petit rire. De toute façon, vous n'avez pas à vous faire de souci. Jolie comme vous êtes, vous pouvez porter n'importe quoi.

Se demandant à son ton désinvolte s'il s'agissait là d'un compliment, elle ne put réprimer un petit soupir.

— Vous devez être fatiguée, dit-il aussitôt. Un solide repas ne vous fera pas de mal.

Dans la salle à manger aux poutres apparentes, il faisait délicieusement bon. Ils prirent un rôti de bœuf entouré de petites pommes de terre sautées et de légumes variés, le tout arrosé d'un bon

bourgogne... Tandis que le médecin terminait sur un Stilton, Julia, d'une indéniable gourmandise, dégustait un soufflé au chocolat.

— Vous savez, dit-elle en léchant sa cuiller, les plats que vous n'avez pas préparés vous-même ont toujours un goût différent... et puis, au Griffon, le régime était plutôt sévère !

— Mais tout était appétissant et cuit à point, répliqua le médecin, et je vous en ai rendu grâce pendant ces trois jours.

— A quelle heure pensez-vous être à Londres ?

— Oh, c'est difficile à dire. Il reste encore près de trois cents kilomètres. Normalement, il faudrait trois heures, mais avec cette route, on peut compter le double. Vous en avez déjà assez ? demanda-t-il avec un sourire.

— Pas du tout, répliqua-t-elle. J'aime bien la voiture et je n'ai pas souvent l'occasion d'en faire.

— James n'a pas de voiture ?

— Si, dit-elle en rougissant. Une Morris. Mais il n'aime ni la vitesse, ni les ballades, ni les pique-niques. En fait, tout ce que j'adore...

— Seigneur, s'exclama le médecin, mais il est grand temps de vous arracher des griffes de ce garçon !

— Comment ?

— Je crois avoir une méthode infallible, dit-il sur le ton de la plaisanterie.

— Dites-moi, supplia-t-elle sur le même ton.

Il secoua la tête.

— Non... pas encore. Mais je vous promets que ça marchera, dit-il en se levant.

— Vous pensez que, si je m'expatrie un certain temps, insista Julia, il pourrait m'oublier ? Loin des yeux, loin du cœur, c'est ce que vous voulez dire ?

— Quelque chose dans ce genre...

— Vous n'avez pas l'impression qu'il va encore neiger ? demanda Julia en jetant un regard inquiet sur le ciel bas et plombé.

— Je ne pense pas. Mais si jamais cela se produisait, nous serions contraints de coucher en route. Mais j'en serais surpris.

Bien emmitouflée dans les plis de sa cape, elle se laissa aller au creux du siège moelleux. Elle appréciait le confort exceptionnel de cette luxueuse voiture. Détendue, elle ferma les yeux. Ils étaient à nouveau sur l'autoroute et le paysage n'avait rien d'exaltant. Le médecin était silencieux. Une seconde, Julia releva ses paupières. Il paraissait sévère et pensif. Songeait-il à cette Marcia Jason ? se demanda-t-elle avec mauvaise humeur. Peu après, ayant l'impression d'un danger imminent, elle les rouvrit. Son voisin avait toujours le même air impassible et concentré. Que se passait-il donc ? Ils étaient en train de dépasser un semi-remorque. Le médecin accéléra brutalement pour achever sa manœuvre. Il était temps. Une voiture lancée à une vitesse folle les doubla en troisième position. Julia entraînerçut les passagers qui riaient et faisaient de grands signes.

— Eh bien, murmura-t-elle d'une voix entrecoupée, j'ai bien cru qu'ils allaient nous accrocher. Heureusement que vous avez des réflexes rapides.

— Ces types sont des criminels, dit le médecin, le visage tendu. Ils nous ont dépassés à près de 200 km/heure.

— Et vous, docteur, à quelle vitesse étiez-vous en dépassant ce semi-remorque, avouez ?

— Ce n'est pas la même chose, répondit-il avec un grand sourire. Je n'avais aucune envie d'être

expédié dans l'autre monde... même en aussi charmant comp...

Avec une exclamation étranglée, il s'interrompit. Julia ouvrit des yeux horrifiés en voyant la voiture qui venait de les dépasser se jeter sur un énorme poids lourd qui venait de déboîter sur sa droite au moment où elle arrivait à folle allure.

Le médecin ralentit sur la file de gauche et monta un instant sur l'accotement stabilisé avant de s'arrêter à quelques mètres de l'effroyable chaos.

Dans une ultime tentative pour éviter la catastrophe, le conducteur du poids lourd avait tenté de revenir sur la gauche. Mais la voiture arrivait trop vite. Elle s'était encastrée entre les roues arrière du camion. Ce n'était plus maintenant qu'un tas de ferraille informe. Des passagers éjectés gisaient sur la chaussée. Surprises, les deux voitures suivantes ne purent freiner à temps et vinrent emboutir la première dans un atroce bruit de tôle froissée et de verre brisé.

Le médecin ferma la porte du côté de Julia et défit sa ceinture de sécurité.

— Quand je serai sorti, ordonna-t-il, glissez-vous sur mon siège, mais ne sortez pas avant que je vous le dise. Il ne s'agit pas de se faire happer par d'autres fous.

Il prit sa trousse sur le siège arrière et descendit de voiture. Puis, après avoir jeté un coup d'œil vers l'arrière, il aida Julia à en faire autant. Ils s'élancèrent au pas de course vers les voitures accidentées.

Il y avait déjà un petit attroupement. Le médecin avisa l'homme le plus proche et lui tapa sur l'épaule.

— Voulez-vous aller tout de suite à la première borne téléphonique avertir la police et dire qu'il faudra plusieurs ambulances.

Sans même attendre de voir si l'homme obtempérait, il se fraya un chemin au milieu des badauds, toujours suivi de Julia.

La première victime, une femme, était étendue sur la chaussée, immobile, ce qui n'avait rien d'étonnant étant donné ses blessures : son crâne semblait fracturé et de multiples blessures marquaient son visage et une de ses jambes était dans un état affreux. Le docteur van den Werff l'examina rapidement, grommela quelque chose entre ses dents et dit à Julia :

— Faites-lui un garrot à la jambe et un pansement à la tête, puis venez me rejoindre.

D'un geste sec, il sortit de sa trousse un paquet de compresses et des bandes, lui tendit le tout et s'éloigna.

Julia oublia l'horreur de cette situation pour se concentrer sur sa tâche. Elle demanda une cravate à son plus proche voisin, serra ce garrot improvisé avec un stylo à bille jusqu'à ce que le sang s'arrête de couler. Pour la tête, il n'y avait pas grand chose à faire. Comme le lui avait demandé le médecin, elle se contenta de couvrir soigneusement les plaies de compresses de gaze et de les maintenir par une bande un peu lâche. L'homme auquel elle avait emprunté la cravate ayant proposé son aide, elle lui expliqua rapidement comment surveiller le garrot et partit à la recherche de son compagnon.

Elle l'aperçut penché sur les débris de la première voiture. Sa tête et ses épaules disparaissaient dans l'enchevêtrement des tôles tordues. Le rejoignant, elle jeta un coup d'œil à l'intérieur. Une exclamation étranglée lui échappa. Prise d'une atroce nausée, elle ferma les yeux une seconde. Le médecin se redressa en disant d'une voix parfaitement normale :

— Ce n'est pas un spectacle pour des âmes sensibles ! Enfin, le malheureux n'a pas eu le temps de se voir mourir...

— Cette femme... dit Julia, je... j'ai laissé quelqu'un surveiller son garrot. J'entends des cris là-bas...

— Crise de nerfs, dit laconiquement le médecin. Allons plutôt voir celui-ci.

Constatant que l'homme n'était pas choqué et n'avait que des blessures superficielles, il demanda à deux volontaires de le conduire au bord de la route et de l'allonger sur une couverture.

Le blessé suivant, livide et inconscient, avait une jambe tordue de façon spectaculaire. Le médecin lui palpa doucement le crâne.

— Ne le bougeons surtout pas jusqu'à l'arrivée des ambulances, dit-il aussitôt. Mais il faut immobiliser cette fracture.

Il s'y employa avec dextérité, à l'aide de deux attelles de fortune et de deux cravates.

Pour les deux autres blessés, des enfants, il n'y avait plus rien à faire. Ils avaient été tués sur le coup. L'un d'eux tenait encore contre lui son ours en peluche. Le cœur lourd, Julia rejoignit le médecin auprès de la dernière victime, une femme qui avait toute sa conscience. Ses lèvres pâles esquissèrent un sourire en les voyant se pencher sur elle.

— C'est mon dos, chuchota-t-elle. Je le sens tout drôle.

— On vous arrangera ça à l'hôpital, dit le médecin avec une gentillesse infinie. Soyez raisonnable. Ne bougez surtout pas. Ce ne sera pas long. J'entends l'ambulance.

La main posée sur son épaule, il resta agenouillé auprès d'elle et murmura à Julia :

— Dites aux ambulanciers de venir la chercher en priorité. Et puis, tâchez de trouver le conducteur du poids lourd et de me le ramener. Il n'a probablement rien, mais il doit être choqué. Si vous ne me retrouvez pas, allez donc voir s'il y a des blessés dans les deux autres voitures. Je ne pense pas, mais il vaudra sans doute mieux envoyer tout le monde se faire examiner à l'hôpital.

Soulagée d'avoir quelque chose à faire, Julia s'éloigna en hâte. Elle trouva le chauffeur du poids lourd dans la cabine, la tête appuyée sur le volant. Il n'avait que des contusions légères, mais il était encore tout étourdi par le choc. Elle réussit tout de même à le persuader de venir avec elle. Ils rejoignirent le médecin au moment où celui-ci aidait à installer dans l'ambulance la femme dont la colonne vertébrale était brisée.

— Laissez-le ici, ordonna-t-il. Je vais l'examiner rapidement avant qu'on ne vienne l'interroger. Allez vous occuper des autres maintenant.

A part deux ou trois vilaines écorchures, les passagers des autres véhicules ne souffraient que de contusions et de coupures sans gravité. Julia les aida à sortir des voitures et, en attendant l'arrivée des secours, les fit allonger sur des couvertures jetées sur le bas-côté de la route.

Puis elle partit à la recherche du médecin qu'elle retrouva au milieu d'agents de police et d'ambulanciers. Un camion de dépannage essayait de soulever l'arrière du poids lourd. Le cœur au bord des lèvres, Julia détourna les yeux en les voyant extirper du tas de ferraille quelque chose d'informe dissimulé sous une couverture.

Par bonheur, une autre ambulance arriva au même moment et Julia aida les derniers blessés à s'y installer.

Quelques minutes après, le docteur van den Werff surgit à ses côtés, ramassa son manteau jeté par terre à la hâte et, au lieu de le remettre, le posa sur les épaules de Julia qui tremblait comme une feuille sans même s'en apercevoir.

Ils venaient d'atteindre la voiture quand elle dit d'une voix blanche :

— Oh, mon Dieu, la tête me tourne... Je... je crois que je vais m'évanouir...

Elle revint à elle dans la Rover, la tête appuyée à l'épaule du médecin. En la voyant ouvrir les yeux, celui-ci murmura avec douceur :

— Ne bougez pas.

Elle n'en avait aucune envie. Elle était bien ainsi, appuyée à la solide poitrine sous laquelle elle entendait battre un cœur aussi régulier qu'un métronome. Le poids du bras d'Ivo sur ses épaules était infiniment réconfortant.

— Ça ne m'était encore jamais arrivé, dit-elle avec un pauvre sourire d'excuse. Cet homme dans la voiture...

Il resserra son étreinte rassurante.

— Oubliez-le, dit-il d'une voix persuasive. Pensez plutôt à l'aide que vous avez pu apporter aux autres.

— Je n'ai pas fait grand chose, dit-elle d'une petite voix mouillée de larmes. C'est vous qui avez tout fait... Et ces pauvres enfants...

Il préféra ne pas relever.

— Si vous n'aviez pas été là, j'aurais perdu un temps précieux à poser des attelles ou à faire des pansements, et d'autres auraient pu mourir.

— Cet homme dans la voiture, et ces petits... insista-t-elle, vous croyez que...

— Aucun d'eux n'a eu le temps de s'apercevoir de quoi que ce soit, assura le médecin avec un calme imperturbable. Vous pouvez me faire confiance. Je ne vous raconterais pas d'histoires, pas à vous, Julia !

Pour quelle raison Julia se mit-elle alors à fondre en larmes, elle n'aurait su le dire. Pendant plusieurs minutes, elle pleura et renifla désespérément. Le médecin ne disait rien. Quand elle voulut fouiller dans sa poche à la recherche d'un mouchoir, il lui tendit le sien, toujours en silence.

Elle s'essuya les yeux, se redressa et remit tant bien que mal un peu d'ordre dans sa tenue.

— Si vous renoncez à m'embaucher pour m'occuper de Miss Jason, je le comprendrai parfaitement, dit-elle soudain tout en rajustant sa coiffe.

Il eut l'air absolument stupéfait.

— Pourquoi voudriez-vous que je change d'avis ? Qu'est-ce qui a bien pu vous mettre cette idée en tête ? Vous êtes l'infirmière rêvée pour Marcia, je le maintiens.

Julia poussa un soupir de soulagement.

— Oh merci ! Je préférerais vous le demander après m'être rendue aussi... ridicule... Vous tenez beaucoup à elle ?

— Je ne l'ai pas vue depuis six mois, dit-il en soupirant.

Cela ne répondait guère à la question de Julia. Et que signifiait ce soupir ? C'était un soupir d'amour probablement, se dit l'infirmière au cœur tendre. Et de nouveau elle eut envie de fondre en larmes. Mais elle se ressaisit à temps. Et quand il lui proposa de s'arrêter pour le thé à la première occasion, elle acquiesça d'un petit air détaché.

L'accident s'était produit à quelques kilomètres au Nord de Nottingham. Peu après s'être remis en route, une pensée traversa l'esprit de la jeune fille.

— Vous savez où coucher ce soir ? demanda-t-elle.

— Ne vous inquiétez pas. Je descends toujours au même hôtel. Ils me donneront bien une chambre, même à une heure tardive. Et vous ? Votre amie sera-t-elle là ?

— Oui, sûrement. Dans le cas contraire, je sais où elle cache la seconde clef. Elle sera



certainement heureuse de vous offrir à dîner, ajouta-t-elle timidement.

— C'est très aimable, mais je préfère aller directement à l'hôtel après vous avoir déposée chez vous. Je veux téléphoner à la maison.

A Miss Jason, naturellement, se dit-elle tristement. Comme il devait être amoureux pour lui téléphoner de si loin en plein milieu de la nuit !

— Serez-vous prête à prendre le car-ferry demain soir à Harwich ?

— Oh oui, bien sûr. Je n'en ai pas pour longtemps à faire mes valises.

Elle fixait songeusement l'obscurité trouée par le faisceau des phares. S'il lui avait demandé de l'accompagner à l'autre bout de la terre, elle ne lui aurait pas répondu autrement... parce qu'elle l'aimait. Oui, c'était désormais une évidence. Son frère et sa belle-sœur s'étaient trompés... Pour elle, l'amour n'était pas venu à pas de loup. Il avait fait irruption dans son existence comme une tornade, un soir en ouvrant la porte à un inconnu...

A dix heures pile, ils étaient au pied de l'immeuble de Barbara. A la porte, elle tendit la main pour prendre sa valise qu'il venait de sortir du coffre, mais il secoua la tête.

— Je vous accompagne jusqu'à la porte de l'appartement. C'est plus prudent.

Barbara ouvrit en robe de chambre, de gros bigoudis camouflés sous une voilette rose.

— D'où viens-tu ? Entre vite ! s'écria-t-elle en sautant au cou de Julia. Oh, qui est-ce ? ajouta-t-elle en apercevant le médecin.

Julia fit les présentations.

— Entrez donc, dit Barbara. Je vais vous faire du thé et vous préparer un petit quelque chose. Veuillez excuser ma tenue, je viens de me laver les cheveux.

Le médecin lui sourit chaleureusement.

— Je regrette beaucoup de ne pouvoir accepter une aussi charmante invitation, mais il faut absolument que je m'en aille.

Il se tourna alors vers Julia.

— Vous aurez pas mal à faire demain, j'imagine. Je ne vous dérangerai donc pas. Puis-je venir vous chercher vers six heures ? Nous dînerons avant de partir.

— Cela me convient tout à fait, dit calmement Julia.

Lorsque Barbara eût refermé la porte derrière lui, elle entraîna son amie au salon, et la fit asseoir dans un fauteuil près du poêle à gaz.

— Où t'en vas-tu ? Dis-le-moi vite ! Ne me fais pas languir plus longtemps.

Julia lui raconta son équipée en Ecosse, en glissant bien entendu sur certains épisodes.

— Et James ? demanda Barbara lorsqu'elle eût terminé son récit.

— Quoi, James ? Je ne suis pas mariée avec lui ! Je ne l'ai même jamais encouragé ! C'est George et Maureen qui lui ont mis cette idée en tête.

Le visage empourpré de colère, les sourcils froncés, elle avait lancé cela du seuil de sa chambre.

— James me rend malade ! conclut-elle avec véhémence.

Elle dormit d'un sommeil profond et se réveilla bien à temps pour préparer le petit déjeuner. Une fois son amie partie pour l'hôpital, elle fit la vaisselle, rangea la cuisine et sa chambre, s'habilla et sortit. Après avoir pris de l'argent à la banque, elle fit quelques courses indispensables. Elle acheta entre autres un certain nombre d'uniformes. Sur le chemin du retour, elle tomba en arrêt devant une vitrine où était exposée une robe fourreau en jersey angora rose foncé à col montant et à manches

longues. Sans s'arrêter une seconde au trou qu'un tel achat ferait dans son budget, elle décida de se l'offrir. Au diable les économies ! pensa-t-elle.

Après avoir déjeuné sur le pouce, elle fit encore quelques emplettes, puis revint terminer ses valises.

Il restait encore à téléphoner à George. Elle l'appela à son bureau et lui expliqua rapidement son changement de programme. L'avocat explosa aussitôt. Julia eut droit à une violente diatribe. Si elle l'avait seulement écouté, elle se serait sentie très mal à l'aise. Mais tout en le laissant faire son sermon, elle pensait avec joie que — deux heures plus tard, — elle serait de nouveau avec le médecin. Aussi, quand George s'arrêta enfin pour reprendre sa respiration, elle lui dit tout tranquillement :

— Tu réussiras certainement à trouver une infirmière dans cette agence de la Grand-Rue. Je t'écrirai de là-bas. A bientôt, George !

Le médecin arriva à l'heure prévue. Julia était prête et l'attendait. Elle était charmante dans sa jupe plissée turquoise, son pull assorti et ses bottes marron. Sur ses cheveux foncés, elle avait posé un bonnet de fourrure qui lui allait à merveille.

— Cet ensemble est ravissant, Julia.

Elle rosit sous le compliment et passa rapidement son manteau en shetland avant de le suivre.

— Il est un peu tôt pour aller dans un restaurant. Je vous propose le grill-room de mon hôtel. Il est ouvert toute la journée. La carte est très correcte.

Elle acquiesça. Arrivé dans Dover Street, il s'arrêta devant un hôtel cossu, du genre familial, où ils furent reçus avec une courtoisie sans défaut.

— Personnellement, je meurs de faim, dit-il une fois assis à une petite table où le couvert était mis avec un raffinement auquel Julia n'était guère habituée. A midi, je me suis contenté d'un sandwich et d'un café. Sans doute en a-t-il été de même pour vous ? Voulez-vous un sherry pendant que nous choisirons notre menu ?

Ils commandèrent du crabe à la Diable et du jambon sauce madère accompagné de compote de pommes. Julia était en train de choisir un dessert quand une idée brusque lui fit lever les yeux de la carte.

— La traversée va-t-elle être agitée ? Mieux vaut peut-être s'arrêter là.

— Avec le vent qui souffle, répondit Ivo, elle sera certainement mouvementée. Mais c'est une erreur de monter sur un bateau l'estomac creux. Si vous préférez quelque chose de léger, prenez un sorbet.

Elle acquiesça et commanda un sorbet au cassis.

— Pouvez-vous me parler de ma malade ? demanda-t-elle un peu plus tard en sirotant son café, confortablement appuyée au dossier de son fauteuil.

— Pour ce qui est des horaires, je pense que vous pourriez vous occuper d'elle le matin. Elle a encore beaucoup besoin d'être aidée. Et puis, il y a la rééducation. Vous pourriez avoir quartier libre après déjeuner et revenir auprès d'elle de cinq heures jusqu'à l'heure de son coucher. Est-ce qu'une demi-journée de congé de temps à autre vous conviendrait ? Cela doit vous paraître un peu vague et je m'en excuse. Mais je ne me rends pas bien compte où en est Marcia. Cet emploi du temps pourra éventuellement être modifié.

Fallait-il qu'elle fût amoureuse pour accepter des horaires d'une telle imprécision ! Il n'avait même pas mentionné de jour de congé entier !

— Nous n'avons pas encore parlé salaire, ajouta-t-il.

Devant la somme mentionnée, Julia ouvrit de grands yeux.

— C'est beaucoup trop ! dit-elle vivement. Je ne pourrais jamais gagner ça ici.

— Les circonstances sont différentes, et vous pourrez être parfois appelée à vous lever la nuit.

Mon père trouve cette somme tout à fait justifiée.

Julia le regardait d'un air perplexe.

— Alors c'est entendu ? demanda le médecin en lui serrant solennellement la main... Ah ! Autre chose maintenant. Je préférerais de beaucoup que vous m'appeliez par mon prénom. Quand vous m'appelez docteur, j'ai l'impression d'être un vieux monsieur.

— D'accord, Ivo.

Peu après, ils se mirent en route pour Harwich. Dès qu'ils furent à bord du car-ferry, il dit à la jeune fille :

— Allez-vous coucher, Julia. La traversée va être houleuse. Je demanderai à la femme de chambre de vous apporter tout à l'heure un petit plateau. Si vous ne vous sentez pas bien demain pour le petit déjeuner, elle vous l'apportera dans votre cabine.

Quoique petite, la cabine était merveilleusement confortable. Julia était déjà couchée quand la femme de chambre lui apporta du thé et des biscuits.

— Si vous désirez quelque chose Miss, n'hésitez surtout pas à sonner. Je vous apporterai votre thé à six heures.

Quand Julia demanda sa note, l'employée lui répondit que le médecin l'avait réglée.

Malgré les oscillations du navire, elle s'endormit très vite, tant elle était fatiguée. Plusieurs fois elle fut réveillée par de violents coups de roulis qui faisaient vibrer le bateau de part en part. Elle dormait profondément quand la femme de chambre lui apporta son thé. Elle se sentait en pleine forme et lui demanda de bien vouloir avertir le médecin qu'elle prendrait le petit déjeuner avec lui.

— Je sais déjà que vous avez bien dormi, dit Ivo quand elle le rejoignit à la salle à manger. J'en suis heureux, car la nuit a été plutôt agitée. Que prendrez-vous ?

Julia mourait de faim et fit honneur au repas tout en bavardant avec animation de tout et de rien. Ils montèrent ensuite sur le pont. On arrivait en vue du cap « Hoek van Holland », à l'entrée de l'artère fluviale monumentale desservant Rotterdam. Les lumières du port clignotaient dans le petit matin gris. Le vent soufflait encore en rafales.

Du « Hoek », ils filèrent jusqu'à Rotterdam par l'autoroute, mais perdirent du temps dans la traversée de la ville. Dans le ciel enfumé de la place maritime la plus importante du monde, Ivo lui montra le fameux « Euromast ». A la sortie, ils prirent une autre autoroute vers Dordrecht. Ivo contourna Breda et prit la direction de Tilburg qu'il traversa. Cette ville ultramoderne plut beaucoup à Julia.

— C'est un important centre industriel, expliqua-t-il. Il est réputé pour ses filatures et ses tissages, à tel point qu'il est surnommé « la capitale de la laine ». Il est également doté de plusieurs écoles d'ingénieurs et d'une université catholique.

Ils prirent ensuite une route de campagne qui serpentait au milieu de vertes prairies parsemées de bouquets d'arbres.

— Notre province est davantage soumise aux influences continentales qu'à celles venues de la mer, reprit Ivo un peu plus loin, on y trouve des landes de bruyères et de véritables forêts extrêmement touffues... comme celle-ci par exemple.

Il venait de s'engager sur une petite route bordée d'arbres dont les branches formaient une voûte au-dessus de leurs têtes. Julia ne put retenir un cri d'admiration. De loin en loin, une petite barrière peinte en blanc marquait l'entrée d'un chemin disparaissant dans les bois. Parfois, on apercevait une maison.

— Il y a des gens qui habitent là ? Oh, ce doit être merveilleusement calme.

Ivo paraissait enchanté.

— Le pays vous plaît ? Nous demeurons un peu plus loin, tout près d'Oisterwijk. Nous aimons cette tranquillité. Même l'été, quand de nombreux touristes viennent en villégiature, notre paix n'est pas troublée. Voilà. Nous sommes arrivés.

Il venait de s'engager sur un sentier sablonneux entre des mélèzes. Un dernier tournant, et la maison apparut. C'était une jolie demeure en brique rouge à deux étages, posée sur une pelouse encore couverte de gelée blanche, au milieu d'arbres aux essences variées.

Au moment où ils descendaient de voiture, la porte fut ouverte par une femme assez âgée qui recula pour laisser passer une jeune fille qui se jeta au cou d'Ivo.

— Oh, Ivo, comme je suis contente de te revoir ! Tu m'as tellement manqué !

Ce n'était pas difficile de deviner qu'il s'agissait de la sœur d'Ivo. Grande et bien bâtie, Jorina avait les mêmes prunelles bleues que son frère. Ses cheveux courts, plus dorés que ceux d'Ivo, bouclaient joliment autour de son visage avenant. Elle parlait couramment anglais, mais avec un accent plus prononcé que celui de son frère.

— Rentrons vite, dit-il après avoir fait les présentations, il fait froid. Julia a sûrement hâte de s'installer.

Dans le vestibule, Ivo présenta Bep, la servante âgée qui leur avait ouvert. Derrière une porte, on entendait un chien aboyer furieusement.

— C'est Jouette, dit Ivo en ouvrant la porte.

Un épagneul feu surgit et se jeta sur le médecin.

— Allons, ma belle, tout doux, dit-il en la repoussant doucement après l'avoir caressée. Laissons-nous entrer.

La pièce dans laquelle ils venaient de pénétrer était un petit salon très clair et joliment meublé.

— Donnez-moi votre manteau, Julia, et allez vous asseoir près du feu.

— Vous devez être frigorifiée, ajouta Jorina en s'asseyant près d'elle avec un amical sourire.

Bep va nous apporter du café dans un instant.

— Je monte voir Marcia, dit Ivo. Elle est toujours dans la même chambre ?

— Oui. Nous avons pensé l'installer au rez-de-chaussée pour faciliter ses déplacements. Mais elle dit que tu vas pouvoir la porter dans l'escalier puisque tu es là.

Un peu surprise par l'intonation de Jorina, Julia jeta un coup d'œil sur Ivo dont l'expression l'intrigua tout autant.

— Veux-tu emmener Miss Pennyfeather avec toi ? demanda Jorina.

— Non... Nous avons tout le temps, dit-il en quittant la pièce.

Julia en fut plutôt soulagée. Elle ne se sentait pas d'humeur à assister à leurs retrouvailles... probablement chaleureuses, pour ne pas dire plus...

— Ivo vous appelle par votre prénom, dit Jorina en interrompant le cours de ses pensées. Ne pourrions-nous pas en faire autant ?

— Avec plaisir, dit-elle, émue par tant de gentillesse.

Bep surgit alors avec un plateau d'argent qu'elle posa sur une table basse. Après avoir allumé un petit réchaud à alcool sous la cafetière d'argent ciselé elle disparut aussi silencieusement qu'elle était entrée.

— Ce système est un peu démodé, vous ne trouvez pas ? demanda la jeune hollandaise en remplissant deux tasses. Mais papa et Ivo aiment ça. Moi, quand je serai mariée, j'aurai une cafetière électrique, cela me semble plus commode.

— Vous allez vous marier ? demanda Julia avec intérêt.

— Oui. Dans six mois. Peut-être avant. Mon fiancé est avocat. Il habite Arnhem.

— Il faudra sans doute que votre père prenne quelqu'un pour tenir la maison ? ne put s'empêcher de demander Julia.

— Oui, évidemment. Mais si Ivo se marie, ce ne sera pas nécessaire. Enfin, nous verrons.

Pour se donner une contenance, Julia croqua un petit biscuit. Mais elle eut du mal à l'avalier tant elle avait la gorge sèche. Mon Dieu, pensa-t-elle en fermant les yeux une seconde, quelle folie d'être venue ! A l'heure qu'il était, Ivo devait être en train de décider la date de son mariage avec Marcia.

Celui-ci revint au salon peu de temps après.

— Marcia a fait de grands progrès, dit-il à Jorina. Mais je ne regrette pas d'avoir amené Julia, car elle a encore besoin d'encouragements. Comment va Papa ? demanda-t-il en prenant la tasse qu'elle lui tendait.

— Très bien, mais il travaille trop. Il parle de retraite... Si tu prenais Théo comme associé, tu pourrais garder le cabinet tout en continuant ton travail à l'hôpital. Crois-tu que ce soit possible ?

— Bien sûr, mais ça ne peut pas se faire en un jour.

Ils se mirent alors à parler d'Edimbourg et des cours qu'il y avait suivis. Ils étaient tellement absorbés par leur conversation qu'ils furent tout surpris d'entendre la vieille horloge peinte sonner douze coups.

— Oh, Julia, je m'excuse d'être si bavard ! On va vous conduire à votre chambre, et je vous emmènerai ensuite voir Marcia.

Julia suivit Jorina au premier. L'étage était divisé en deux par un couloir.

— La chambre de Marcia est de l'autre côté, sur le devant, dit Jorina en prenant à gauche sur le palier. Voici la vôtre, ajouta-t-elle en ouvrant la première porte.

Cette chambre était une petite merveille de confort et de bon goût, avec son mobilier du XVIIIe siècle, ses rideaux et son dessus-de-lit en soie rayée rose et blanc, sa moquette d'un ton plus soutenu.

— Elle vous plaît ? Bon, je suis ravie... La salle de bains est de l'autre côté du couloir. Elle est pour vous toute seule. Je vous laisse maintenant. Ivo ne tardera pas. Je suis enchantée que vous soyez là, acheva-t-elle avec une chaleur réconfortante avant de refermer la porte derrière elle.

Une fois seule, Julia commença à défaire sa valise avant d'aller se laver les mains dans la salle de bains, peinte d'un rose pâle assorti à celui de la chambre. Serviettes, draps de bain, savonnettes, sels, kleenex, rien ne manquait.

Elle était à la fenêtre, en train de contempler le paysage hivernal quand Ivo frappa.

— Prête ? demanda-t-il d'un ton bref en entrant.

De l'autre côté du palier, il ouvrit une très belle porte sculptée.

— Entrez, je vous prie.

La pièce était splendide. Le plafond décoré de moulures était aussi haut que celui du salon. Les murs étaient tendus de soie pékinée bleu pâle et ornés de nombreux tableaux. Les rideaux et le

couvre-lit étaient en velours. Dans l'âtre brûlait un bon feu. Un peu partout étaient disséminés des fauteuils sur un très beau tapis. Marcia Jason était allongée sur une méridienne.

Julia se dirigea vers elle tandis qu'Ivo faisait les présentations. Tout en serrant la main molle qui lui était tendue, l'infirmière jaugea rapidement sa malade. Au premier coup d'œil, celle-ci lui déplut. C'était une blonde filasse au visage allongé. Ses yeux bleu pâle étaient bordés de longs cils décolorés. Sa bouche trop mince aux coins tombants avait une expression de tristesse douceuse parfaitement exaspérante. Elle paraissait d'une fragilité de porcelaine.

— Cher Ivo, que c'est aimable à vous de m'amener une infirmière pour moi toute seule ! Je sais que vous m'aidez à porter mon fardeau. Je fais de mon mieux, mais je me sens parfois le besoin de m'appuyer sur quelqu'un de... vigoureux...

— Ah bon ? dit poliment Julia.

Jamais personne ne l'avait ainsi qualifiée. Sans doute ses rondeurs appétissantes avaient-elles frappé cette pauvre fille à la poitrine plate... Elle rougit à l'idée que le médecin, tout dévoué à cette agaçante créature, partageait ce point de vue.

— Vous... j'ai peut-être été trop franche ? dit Marcia. J'ai toujours considéré la franchise comme une grande qualité. Mais je ne voulais pas vous offenser.

— Il n'y a pas de mal, dit Julia en réussissant à esquisser un gentil sourire. J'espère pouvoir avant mon départ vous insuffler un peu de ma vigueur pour vous permettre de reprendre une activité normale et profiter de la vie.

— Mais je suis très contente comme cela... J'ai dû me plier aux circonstances. Je sais que je ne serai jamais comme les autres, hélas. Malgré tout... dit-elle en jetant au médecin un regard qui eût attendri des pierres, il ne reste un certain nombre d'atouts, en particulier sur le plan intellectuel. Ivo vous le dira.

Julia hocha vaguement la tête. Elle n'avait jamais rencontré une personne aussi vaniteuse. D'ailleurs, pourquoi cette fille n'était-elle pas désireuse de reprendre une vie normale ? Julia allait devoir s'occuper d'elle pour qu'elle devienne ensuite la femme d'Ivo ! C'était révoltant.

— Je reviendrai après déjeuner pour faire plus ample connaissance. Nous pourrions peut-être élaborer un emploi du temps.

— Un emploi du temps ? fit Miss Jason avec un rire cristallin. Vous n'y songez pas ! Dans mon état ! Une fille joviale et bien en chair comme vous, ne peut pas se mettre à la place d'une femme fragile. Enfin, cela ne nous empêchera pas de bavarder.

Elle lui adressa un doux sourire angélique que Julia lui rendit en rageant intérieurement, vigoureuse, joviale et bien en chair, quel tableau ! Décidément, cette fille était détestable !

Elle sortit sans regarder le médecin qui semblait rentré dans sa coquille. Où était passé l'ami merveilleux et attentif qu'elle avait appris à aimer depuis ce soir de tempête au Griffon ? Cet intermède était-il déjà tombé dans l'oubli ?

Après déjeuner, Ivo lui demanda de le suivre dans son bureau. C'était une belle pièce assez austère aux parois tapissées de livres.

Il lui fit signe de s'asseoir dans un fauteuil.

— Marcia a fait de grands progrès, commença-t-il en prenant place derrière son bureau. J'espérais toutefois qu'elle aurait manifesté plus d'énergie et de ténacité. Elle s'est malheureusement mis en tête qu'elle ne récupérera jamais tout à fait. Et c'est totalement faux.

Il fixa sur son interlocutrice un regard intense.

— J'ai beaucoup d'estime pour elle, Julia, reprit-il d'un ton bref, et j'espère que vous l'aidez à s'en sortir.

Julia fit un signe de tête affirmatif. Pourquoi donc Ivo jugeait-il nécessaire de lui rappeler une fois de plus qu'il tenait cette fille en si haute estime ? Elle avait compris, trop bien compris !

— Bien sûr, assura-t-elle avec entrain. J'irai doucement au début, ne vous inquiétez pas. Mais je tiendrai bon. Pourrais-je avoir des instructions précises en ce qui concerne le traitement ?

— Vous les demanderez à mon père, dit-il en se levant. Marcia n'est pas ma malade. Ce dont elle a besoin plus que tout, c'est de stimulation.

— Oh, maintenant que vous êtes là, elle n'en manquera pas, laissa tomber Julia d'une voix unie en sortant de la pièce.

Le vieux docteur van den Werff revint après l'heure du thé. Julia était dans sa chambre en train de défaire ses bagages. Elle avait revêtu un de ses nouveaux uniformes. Bep vint l'avertir qu'il demandait à la voir. Elle descendit aussitôt. Ivo l'attendait au pied de l'escalier.

— J'espère que nous ne vous dérangeons pas. Mon père désire faire votre connaissance avant sa consultation du soir qui commence dans une demi-heure. Suivez-moi dans son bureau.

Il traversa le vestibule, ouvrit une porte en face du salon et la fit entrer. Le père avait la même allure de bon géant débonnaire que le fils. Ses cheveux grisonnants encadraient un vaste front respirant l'intelligence. Son regard bleu trahissait la même bonté foncière que celui d'Ivo. Aussitôt sous le charme, Julia lui dédia son sourire le plus éclatant.

Un coup d'œil circulaire sur la pièce fit comprendre à celle-ci qu'il s'agissait en réalité du cabinet médical. Il y avait une table de consultation contre un mur, une petite vitrine remplie d'instruments et, dans un coin, un lavabo dissimulé derrière un paravent.

— Nous sommes très heureux de vous avoir parmi nous, Miss Pennyfeather, commença le médecin avec un bon sourire. J'espère que vous vous plairez ici. Nous ferons en tous cas notre possible pour qu'il en soit ainsi... Que pensez-vous de votre malade ?

Julia hésita quelques secondes. Elle savait que la vérité n'est pas toujours bonne à dire.

La première impression de l'infirmière n'avait fait que se renforcer après cette après-midi passée en la compagnie de Marcia. A la suite d'une interminable discussion, elle avait enfin réussi à persuader sa patiente de se lever et de faire quelques pas dans la pièce. Cet exercice avait confirmé ses soupçons : cette fille était certainement beaucoup plus solide qu'elle ne voulait le laisser paraître. Se souvenant de sa promesse, Julia l'avait encouragée avec une gentillesse et une patience irréprochable. Elle l'avait assurée qu'avant peu elle remarquerait normalement et qu'elle serait même capable de monter et descendre l'escalier. Elle commencerait dès le lendemain, avait dit Julia de sa voix persuasive. Pour ce soir, Ivo avait promis de la descendre à l'heure du dîner.

— Miss Jason semble être en période d'inertie, répondit-elle en pesant soigneusement ses mots. C'est fréquent, je crois. Maintenant qu'Ivo est là, elle aura la stimulation nécessaire. Mais après des mois d'inaction, ce sera sans doute difficile.

— Vous avez sûrement raison, Mademoiselle, et je me réjouis de ce que mon fils ait eu la bonne idée de vous ramener avec lui. La maison est évidemment très calme. Trop calme, même. Marcia a peut-être été un peu trop laissée à elle-même.

Julia rougit.

— Loin de moi l'idée de critiquer qui que ce soit. J'ai promis à Ivo de remettre Miss Jason sur pied, et je le ferai. Mais je préférerais vous dire le fond de ma pensée.

— Ne surestimez-vous pas vos capacités ? demanda Ivo d'une voix douce qu'elle ne lui avait jamais entendue. Vous êtes sans aucun doute une infirmière compétente... sinon très expérimentée mais...

Elle bondit sur ses pieds et lui fit face, le menton agressif, le regard étincelant.

— Si vous pensez avoir fait une erreur en m'amenant ici, fit-elle d'une voix sifflante, dites-le tout de suite et je repartirai par le premier train.



Ivo s'était également levé. Leurs regards s'entrecroisèrent quelques secondes avec violence.

— Je vous demande pardon, Julia, dit-il enfin. Ma conduite est stupide. Mon seul désir est de vous voir rester.

Sous l'uniforme blanc, le cœur de Julia battait à se rompre.

— En ce cas, c'est bien, réussit-elle à articuler avec un calme apparent tout en se rasseyant.

Le docteur van den Werff les avait observés en silence. Il se gratta la gorge et dit :

— Bien, maintenant que l'atmosphère est détendue, consultons-nous sur ce cas. Chère Mademoiselle, m'autorisez-vous à vous appeler par votre petit nom ?

— Mais très volontiers, dit Julia avec un air rasséréiné.

— Maintenant, reprit le médecin, je vais vous dire tout ce que je sais de Marcia. Nous sommes aussi désireux que vous de la voir complètement remise, croyez-le bien. Elle se trouvait en Hollande en voyage d'étude... Ivo vous a sans doute dit qu'elle était professeur de littérature. C'est une fille remarquablement intelligente. Ivo l'a rencontrée à une réception à Tilburg. Ils se sont découverts de nombreuses affinités. Elle venait souvent nous voir. Le jour de son départ, elle est tombée malade. Depuis quarante-huit heures, elle ne se sentait pas bien — mal de tête, mal de gorge, enfin, vous connaissez les symptômes. Elle était venue nous dire au revoir quand la paralysie a fait son apparition. Elle a passé trois mois à l'hôpital. Elle... euh... a supporté cette épreuve avec un courage magnifique. Quand elle nous a demandé si elle pouvait s'installer chez nous jusqu'à ce qu'elle soit en mesure de voyager, nous n'avons pas songé un instant à lui refuser l'hospitalité. Comme Ivo a dû vous le dire, Marcia et lui...

Il laissa sa phrase en suspens. Julia pouvait tirer les conclusions qui s'imposaient.

— Oui, murmura Julia, c'est une terrible épreuve...

— Maintenant, en ce qui concerne le traitement...

Lorsque le médecin eût achevé de lui donner ses instructions, il se leva et Julia en fit autant.

— Si vous avez la moindre difficulté, conclut-il, n'hésitez pas à m'en parler. A tout à l'heure, Julia.

L'infirmière remonta dans la chambre de sa malade et l'aida à revêtir une robe de velours lie de vin qui la faisait paraître plus pâle encore. En constatant qu'elle était un peu serrée, Julia se réjouit à haute voix de ce que sa malade avait dû reprendre quelques kilos. Cette réflexion n'eut pas l'heur de plaire à la blonde anglaise.

— J'espère bien les perdre en vitesse, se récria-t-elle. Je n'ai aucune envie de devenir trop ronde... comme vous, par exemple.

— Merci pour le compliment, dit Julia avec un petit rire. Cela ne me déplait pas d'avoir une allure de déesse, vous savez.

Ils dînèrent dans une pièce de dimensions moyennes lambrissée de boiseries claires. Sur la nappe blanche, étincelaient cristaux et argenterie. Après le repas, ils passèrent au salon pour prendre le café.

Un peu plus tard, on appela le médecin. Avant qu'il ait eu le temps de se lever, Ivo était déjà à la porte.

— Laissez-moi y aller, papa, dit-il résolument. Vous avez déjà eu une rude journée. Je connais les enfants Bakker. Il n'y a certainement rien de grave. Leur mère s'affole très vite. Je vous demande de m'excuser, ajouta-t-il à la cantonade.

— Oh, dit Marcia d'un air désolé, dire que c'était notre première soirée ensemble... Je brûlais de

vous parler de mes études sur vos admirables poètes du siècle d'or. Votre père a eu la bonté de m'offrir une traduction en anglais de leurs œuvres...

Ivo l'interrompit avec un imperceptible agacement :

— Je suis désolée, Marcia. Nous aurons d'autres occasions de bavarder. Je suis ici pour de bon. A demain.

— Mais qui va me remonter dans ma chambre ? reprit-elle d'une voix plaintive. Devrais-je passer la nuit ici ?

Mais Ivo avait déjà refermé la porte derrière lui.

— C'est une excellente occasion, Miss Jason, s'exclama aussitôt Julia. Ce sera un triomphe pour vous d'apprendre à Ivo que vous êtes remontée par vos propres moyens !

Marcia prit un air mécontent.

— Mais dites-moi, comment se fait-il que vous appeliez le docteur par son prénom ?

— Il me l'a demandé. Nous avons fait connaissance dans des circonstances très spéciales où le protocole n'eût guère été de mise.

— Personnellement, je n'ai pas l'intention d'en faire autant. Vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'espère ?

— Aucun, assura Julia avant de se tourner vers le docteur van der Werff qui n'avait pas perdu un mot de cet échange. Qu'en pensez-vous, docteur ? Ne pourrais-je pas aider Miss Jason à remonter dans sa chambre ? Les marches ne sont pas hautes et la rambarde est solide. Et il y a tout un assortiment de cannes dans le vestibule.

— Mais oui, Julia, c'est une très bonne idée. Ma chère enfant, ajouta-t-il à l'adresse de Marcia, songez à la joie d'Ivo de vous voir sur le chemin de la guérison.

Ce ne fut pas une mince affaire. Marcia ne voulait rien entendre. Elle finit cependant par se hisser de marche en marche avec des soupirs à fendre l'âme. Elle alla même jusqu'à accuser Julia de sadisme et de cruauté.

— Allons, Mademoiselle, je suis là pour votre bien. Il n'y a que le premier pas qui coûte. Asseyez-vous une minute sur cette marche pour reprendre votre souffle.

Miss Jason se laissa lourdement tomber sur la marche.

— Autant nous mettre à notre aise, n'est-ce pas ? ajouta Julia en prenant place à côté d'elle.

— C'est facile pour vous... commença Marcia sur un ton amer.

Elle s'interrompit en voyant Jorina et son père sortir du salon.

— Bravo, Marcia ! dit le médecin. Je savais que vous y arriveriez. Vous ne tarderez plus à gambader comme tout le monde.

— Vous n'imaginez pas à quel point j'ai dû prendre sur moi, docteur. J'avoue être absolument épuisée.

— Il ne faut tout de même pas en faire trop, dit le médecin avec un léger froncement de sourcils. Ne devrions-nous pas la porter à sa chambre maintenant ?

— Nous pourrions peut-être attendre le retour d'Ivo, proposa Julia. Il sera content de voir...

Elle n'eut pas le temps d'achever sa phrase que la porte d'entrée s'ouvrit.

— Que diable faites-vous tous ici ? demanda Ivo, stupéfait. Marcia, ne me dites pas que vous avez réussi à grimper jusque-là ?

— Mais si, dit Marcia en profitant de la situation. Miss Pennyfeather a tellement insisté. Malgré ma terreur, j'y suis arrivée. Mais je suis au bord de l'évanouissement. C'est une chance que cette fille

soit aussi forte ! Si elle m'oblige à marcher ainsi, elle passera son temps à me ramasser par terre !

En trois bonds, Ivo fut auprès d'elle.

— En tout cas, c'est une merveilleuse surprise pour mon retour ! dit-il en la soulevant dans ses bras comme une plume et en l'emportant dans sa chambre.

Il la posa doucement sur le lit, lui souhaita une bonne nuit et s'en fut, non sans avoir jeté au passage à Julia un regard empli de colère.

Je vais me faire réprimander, se dit aussitôt celle-ci en commençant à déshabiller sa malade.

Se servant de sa fatigue, Marcia fit traîner les choses en longueur et, assez contente d'avoir pu présenter l'infirmière sous un jour défavorable, ne manqua pas une occasion de faire allusion à l'épisode de l'escalier. Impassible, Julia se garda bien de réagir à ses paroles blessantes. Dès qu'elle en eût fini avec sa malade, elle redescendit. Après tout, si elle devait se faire semoncer...

Apparemment, Ivo devait être dans les mêmes dispositions. Il devait la guetter, car il ouvrit la porte de son bureau en l'entendant arriver dans le vestibule. Il lui fit signe de s'asseoir et demanda sans attendre :

— Que diable faisiez-vous tout à l'heure dans cet escalier ?

— Il me semblait que c'était une bonne idée d'encourager Miss Jason à faire cet effort.

— Mais voyons, c'est de la folie ! Marcia est terriblement fragile !

— Vous plaisantez ! ne put-elle s'empêcher de lancer. Miss Jason va beaucoup mieux. Reconnaissez-le. Si une malade, dans une condition physique aussi florissante que la sienne vous consultait, je gage que vous lui prescrieriez le plus d'exercice possible !

Il la regarda de tout son haut.

— Vous faites un peu trop de suppositions à mon goût, fit-il d'une voix menaçante.

— Je cherchais seulement à aider Miss Jason. Je vous avais promis de le faire, si vous vous souvenez bien. Maintenant, si vous préférez la laisser au lit, dites-le-moi, et je la soignerai exactement comme vous le souhaitez, toilette et repas au lit, températures, bassin...

Après ce petit discours effronté, elle retint sa respiration devant son air furieux.

— Vous prenez trop d'initiatives, Miss Pennyfeather, dit-il entre ses dents serrées.

— Est-ce bien indispensable de me faire une scène pareille pour ça ?

— Je n'y puis rien ! dit-il d'un ton narquois. Vous avez le dont de me mettre hors de moi !

— Hélas oui, dit Julia de façon inattendue, je m'en suis déjà rendu compte ! Vous étiez déjà en colère contre moi lors de notre première rencontre, parce que je vous avais ouvert la porte.

Avec indignation, elle ajouta :

— Et si je ne l'avais pas fait, vous seriez encore sur le perron du Griffon, transformé en congère !

A sa grande surprise, il éclata de rire.

— Vous êtes impossible, Julia. J'ai commencé par être furieux après vous, et maintenant...

Il la prit par la taille et l'embrassa sur la bouche avec une certaine brutalité. Julia ne chercha pas à se dégager et se contenta de dire d'une voix nette tandis que son cœur battait à coups redoublés sous son uniforme immaculé :

— Je comprends tout à fait que vous soyez heureux de vous retrouver chez vous, docteur, mais ne vaudrait-il pas mieux embrasser la femme de votre vie ?

— Et qui est-elle ? demanda-t-il négligemment sans vouloir faire mine de desserrer son étreinte.

— Comment, Miss Jason, voyons ! Elle m'a parlé de vous cet après-midi. Je suis désolée de

vous ennuyer autant. Je m'efforcerai de me tenir à l'écart autant que possible.

— Je me demande ce que Marcia a été vous raconter ? fit-il doucement.

— Que vous étiez un homme extrêmement intelligent avec un brillant avenir devant vous. Qu'il vous fallait une... une compagne avec un cerveau aussi bien fait, et qu'elle était heureuse d'avoir enfin trouvé un homme ayant horreur de la légèreté, à moins qu'elle ne fût justifiée par les circonstances.

— C'est de vous tout ça ? demanda-t-il avec intérêt.

— Oh non, dit-elle en se dégageant doucement, je n'aurais pas su l'inventer.

— Ce n'est pas la peine de m'éviter. J'aime votre compagnie, même quand vous prenez un malin plaisir à me contredire. Ecoutez-moi, Julia. Au Griffon, nous étions dans un monde à part, hors du temps. En m'ouvrant cette porte, vous m'avez fait entrer dans un royaume enchanté, le royaume des chimères. Pendant un temps, j'ai oublié mes obligations... Je ne sais pas si je me fais bien comprendre...

— Oh si, dit Julia d'une voix inexpressive. Vous avez oublié que Miss Jason vous attendait. C'est dommage que vous ne vous en soyez pas souvenu à temps. Vous ne m'auriez sans doute pas demandé de revenir avec vous.

— Détrompez-vous, dit-il avec un sourire qui l'étonna. Je suis certain que votre séjour ici sera bénéfique pour tout le monde. Vous allez certainement contribuer à remettre Marcia sur pied.

— L'épouserez-vous quand elle sera guérie ? demanda-t-elle d'un ton neutre.

— Cela me regarde, Miss Pennyfeather, répondit-il d'une voix glaciale.

Poussée par on ne sait quel démon, elle reprit :

— Je l'admets. Mais j'aimerais tout de même connaître approximativement la durée de mon séjour ici... Pensez-vous attendre jusqu'à ce que Marcia soit complètement remise, ou êtes-vous si pressé de vous marier que vous vous contenteriez d'une femme à demi-infirmes ?

En deux bonds, il fut près d'elle et la prenant aux épaules, il la secoua durement. Il était blanc de rage et elle, épouvantée d'avoir osé dire une chose pareille.

— C'était indélicat de ma part... Je vous demande pardon. Je ne le pensais absolument pas. Je ne sais pas ce qui m'a pris...

Elle le quitta brusquement et s'enfuit dans sa chambre. Comment avait-elle pu se conduire d'une façon aussi révoltante ? Elle ne se reconnaissait plus. Elle finit par se déshabiller et prendre un bain. Avant de se coucher, elle alla voir si sa malade n'avait besoin de rien.

— Non merci, déclara Miss Jason. Je suis détendue, corps et âme, malgré le traitement barbare infligé au premier nommé. Bonsoir.

Julia partit se coucher.

Sa chambre était agréable et son lit moelleux à souhait. Elle lisait et relisait inlassablement la même page d'un livre trouvé sur la table de nuit. Mais en pensée, elle était au Griffon, pelotonnée dans son lit glacial, avec Ivo à quelques mètres d'elle, prêt à voler à son secours... Et ce n'était pas le sévère Ivo auquel elle venait de se heurter, mais le charmant compagnon d'une époque révolue.

Le lendemain, en descendant à la salle à manger, elle ne vit que Jorina et Bep. Marcia dormait encore. Cela semblait être une bonne idée de prendre son petit déjeuner avant son réveil.

Jorina l'accueillit avec chaleur, lui demanda si elle avait bien dormi et si elle avait eu assez chaud.

— Papa et moi pensions vous voir redescendre hier soir. Ivo m'a dit qu'il avait eu une conversation avec vous et que vous étiez ensuite partie vous coucher. Vous deviez être fatiguée...

Mais Ivo n'était-il pas en colère ? J'ai cru entendre sa voix... Euh... je le trouve soucieux. Je l'ai senti dès son retour... Encore un peu de café ? J'espère que vous vous habituerez à nos petits déjeuners continentaux.

Elle tendit à Julia sa tasse et un plateau de fromages.

— Essayez celui-ci sur votre pain, il est délicieux. Comptez-vous descendre avec Marcia aujourd'hui ?

— Oui. Descendre n'est pas trop difficile. Ivo rentre-t-il déjeuner ? Non ? Alors, j'attendrai l'après-midi pour le faire. Il pourra aider Marcia à remonter.

— Certainement, dit sèchement Jorina. Il ne rentrera pas avant cinq heures. Il est à Tilburg aujourd'hui. Mais il fera la consultation de ce soir. Si vous amenez Marcia vers trois heures, nous pourrions prendre le thé ensemble. Quand êtes-vous libre ?

Julia lui jeta un regard reconnaissant. C'était la première à parler de congé.

— Je ne sais pas. Ivo m'a vaguement parlé d'une demi-journée de temps à autre, et d'un peu de temps libre en début d'après-midi.

— Pour aujourd'hui, par exemple, pourquoi ne sortiriez-vous pas après le déjeuner, dès que vous aurez descendu Marcia ? Il suffirait de revenir à six heures. J'espère que vous serez heureuse avec nous. C'est tellement agréable d'avoir quelqu'un à qui parler. Il y a Marcia, bien sûr, mais je ne suis pas assez intelligente pour elle, je l'ennuie.

Une heure plus tard, tandis que Julia surveillait les exercices de sa patiente, on annonça un visiteur :

— Mijnheer August de Winter, dit Bep d'une voix impassible.

Julia fut étonnée de voir la joie inonder soudain le long visage de Marcia. Elle ne lui avait jamais connu cette expression, même avec Ivo.

Marcia fit les présentations :

— Voici l'infirmière ramenée par Ivo dans l'espoir de me faire retrouver mes forces. Monsieur de Winter, professeur à Tilburg, qui a été assez bon pour me tenir compagnie à ses moments de liberté.

Julia regardait sa patiente minauder. Elle était ridicule. On eût dit qu'elle sortait tout droit d'un roman de l'époque victorienne. Ce Winter n'avait rien de spécial lui non plus, avec sa longue figure pâle, ses yeux d'un bleu délavé, et ses cheveux clairsemés. Ils sont parfaitement assortis, se dit Julia en refermant doucement la porte derrière elle. Au même instant, une autre pensée la traversa : Ivo était-il au courant de ces visites ?

Après avoir écrit des lettres dans sa chambre, elle monta le déjeuner de sa malade qu'elle trouva seule.

— Regardez, Mademoiselle, ce que m'a apporté Monsieur de Winter, fit Maria en lui tendant un gros livre. Il est venu spécialement pour me donner les œuvres de Virgile que j'avais envie de relire dans le texte. Inutile d'en parler au docteur van den Werff, enfin je veux dire à Ivo, ajouta-t-elle avec un sourire presque badin, je ne tiens pas à la rendre jaloux. Je n'ai pas encore eu le temps de lui parler d'August.

— Je n'ai pas l'habitude de rapporter, fit observer sèchement Julia en soulevant le couvercle d'un plat. Je vous souhaite bon appétit...

Elle-même mangea du bout des lèvres. Sa malade lui plaisait de moins en moins. Elle avait presque complètement retrouvé l'usage de ses membres, Julia en aurait mis la main au feu. Mais

pourquoi jouait-elle donc cette comédie ? Et maintenant, pourquoi ce mystère autour de ces visites ?

Ce fut toute une histoire pour lui faire descendre l'escalier. A chaque marche, c'étaient des gémissements et des tergiversations sans fin. Enfin arrivée au salon, Marcia trouva encore le moyen de faire monter Julia deux ou trois fois pour l'envoyer chercher ce dont elle avait besoin.

Bref, il était plus de trois heures quand Julia avala rapidement une tasse de thé et monta se changer pour sortir.

La journée avait été froide et grise. Le plafond était bas. Le vent soufflait en rafales. L'obscurité tombait déjà. Oisterwijk était à deux kilomètres. Julia en serait quitte pour rentrer à la nuit. Sur la grand-route, il ne devait pas y avoir de danger.

Le temps de faire à pied le tour de la petite ville en traînant devant les vitrines, il était cinq heures. Voyant qu'il faisait presque nuit, Julia décida de rentrer. Mais elle se trompa d'abord de route et dut revenir sur ses pas avant de repartir dans la bonne direction.

Une voiture la croisa tous feux allumés. Elle l'entendit freiner et faire demi-tour. Sans tourner la tête, elle continua du même pas. La voiture la dépassa et s'arrêta devant elle.

— Montez, Julia, dit la voix brève d'Ivo.

Pas très rassurée, elle obtempéra. Sous son calme apparent, elle sentait la colère contenue dans la voix de son compagnon.

— C'est très sympathique de faire du stop, dit-elle avec désinvolture tandis qu'il se penchait pour fermer sa portière. Vous rentrez à la maison ?

— Non, j'en viens, dit-il laconiquement.

Il conduisait lentement. Emue de le sentir si proche, Julia préféra se blottir contre la portière, le plus loin possible de lui, les mains crispées sur les genoux.

— Pourquoi me fuyez-vous ? Je ne vais pas vous battre. Et pourtant Dieu sait... Qu'est-ce qui vous a pris de sortir dans l'obscurité ?

— Je suis partie quand j'ai pu ! dit Julia avec un haussement d'épaule. J'avais besoin de respirer. Oisterwijk est une petite ville agréable. Il y a quelques jolis magasins. Mais je n'ai rien pu acheter.

— Ne me dites pas que vous avez été incapable de vous débrouiller, dit-il avec un petit rire.

— Ce n'est pas ça, mais je n'avais pas de florins.

Il tourna dans le sentier qui conduisait chez eux et s'arrêta.

— Vous aurez de l'argent demain. J'aurais dû y penser plus tôt. Je m'excuse. Mais de grâce, Julia, continua-t-il sur un tout autre ton, ne recommencez pas ce genre d'équipée. Dieu sait ce qui pourrait vous arriver ! Si par hasard vous aviez fait de l'auto-stop...

— Et alors, fit-elle remarquer avec calme, j'en ai bien fait avec vous...

— Ne dites pas de sottises. J'étais parti à votre recherche.

Le cœur de Julia se mit à battre à coups redoublés.

— Je ne savais pas... oh merci ! dit-elle avec un calme affecté. J'espère n'avoir pas gâché votre soirée.

— Vous auriez pu y penser plus tôt !

— Comment aurais-je pu savoir que vous viendriez à ma recherche ? protesta-t-elle. Cette sollicitude est très exagérée. Je ne suis plus un bébé. Enfin, merci quand même.

Elle l'entendit soupirer.

— Pourriez-vous avoir la bonté de ne circuler qu'en plein jour. Autrement, demandez à l'un d'entre nous de vous emmener en voiture. Je vous en prie, Julia ! ajouta-t-il en posant sa main sur les

siennes.

Elle aurait voulu prendre cette grande main chaude entre les siennes et la caresser lentement. S'efforçant de ne pas trahir son émotion, elle répliqua :

— Entendu. Je ferai ce que vous me demandez. J'espère qu... que vous n'êtes plus en colère contre moi ?

Une seconde, il resserra son étreinte en poussant une exclamation incompréhensible, avant de la lâcher et de passer à un autre sujet.

— Comment s'est passée votre journée avec Marcia ? J'ai appris qu'elle avait descendu l'escalier...

Julia lui fit un récit circonstancié de sa journée en glissant sur les petites frictions entre elle et sa malade. L'important n'était-il pas de faire retrouver ses forces à celle-ci pour qu'elle puisse épouser Ivo ?

Après dîner, le vieux docteur déclara qu'il avait du courrier à faire et Jorina s'en fut téléphoner à son cher Klaas. Marcia était allongée avec grâce sur un canapé devant le feu. Assis dans un fauteuil tout proche, Jouette à ses pieds, Ivo l'écoutait avec un intérêt apparent dissenter sur les œuvres de Goethe. Assez vite, Julia se leva, prétextant des lettres à écrire.

— Je viendrai vous chercher pour remonter, Miss Jason. Dans deux heures, cela vous va ?

Ivo leva les yeux.

— Il vaut peut-être mieux ne pas veiller trop tard, dit-il sans paraître remarquer la moue boudeuse de Marcia. Inutile de vous surmener, Marcia. Que Julia revienne dans une heure, ce sera plus raisonnable.

Un peu plus tard, au moment où Marcia, appuyée sur le bras d'Ivo, abordait les premières marches de l'escalier, le docteur van den Werff ouvrit la porte de son bureau pour dire qu'on demandait Ivo d'urgence au téléphone. N'ayant plus de témoins, la malade se hissa sans trop de mal jusqu'au palier. Une fois Marcia couchée, Julia revint dans sa chambre. Elle avait à peine ôté sa coiffe que Jorina passa la tête par la porte.

— Je viens de faire du café, dit-elle d'une voix persuasive. Venez donc en prendre une tasse.

Elles parlèrent chiffon, de mariage... Elles en étaient aux robes des demoiselles d'honneur quand les deux hommes les rejoignirent. La conversation devint générale. Dans cette atmosphère bon enfant, Julia se serait presque crue revenue au Griffon.

— Jorina, dit subitement Ivo, je ne t'ai pas encore raconté les succulents repas que Julia nous a concoctés en Ecosse, malgré la pénurie des matières premières... C'est un véritable cordon bleu. Il faudra lui demander des leçons.

Lorsque Julia se leva pour prendre congé, Ivo l'accompagna jusqu'à la porte du salon.

— Je voudrais savoir quelque chose. Pourquoi appelez-vous Marcia Miss Jason ?

— Elle y tient. C'est son droit le plus strict. Ça ne veut rien dire. Nous nous entendons très bien, ajouta-t-elle en mentant délibérément. Aujourd'hui, elle a fait d'énormes progrès.

— Ah bon ? Elle a dû se trouver terriblement seule tous ces mois-ci, sans amis et sans connaissances, à l'exception de Jorina et de ses amies. Elle m'a dit tout à l'heure que ses journées lui avaient paru bien vides. Je me réjouis de ce que vous soyez là pour lui tenir compagnie.

Julia lui dit bonsoir et remonta. Ainsi, Marcia n'avait pas encore parlé à Ivo d'August de Winter...

Une semaine passa. Marcia faisait des progrès considérables. Julia avait réussi à lui faire adopter une sorte d'emploi du temps, auquel elle se tenait vaille que vaille. Maintenant, la malade descendait avant le déjeuner. Cela ne semblait guère lui convenir d'ailleurs. Julia en comprit la raison, le jour où August de Winter était revenu. Marcia avait dû le recevoir au salon où se trouvaient déjà Jorina et Julia. Le visiteur s'était montré interdit et gêné et était resté dix minutes à peine.

A un moment, Julia s'étant retrouvée seule avec Jorina, elle avait interrogé cette dernière sur le professeur. La jeune hollandaise se mit à rire.

— Oh, ce petit homme prétentieux ! Marcia me dit qu'Ivo le trouve sympathique et lui est reconnaissant de toutes les visites faites pendant son séjour en Ecosse. Tout ce que je peux dire est qu'Ivo doit avoir terriblement évolué pour apprécier une telle lavette. Oui, il a changé, insista-t-elle en regardant songeusement Julia.

— Reconnaissez en tout cas que ce Winter lui apporte les livres qu'elle aime.

— Homère, Virgile, brr... ricana Jorina. J'aime autant feuilleter « Elle ». Ne pensez-vous pas que cette fille est trop intelligente ?

— A mon avis, tout dépend de qui elle épousera. Les hommes brillants aiment parfois trouver un cerveau bien fait chez leurs compagnes.

— Écoutez, Julia, dit Jorina en souriant, Klaas est pourtant astucieux, et je suis incapable de reconnaître les lettres de l'alphabet grec. Cela ne l'empêche pas de m'admirer !

Le lendemain, on reparla du temps libre de Julia, Marcia suggéra à Jorina de l'emmener un après-midi à Tilburg.

— Je suis parfaitement capable de m'occuper seule pendant une heure ou deux.

— C'est très aimable à vous, Marcia, avait dit Ivo, vous n'allez pas trop vous ennuyer, vous êtes sûre ?

Avec un courageux petit sourire, la malade s'était penchée vers lui et lui avait serré la main en murmurant :

— Vous oubliez, Ivo, tous ces mois de souffrance et de solitude...

Julia était au supplice. Elle avait détourné les yeux et surprit, l'espace d'un éclair, une étincelle amusée dans le regard du docteur van den Werff, avant qu'il ait eu le temps de baisser les paupières.

Ainsi était-elle allée à Tilburg avec Jorina. Elle avait passé un après-midi fort agréable en faisant des emplettes pour sa famille.

Après avoir pris le thé, Jorina était passée devant le théâtre municipal dont les édiles étaient très fiers, avait-elle précisé.

— Je serais plutôt tentée de le confondre avec une centrale nucléaire, avait renchéri Julia en riant.

Elles étaient revenues en bavardant avec allégresse sous un ciel déjà bien obscurci et traversé de bourrasques.

— La nuit sera sûrement froide, observa Jorina en appuyant sur l'accélérateur de sa petite Citroën. Ça ne vous ennuie pas de rentrer si tôt ? Vous avez quartier libre jusqu'à demain matin en principe, non ?



— Aucune importance, dit Julia. J'ai passé tout l'après-midi dehors, grâce à votre gentillesse.

Que faire d'ailleurs par un temps pareil ?

— Aller à Oisterwijk, dit Jorina en riant. Oh, Julia, si vous aviez vu la tête d'Ivo l'autre jour quand il est rentré et qu'il ne vous a pas trouvée ! Et Marcia était furieuse parce qu'il ne faisait pas attention à sa précieuse petite pers...

— Oui, c'était idiot de ma part, coupa vivement Julia. En tout cas, merci pour cet après-midi, Jorina. J'ai passé un bon moment.

— Moi aussi. Nous recommencerons. Il faudra aller acheter les cadeaux de Noël. Il y aura une réunion, l'arbre traditionnel, l'échange des vœux... Vous mettrez, j'espère, la jolie robe rose que vous m'avez montrée...

Pendant tout le chemin du retour, elles bavardèrent avec animation. Leurs visages étaient roses de froid et leurs yeux brillants quand elles rentrèrent pour trouver Marcia assise là où elles l'avaient laissée, un livre à la main.

Celle-ci parut surprise et remarqua d'une voix résignée :

— Ah, vous voilà ! Vous avez bien dû vous amuser. Comme j'aimerais, moi aussi, pouvoir profiter des petites joies de l'existence !

Julia marmonna un vague encouragement tout en jetant machinalement un coup d'œil sur le livre qu'elle lisait. Tiens ! Ce n'était plus le Virgile de tout à l'heure, mais un gros livre sur les religions médiévales ! Dès que Jorina fut sortie de la pièce, Julia demanda tout à trac :

— Monsieur de Winter est-il venu vous voir, Mademoiselle ?

Elle avait deviné juste. Marcia rougit légèrement.

— C'est curieux que vous me posiez cette question. En réalité, il est venu... m'apporter un autre livre. Il faisait tellement froid cet après-midi que je lui ai demandé de rester avec moi pour le thé.

— Parfait. Et maintenant, si vous n'êtes pas fatiguée, nous pourrions marcher un peu dans la maison. Vous devez en avoir assez d'être restée assise tout l'après-midi.

De nouveau, Marcia rougit. Elle n'était donc pas restée au salon tout le temps ? Mais que manigançait-elle ?

Elles faisaient les cent pas dans le vestibule quand Ivo revint de l'hôpital.

— Regardez, Ivo, s'écria Marcia, ravie de se donner en spectacle. Est-ce que votre petite Marcia n'est pas formidable ? Je me sens si petite et fragile. Sans l'aide de Miss Pennyfeather, je ne tiendrais pas debout. N'est-ce pas une chance inouïe qu'elle soit aussi solidement bâtie ?

— Personnellement, dit-il avec un petit sourire, en jetant son manteau sur une chaise, je dirais plutôt qu'elle est bien tournée. J'ajouterai même qu'elle a des rondeurs là où il faut...

Julia se mit à rire de bon cœur.

— Vous me soulagez, Ivo. Je commençais à me sentir comme une grosse paysanne !

— Avez-vous eu une journée chargée, Ivo ? demanda Marcia pour changer de sujet. Des clients difficiles ?

— Oh, pas du tout, dit-il en se tournant poliment vers elle. Vous savez, mes patients sont généralement sous anesthésie, et donc peu combatifs ! Et vous, Julia, comment s'est passée votre après-midi à Tilburg ?

— Très bien, merci.

— Vous avez également la soirée libre, il me semble ?

— Oui, bien sûr, mais je suis très contente ici.

— Personne ne voit d'objection à ce que j'emmené Julia au cinéma à Oisterwijk, n'est-ce pas ? demanda-t-il à la cantonade pendant le dîner. C'est sa demi-journée de congé, ajouta-t-il d'un ton narquois. Je ne vois pas pourquoi elle serait forcée de rester à la maison... Vous n'êtes pas d'accord, Marcia ?

— Si, bien sûr. Si Miss Pennyfeather veut sortir, elle en a le droit. Personnellement, j'aurais pensé qu'une soirée tranquille avec un livre...

Ivo la fixait curieusement. Julia remarqua qu'il avait, comme son père, la manie de baisser les paupières pour dissimuler son regard.

— C'est un vieux film, ajouta-t-il en se tournant vers Julia. « La Mélodie du Bonheur ». Vous l'avez peut-être déjà vu ?

— Oui, mais je serais ravie de le revoir.

— Je ne l'ai jamais vu, remarqua Marcia avec aigreur. A ce que je crois, c'est une histoire sentimentale en diable !

— Très sentimentale, affirma gravement Ivo. Tout à fait ce qu'il faut pour clore une demi-journée de congé.

Une demi-heure plus tard, chaudement vêtue et coiffée de son joli bonnet de fourrure, Julia descendit l'escalier. Elle s'arrêta pile derrière la porte du salon restée entrouverte. Par l'embrasement, elle apercevait le dos d'Ivo.

— C'est très bon de votre part, Ivo, de sacrifier ainsi votre soirée, disait Marcia de sa voix haut perchée. J'espérais bavarder avec vous. Mais il faut bien distraire aussi cette pauvre fille. J'espère seulement que vous ne vous ennuierez pas à mourir.

— Je suis prête ! dit Julia d'une curieuse petite voix.

Il se retourna et la regarda d'un air rayonnant avant de jeter un rapide au revoir à Marcia et de refermer la porte derrière lui.

— Je... je n'ai pu m'empêcher d'entendre... balbutia-t-elle. Je ne... je ne voudrais pas gâcher votre soirée.

Il la prit avec autorité par le bras et lui sourit avec chaleur.

— Ma soirée ne serait gâchée que si je la passais sans vous, assura-t-il. Vous avez compris, jeune fille ? Cette sortie est exactement ce qu'il me faut après une rude journée de travail... Je préfère vous avertir que le cinéma est petit et les spectateurs parfois bruyants, ajouta-t-il, une fois en voiture.

— Aucune importance, dit Julia.

Ils trouvèrent deux places au fond d'une petite salle bondée. Les sièges étaient étroits et mal suspendus. Son large compagnon débordant un peu de son siège, Julia se trouvait pratiquement appuyée contre lui. Il prit sa main dans la sienne comme si c'eût été la chose la plus naturelle du monde et ne la lâcha pas de toute la représentation.

A la sortie du cinéma, il faisait un froid mordant.

— Un petit café vous tenterait ? demanda Ivo avant de l'entraîner de l'autre côté de la rue chez « Wapen van Oisterwijk ».

— Le film était merveilleux, dit Julia en se penchant sur un des tabourets du bar. Je vous remercie de m'y avoir emmenée... Mais je suppose que ce n'est pas tout à fait votre genre.

— Les hommes ne sont pas sentimentaux, à votre avis ?

— Je ne sais pas. L'histoire était en tout cas sans prétentions intellectuelles !

— Oui, mais quelle détente merveilleuse ! Bien, si vous avez fini, il vaut peut-être mieux rentrer.

Machinalement, elle regarda l'horloge suspendue au mur et eut une exclamation angoissée.

— Il est plus de onze heures, Ivo ! J'aurais dû être rentrée depuis longtemps ! Que va faire Miss Jason ? Qui va l'aider à se mettre au lit ? Je...

— Allons, Miss Pennyfeather, pas de panique ! C'est votre jour de congé. J'ai demandé à Jorina de s'occuper de Marcia. D'ailleurs je trouve que celle-ci a fait des progrès étonnants depuis quelques jours... et je vous en rends grâce.

Ivo lui avait repris le bras pour l'entraîner vers la Rover.

— C'est bien mon avis, dit Julia. J'ai pensé que... que si on l'emmenait en voiture, pour un petit tour, ou pour voir les boutiques, ça lui ferait sans doute plaisir et ce serait un agréable changement.

Il ne répondit pas tout de suite.

— Vous estimez que ce serait une bonne idée ? reprit-il une fois assis au volant.

Un peu étonnée de le sentir réticent, elle leva les yeux sur lui.

— Vous pourriez le lui demander, suggéra-t-elle. C'est bientôt Noël. Elle serait peut-être contente d'acheter ses cadeaux.

— Oui, en effet. Et vous, quand achèterez-vous les vôtres ?

On eût dit qu'il n'avait pas envie de parler de Marcia ce soir.

— J'en ai déjà quelques-uns. Je prendrai les autres quand j'aurai une occasion.

— Bon, dit-il en faisant démarrer la voiture, je vous emmènerai toutes les deux à Tilburg un jour de la semaine prochaine. Cela vous convient-il ?

— Oui, mais...

— Quoi encore, Miss Pennyfeather ?

— Euh... ne devriez-vous pas en parler tout d'abord à Miss Jason ? Si elle accepte, vous pourrez me le demander ensuite comme si cette pensée vous était venue après coup. Elle ne risquerait pas d'être blessée à l'idée que tout a été arrangé derrière son dos.

— Ma petite Julia, si j'étais James, je ne vous lâcherais pas d'une semelle et je vous emmènerais tout droit à la mairie ! Vous êtes si belle, si bonne et si vivante.

Il freina devant la maison et, lui ayant passé un bras autour des épaules, il lui donna un baiser appuyé. Quand elle eût retrouvé son souffle, elle dit avec une sorte de politesse médusée :

— Merci pour cette très agréable soirée, Ivo.

— Il y avait longtemps que je n'avais pas passé un aussi bon moment, dit-il avec douceur... en fait, pas depuis notre séjour au Griffon dont j'avais apprécié chaque instant...

En silence, elle descendit de voiture et, après lui avoir rapidement souhaité bonne nuit, elle monta au premier.

Il y avait encore de la lumière sous la porte de sa malade. Elle frappa et entra. Marcia lisait dans son lit.

— Ah, vous êtes de retour, Miss Pennyfeather ! dit-elle avec résignation. La séance a duré bien longtemps, je trouve ! J'espère que ceci ne se renouvellera pas trop souvent. J'ai eu le plus grand mal à remonter.

— Je suis désolée, dit machinalement Julia sans en penser un mot.

Pourquoi se sentirait-elle coupable, après tout ? Elle était de plus en plus convaincue que Marcia n'aimait pas Ivo, et peut-être même était-ce réciproque ?

— Hier soir, vous vous étiez merveilleusement débrouillée, reprit-elle calmement. Peut-être aujourd'hui étiez-vous un peu énervée ?

— Je ne suis « jamais » énervée, déclara Marcia d'un ton définitif. Maintenant, j'imagine que vous avez envie d'aller vous coucher. Vous devez être fatiguée.

— Pas du tout, dit Julia. On n'est jamais fatigué quand on s'amuse. Et ce film était charmant. Ça change agréablement des productions actuelles.

Le lendemain soir, Ivo aborda le sujet de Noël.

— Donnerons-nous notre réception habituelle ? demanda-t-il à Jorina. Que penses-tu de la veille de Noël ? Marcia sera assez solide pour prendre part à nos festivités. Vous serez même capable de danser un peu, ajouta-t-il en se tournant vers elle.

— Je ferai bien entendu tout mon possible dit Marcia d'une voix lasse. Et si vous m'invitez, Ivo, je trouverai sûrement la force d'esquisser quelques pas d'un slow bien langoureux.

— Ce sera merveilleux, dit gentiment Ivo. Et maintenant, parlons des courses. Vous êtes suffisamment en forme pour m'accompagner à Tilburg pour vos achats de Noël. Les trottoirs seront peut-être un peu difficiles, mais nous y arriverons... A la réflexion, le mieux ne serait-il pas d'emmener Julia avec nous ?

L'air impassible, Julia brodait un petit napperon.

— Oh, les cadeaux... dit Marcia, je les avais presque oubliés. Croyez-vous vraiment que je sois assez solide ? Evidemment, ça me tenterait. Mais je ne voudrais pas me fatiguer. Vous prendrez bien soin de moi, Ivo, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, répliqua Ivo, j'ai trop vu de cas comme le vôtre.

Visiblement, Marcia avait espéré une autre réponse.

— Si je puis vous être de quelque utilité, dit Julia, je vous accompagnerai avec plaisir.

L'expédition fut donc décidée pour le surlendemain après-midi.

Le lendemain matin, tout le monde était sorti quand August de Winter vint voir Marcia. La malade l'accueillit avec un plaisir non dissimulé. En descendant à la cuisine chercher une tasse de café pour le visiteur, Julia n'arrivait pas à chasser de son esprit le regard éloquent que les deux jeunes gens avaient échangé en se serrant la main. Elle se demandait ce que pensait Ivo de cette curieuse amitié.

Le plateau à la main, frappée par une pensée subite, elle s'attarda sur le palier. Elle n'avait jamais entendu Ivo dire qu'il épouserait Marcia. Quant à celle-ci, elle s'était contentée de le laisser sous-entendre, rien de plus...

Julia posa le plateau sur une petite table près d'August de Winter.

— Oh, Mademoiselle, dit vivement Marcia, prenez donc une demi-heure de récréation. Je n'aurai pas besoin de vous. Et vous devez avoir tant à faire.

Julia redescendit. En réalité, elle n'avait rien à faire. Elle se mit à arpenter le hall en étudiant les tableaux de famille suspendus aux murs. Elle était en train de contempler le regard noir et pénétrant d'une tyrannique vieille dame sanglée dans une robe couleur taupe quand la porte d'entrée s'ouvrit sur Ivo.

Comment allait-elle se tirer d'affaire et expliquer sa présence ici à cette heure indue ?

Il jeta son manteau sur la chaise la plus proche en la saluant.

— Je suis surpris que mon arrivée vous fasse cet effet !

— Quel effet ? répéta Julia pour gagner du temps.

— J'ai l'impression de prendre une criminelle la main dans le sac !

— Vous m'avez surprise, c'est tout, dit Julia avec un petit rire embarrassé.

Il était debout devant la porte et la regardait avec le même air pénétrant que la dame du tableau.

— A qui est cette voiture, là, dehors ?

— Euh... c'est-à-dire...

Les mains dans les poches, il s'appuya nonchalamment au mur.

— Je vous écoute, insista-t-il d'une voix douce.

— Je n'ai rien à cacher, dit-elle sèchement. C'est celle de Monsieur de Winter.

Il répéta le nom.

— Est-ce que je le connais ? s'enquit-il.

— Comment le saurai-je ? lança-t-elle avec mauvaise humeur.

— Marcia reçoit donc des visites ? dit-il calmement. Etant donné votre mauvaise volonté évidente à m'éclairer, je vais aller voir cela moi-même.

Ne sachant que faire, Julia repartit à la cuisine, et mit la cafetière sur un coin du fourneau. Ivo n'apprécierait certainement pas le visiteur de Marcia, et particulièrement le fait de n'avoir pas été tenu au courant de ces visites, alors que Marcia passait son temps à se plaindre de sa solitude.

Julia reconnut tout à coup sur le palier la voix polie et glacée d'Ivo. Une porte claqua. Une minute plus tard, le médecin se glissa dans la cuisine.

— Quel homme antipathique ! dit-il aussitôt. Ça ne m'étonne pas que vous appréhendiez notre rencontre.

Il avait l'air furieux.

— Et en plus, Marcia prétend que je le connais déjà.

— Peut-être avez-vous oublié qu'elle vous en avait parlé ? Peut-être aviez-vous d'autres choses en tête ?

— Je n'avais rien d'important en tête jusqu'à tout récemment. Et j'ai horreur de passer pour un idiot.

Il lui adressa soudain un grand sourire.

— Vous ne m'offrez pas un peu de café ?

Elle le servit et lui tint compagnie. Tout en sirotant son breuvage, il lui expliqua que le chirurgien de Tilburg ayant la grippe, il s'était retrouvé sans travail.

— Et cet après-midi ? demanda Julia.

— J'opère à Breda. Dommage que vous ne soyez pas libre. Je vous y aurais bien emmenée.

Le visage de Julia s'éclaira.

— Oh, j'aurais été ravie. Mais c'est sans doute trop loin pour Miss Jason.

Voyant le visage d'Ivo se fermer, elle regretta aussitôt cette phrase.

— Je... je... balbutia-t-elle.

— Donnez-moi donc encore un peu de café.

N'aimant pas essayer de rebuffades, elle le quitta assez vite pour remonter chez sa malade. S'était-il disputé avec Marcia ? De toute façon, c'était son affaire.

— Ah, vous voilà, Mademoiselle, dit Marcia avec un sourire espiègle. Cette arrivée imprévue d'Ivo pendant la visite d'August était bien embarrassante. Etant donné les circonstances un peu particulières, minauda-t-elle, je ne pense pas qu'il soit jaloux. Je vais vous dire un petit secret, juste entre nous. Je n'ai jamais parlé à Ivo d'Aug... de Monsieur de Winter. Je n'en voyais pas l'utilité. J'ai prétendu le lui avoir écrit. Les grèves postales anglaises ont eu bon dos ! Je m'en suis bien sortie, vous ne trouvez pas ?

— Non, dit franchement Julia. Je ne vois pas la nécessité de mentir sur des sujets aussi insignifiants. Il semble que vous avez raconté les mêmes sornettes à Jorina. Non, vraiment, il n'y a aucune raison de raconter de telles fables.

Sans mot dire, elle lui tendit sa canne. La malade allait probablement la congédier.

— On voit bien que vous n'avez jamais été amoureuse, Mademoiselle.

Julia avait envie folle d'assommer cette mijaurée d'un coup de bâton. Elle commençait à en avoir assez d'être traitée avec une condescendance par cette fille ridiculement démodée.

— Etes-vous fiancée à Ivo ? ne put-elle s'empêcher de demander.

Marcia parut indignée.

— Ma chère Mademoiselle, ceci me concerne exclusivement. Mais puisque vous paraissez tellement intéressée, je vous dirai qu'avant d'avoir été frappée par la maladie, il y avait eu entre Ivo et moi une sorte d'accord...

De son mieux, Julia étouffa sa rage et son chagrin sous un sourire plein d'entrain.

— Vous êtes presque remise maintenant. Encore quelques semaines, et vous descendrez la nef au bras de votre mari...

La pâle anglaise prit un air dégoûté.

— Voyons, Mademoiselle, je ne tiens pas à entendre de remarques d'un goût aussi douteux.

— Qu'y-a-t-il de douteux dans un mariage ? demanda Julia. Je ne dis pas... bien sûr... si j'avais suggéré une liaison...

Oubliant qu'elle était une semi-infirmes, Miss Jason traversa la pièce en quelques pas vifs.

— Je n'ai jamais vu une personne aussi vulgaire que vous, lança-t-elle entre ses dents.

— Je suis certain que vous allez vous excuser, Marcia, dit Ivo du seuil de la pièce, d'une voix glaciale. Ces paroles ont sûrement dû dépasser votre pensée. Même s'il s'agissait d'une plaisanterie, reconnaissez avec moi qu'elle n'était pas du meilleur goût.

— Il n'y a pas de mal, dit posément Julia sans le regarder. Il s'agit d'une simple plaisanterie. C'était de ma faute. J'ai interrogé Miss Jason sur votre mariage. C'était parfaitement déplacé de ma part.

— Match nul, en ce cas, dit Ivo.

— Avez-vous vu comme Miss Jason a bien marché, sans canne aujourd'hui, dit-elle pour faire diversion.

— Oui, Marcia, c'est une bonne surprise. Encore quelques jours et vous serez capable de rentrer chez vous.

— Oh, Ivo, gémit Marcia d'une voix douce, c'est un hasard si j'ai pu faire quelques pas ! Je serais incapable de recommencer. Je suis vannée maintenant.

— En ce cas, dit Julia qui s'efforçait de dissimuler sa colère, je vais vous laisser avec Ivo. Il sera trop content de vous aider. Je vous attends en bas.

Et sans attendre de réponse, elle quitta brusquement la pièce.

Le déjeuner fut un supplice. Julia aurait cent fois préféré être dans sa chambre à sangloter sur son lit. Marcia n'était guère bavarde, elle non plus. Elle avait son air de martyr habituel. La conversation se traînait.

Dès la fin du repas, Julia se leva avec un soupir de soulagement, installa sa malade pour l'après-midi et prit congé. Elle avait devant elle trois bonnes heures de liberté. Elle mourait d'envie d'aller faire une longue promenade qui la détendrait et lui permettrait de réfléchir. Elle s'habilla un peu

n'importe comment et descendit quatre à quatre les escaliers, heureuse d'échapper à l'atmosphère étouffante de la maison. En sortant, elle faillit buter contre Ivo qui attendait sur le perron.

— Je vous emmène, dit-il doucement. Vous êtes libre jusqu'à cinq heures, n'est-ce pas ?

Julia hocha la tête tout en enfonçant correctement son bonnet jeté à la hâte sur ses cheveux et en enfilant soigneusement ses gants.

— Je comptais aller me promener.

— Quelle absurdité, dit-il en la prenant par le bras et en l'installant dans la Rover.

— Mais je vous ai dit que j'allais me promener.

Il fit la sourde oreille et partit à Oisterwijk. Ils traversèrent la petite ville et prirent la direction de Tilburg.

— Où allons-nous ? osa-t-elle demander.

— Je vous l'ai dit. J'ai des cas à Breda cet après-midi.

— Mais c'est au diable !

— Vous n'avez aucun sens des distances ! Consultez cette carte. Dans cinq minutes, nous serons à Tilburg, et Breda n'en est qu'à vingt-cinq kilomètres. Il est une heure et demie. Je suis attendu à deux heures. Nous avons tout notre temps... Qu'est-ce qui vous faisait sortir de la maison comme un diable de sa boîte ?

— Je... j'avais besoin de respirer.

— Je suis désolée que Marcia vous ait bouleversée ce matin, dit-il sans la regarder. Il faut lui pardonner. Elle a été si malade.

— Ça n'a aucune importance, je vous assure. Elle doit en avoir tellement assez de cette inaction forcée.

Un long silence tomba. Julia ne pouvait oublier la façon dont Marcia avait marché sans aide tout à l'heure.

Arrivés dans les faubourgs de Breda, Ivo reprit soudain :

— Il faut que nous organisions un joyeux Noël, vous ne trouvez pas ? Quel dommage qu'on ne puisse faire durer les choses jusqu'à la « Douzième Nuit » comme autrefois. Quel est ce poème anglais qui parle du « premier jour de Noël » ?

Gentiment, Julia se mit à réciter le début du poème. En arrivant à la « cinquième nuit », elle s'arrêta pour remarquer :

— Cinq anneaux d'or, c'est un peu trop, non ? où les mettrait-elle ?

— Aucune importance. Seul le symbolisme compte. L'amoureux voulait que sa bien-aimée soit certaine de ses sentiments à lui.

— Après cela, elle devait en être convaincue, j'imagine, dit Julia qui se sentait soudain remontée.

Très vite on aperçut Breda d'où surgissait un haut clocher dominant une mer de toits roses. Ivo s'arrêta devant le service des Urgences de l'Hôpital.

— Dehors, ma chère. Je vais vous confier à Zuster Bos avant d'aller en salle d'opération.

Zuster Bos était une infirmière bien en chair, d'âge moyen. Elle avait des yeux bleus ronds comme des billes, un sourire plein de chaleur et d'humour. Elle accueillit Julia avec la plus grande gentillesse.

— Sauvez-vous vite, dit-elle en riant au médecin. Je prends Miss Pennyfeather sous mon aile.

A cette heure-là, le service était presque vide. Cette ville est essentiellement industrielle et

commerçante, expliqua l'infirmière dans son anglais mâtiné de néerlandais. Les accidents y sont plus fréquents le matin quand les travailleurs sont mal réveillés et imprudents, et le soir quand ils sont fatigués.

— Avez-vous beaucoup de travail ? demanda Julia, enchantée de se retrouver en pays connu.

— Jetez donc un coup d'œil sur le registre des entrées.

Une jeune infirmière installée à un bureau lui tendit le livre en souriant. C'était pratiquement le même que celui de Saint-Clare, mais tout était en néerlandais. Elle put se rendre compte d'emblée que le service devait être passablement chargé. Elle aurait aimé pouvoir discuter de certains cas avec ses collègues. Mais Zuster Bos l'entraîna dans un petit bureau pour lui offrir une tasse de café et lui poser à son tour des questions sur son travail en Angleterre.

— Votre Anglais est excellent, Mademoiselle, dit gentiment Julia.

— Vous trouvez ? fit l'infirmière avec un sourire radieux. J'étais encore jeune, mais j'ai soigné des...

— Des parachutistes sans doute ? coupa Julia.

— Oui. J'étais près d'Arnhem en 1944 quand on a lâché 10.000 diables rouges, britanniques, polonais et néerlandais, hélas « un pont trop loin »... J'ai soigné les rescapés. Il a bien fallu se débrouiller pour se faire comprendre...

Une ambulance s'arrêta en actionnant sa sirène. Zuster Bos disparut un instant.

— Rien de grave, dit-elle une minute plus tard en venant se rasseoir. Mes collègues se débrouilleront sans moi... Une histoire de drogue.

— Overdose, sans doute ? Les cas sont-ils nombreux ? Chez nous, hélas, le fléau commence à se répandre.

Elles se lancèrent dans une conversation passionnée. Elles en étaient aux dernières techniques de réanimation quand Ivo revint. Visiblement, toutes les infirmières du service étaient pleines d'admiration pour ce colosse blond, gai et détendu. Pour sa part, il semblait n'en avoir cure.

Il était près de trois heures, et Ivo voulut lui faire faire le tour de l'hôpital. Ils furent accueillis chaleureusement dans tous les services où la majorité du personnel se débrouillait en anglais,

— L'hôpital de Tilburg ressemble-t-il à celui-ci ? demanda Julia au moment où ils allaient partir.

— Oui. Ceux d'Eindhoven et d'Hertogenbosch sont encore plus beaux.

— Et de quoi ?

— Hertogenbosch, répéta-t-il en riant.

Insouciant des passants et des curieux, il lui fit répéter ce nom jusqu'à en perdre haleine.

— D'ailleurs, on parle aussi bien de « Den Bosch », et tout le monde comprend. Savez-vous que c'est la patrie de Jérôme Bosch et qu'on y voit la plus belle église gothique de tous les Pays-Bas. Je vous y emmènerai un jour...

Ils remontèrent en voiture et sortirent de la ville.

— Mais que veut dire cet écriteau « Rosendaal » ? fit observer Julia. Nous tournons le dos à Tilburg, non ?

— C'est exact. Mais j'ai une irrépressible envie de thé. Ne vous agitez pas. Nous avons le temps. Il y a un endroit sympathique à Princenhage.

Ils s'arrêtèrent au restaurant Mirabelle où on leur servit un thé délicieux dans d'adorables petits pots individuels en faïence, et des gâteaux si merveilleux que Julia prétendit d'abord ne pas vouloir y



toucher. Bien entendu, sa gourmandise fut la plus forte et elle en avala deux coup sur coup.

— C'est de la folie, dit-elle avec une petite grimace. Je vais grossir.

— Jamais, dit-il en souriant. A mon avis, vous ne bougerez jamais.

— Alors, c'est ça, je suis forte et immuable, dit-elle en riant de façon si contagieuse qu'il fut bien forcé d'en faire autant.

L'après-midi de courses du lendemain ne fut pas désagréable non plus, malgré la tendance exaspérante de Marcia à se faire traiter comme une infirme. A un moment pourtant, elle voulut poster elle-même des lettres. Mais Ivo s'en empara d'autorité. Julia le vit lire les noms des destinataires au milieu desquels il y avait celui de Mijnheer de Winter. Mais il n'en parut pas autrement ému. Les deux jours suivants, Julia réussit à éviter de rencontrer Ivo en tête à tête. Le troisième jour, étant libre l'après-midi, elle partit à Oisterwijk pour faire ses achats de Noël : un joli flacon d'eau de Cologne pour Marcia, une blague à tabac pour le docteur van den Werff, six mouchoirs de lin brodés à ses initiales pour Ivo et pour Jorina des savonnettes françaises et le napperon qu'elle venait de terminer. Pour Bep, elle trouva une écharpe et pour la jeune fille qui venait tous les jours donner un coup de main, une boîte de chocolats. Elle remonta en hâte dans sa chambre, fit tous ses paquets avec un ravissant papier aux coloris précieux, du ruban de satin, et les enfouit dans le fond de son placard avant de redescendre dîner.

— Il semble que Julia soit brimée avec ses demi-journées, remarqua le docteur van den Werff. Le soir, nous lui imposons notre société. Ça ne vous ennuie pas Julia ?

— Absolument pas, dit-elle avec un chaud sourire. J'ai des lettres à écrire, cela me prendra bien toute la soirée. J'ai passé un après-midi très agréable à Oisterwijk. Un jour où il fera beau, j'irai faire une longue promenade.

— Vous ferez bien de faire attention, dit Ivo qui était en train de peler une poire pour Marcia. Il y a pas mal de marécages dans le pays et à cette époque-ci de l'année, ils sont dissimulés sous une croûte de glace.

Le dîner à peine terminé, Julia remonta dans sa chambre. L'unique lettre à laquelle elle aurait dû répondre venait de son frère qui l'accusait et voulait la culpabiliser. Aucun livre ne la tentait. Allongée dans son lit, les yeux grands ouverts, elle se demandait quand elle rentrerait en Angleterre. Après Noël sans doute. Les bruits de la maison lui parvenaient vaguement. Elle entendit Ivo sortir Jouette dans le jardin. Puis le silence retomba sur la belle demeure, et elle s'endormit enfin.

L'occasion d'aller faire une grande promenade se présenta plus tôt que prévu. Deux jours plus tard, Ivo emmena Marcia chez le coiffeur à Tilburg. Il devait l'y déposer en allant à l'hôpital. Julia avait proposé de les accompagner.

— Prenez plutôt votre temps libre le matin, Mademoiselle, ce sera un agréable changement pour vous.

Ivo avait bien un peu insisté. Par discrétion, Julia avait préféré y renoncer. Après tout, moins elle le verrait, mieux ce serait. Elle avait donc annoncé son intention de faire une grande ballade dans les environs.

Elle s'habilla chaudement, enfonça son bonnet de fourrure jusqu'aux oreilles et s'emmitoufla dans un énorme cache-nez tricoté qui lui faisait trois ou quatre fois le tour du cou. La veille, elle avait étudié une carte de la région, et savait où elle voulait aller.

Passant la tête par la porte de la cuisine, elle lança un grand au revoir à Jorina et à Bep, puis sortit de la maison.

Il faisait froid et légèrement brumeux. De lourds nuages gris roulaient dans le ciel bas et pommelé.

Au-delà des bois jouxtant la maison, s'étendait une lande de bruyère. D'après la carte, on devait y croiser des pistes cyclables. Julia comptait prendre l'une d'elles conduisant au village de Breukelen, à cinq kilomètres de là. Elle reviendrait par un autre chemin.

Le vent cinglait son visage et jouait dans les mèches noires échappées de son bonnet. A marcher dans cet air vif, elle se sentait merveilleusement bien.

Mais inmanquablement ses pensées revinrent à Ivo et à Marcia, et à son propre retour en Angleterre. Sa malade n'ayant plus guère besoin d'elle, elle partirait sans doute après Noël. Que ferait Marcia ? Resterait-elle là jusqu'à son mariage ? Et Ivo ? Julia était de plus en plus persuadée qu'il n'aimait pas Marcia. Sans doute avait-il été séduit par sa brillante forme d'intelligence et par son charme certain. Malheureusement la gentillesse et la compassion dont il avait fait preuve à son égard depuis sa maladie semblaient avoir été mal interprétées par la jeune fille. De plus, s'imaginant que Marcia l'aimait, Ivo devait se sentir coupable de la tiédeur de ses sentiments. Il ne voulait sans doute pas la blesser inutilement. Ce genre de principe pouvait le mener loin, se dit Julia avec certaine exaspération.

Lorsqu'elle arriva au croisement, elle était absorbée dans ses pensées. Elle s'engagea sur le sentier de droite. Plus tard, elle s'aperçut qu'elle avait dû prendre la mauvaise direction. Elle aurait déjà dû atteindre le village. Elle continua cependant, se disant que le sentier devait tout de même mener quelque part, au moins à un hameau. Elle ne vit rien à l'horizon. Perplexe, elle s'immobilisa un instant. Une petite pluie glaciale, une sorte de grésil, se mit à tomber. Elle n'avait pas remarqué que le ciel, déjà gris et bas, était devenu d'un noir d'encre derrière elle. Il s'agissait de s'abriter le plus vite possible avant que l'orage n'éclate pour de bon.

Sur sa droite, il y avait un bois. Sans doute faisait-il partie du même massif que ceux traversés tout à l'heure. Il n'y avait donc qu'à se réfugier sous leur couvert et à reprendre la direction d'où elle venait.

La pluie était accompagnée d'une bourrasque qui faisait gémir et craquer les arbres au-dessus de sa tête de façon sinistre. Des brindilles et des petites branches tombaient autour d'elle avec un bruit sec qui la faisait sursauter à chaque fois. Elle commençait à ressentir la fatigue. Une ou deux fois même, elle se prit le pied dans une souche invisible sous les feuilles et tomba. Elle avait froid et faim. Manifestement, elle était perdue. Même si elle s'aventurait hors du bois, elle serait incapable de s'orienter à travers l'épais rideau de pluie qui noyait tous les contours. La seule chose raisonnable à faire était de continuer tout droit à marcher. D'après ses souvenirs, cette région de bois et de landes autour d'Oisterwijk formait une sorte de triangle bordé par une route. Tôt ou tard, elle tomberait sur elle.

Il était plus de deux heures maintenant. L'obscurité commençait à s'épaissir et la pluie continuait à tomber à verse. Elle souhaita que personne ne se soit aperçu de sa disparition. Dans ce bois glacial et menaçant, la nuit serait longue... Elle buta contre une racine et se retrouva dans un creux sec tapissé d'aiguilles de pins, entre deux gros arbres qui la protégeaient du vent. Oh, elle allait souffler là cinq minutes; elle n'en pouvait vraiment plus. Elle se recroquevilla et posa la tête sur les genoux. En quelques secondes, elle s'endormit.

Elle se réveilla en sursaut. Une main la secouait violemment par l'épaule.

— Maudite petite idiote ! fit la voix brutale d'Ivo.

Il la remit sur ses pieds, mais elle avait les extrémités tellement engourdis qu'elle tituba contre lui. Il lui arracha ses gants et se mit à lui masser les mains avec la plus grande énergie.

— C'est de la folie furieuse de ne pas continuer à marcher par un temps pareil ! Qu'est-ce qui vous a pris de faire tous ces kilomètres ?

Il s'arrêta un moment de lui frotter les doigts pour lui faire avaler sans ménagement une bonne lampée de cognac qui la fit tousser et s'étrangler à moitié.

Puis il reprit son massage.

— Laissez-moi tranquille, marmonna Julia, remontée par l'alcool. Cessez de crier ! Et puis vous me faites mal !

D'une bourrade il la fit asseoir, lui retira une de ses bottes et se mit en devoir de lui masser pied et jambe pour faire revenir sa circulation. Il grommelait dans sa langue tout un discours qui ne devait pas être très flatteur pour la pauvre Julia.

— Je me suis perdue, murmura celle-ci d'une voix étranglée.

Il lui remit sa botte et s'attaqua à l'autre jambe.

— Mais qu'est-ce qui vous a pris ? Jorina m'a dit que vous aviez quitté la maison avant onze heures... Vous savez l'heure qu'il est ?

— Comment voulez-vous ? On n'y voit rien ! La dernière fois que j'ai regardé l'heure, il était trois heures. J'ai dû m'assoupir une petite demi-heure...

— Pauvre innocente, asséna-t-il d'un air furieux, il est plus de six heures !

— Ce... ça n'est pas possible ! dit-elle en se mettant à frissonner.

— C'est un miracle que je vous aie retrouvée. Savez-vous ce qui serait arrivé sinon ?

— Eh bien, j'aurais continué à dormir.

— Et vous seriez morte de froid. Allons, frottez donc vos mains l'une contre l'autre.

— Je... je n'avais pas pensé à cela, balbutia-t-elle. Il y a longtemps que vous me cherchez ?

— Depuis que nous sommes rentrés, à une heure.

— Mon Dieu ! Vous seul ?

— Non, tout le monde s'y est mis, sauf Marcia bien sûr.

Quand il a commencé à faire sombre, j'ai décidé de battre à tout hasard ce coin de bois très éloigné de la maison.

— Très éloigné ? Mais je rentrais. Si j'avais continué tout droit...

— Eh bien, acheva Ivo, vous vous seriez retrouvée à Oirschot, à dix kilomètres d'Oisterwijk... dans le cas bien sûr où vous vous seriez réveillée...

— Ce n'est pas possible !

Il lui remit sa botte et l'aida à se lever.

— Assez discuté, dit-il avec force avant de la prendre contre lui et de l'embrasser avec une ardeur qui la laissa pantelante.

Elle était encore tellement engourdie et ses dents claquaient si fort qu'elle était incapable de prononcer une parole.

— Trop gelée pour parler, je vois, dit-il avec colère. Parfait. Au moins, je n'aurai pas à écouter vos récriminations jusqu'à la maison.

C'en était trop. Les yeux de Julia se remplirent de larmes. Heureusement, il faisait nuit. Par malheur, il dirigea à cet instant le faisceau de sa torche sur son visage ruisselant. Il lui passa doucement le bras autour des épaules et lui dit d'une voix toute changée :

— Allons, petite Julia, buvez ça. Ça vous réchauffera.

Elle obéit sagement et avala l'alcool qui répandit en elle sa chaleur bienfaisante. Un peu revigorée, elle se mit en route, la main dans celle d'Ivo, renflant encore de temps à autre. Sous la pluie et dans le vent, le trajet lui parut interminable. Enfin, ils retrouvèrent la route et la Rover signalée par ses feux de position.

Ivo la souleva dans ses bras, l'installa sur le siège avant, l'enroula dans une couverture et fit signe à Jouette, qui frétillait de joie à l'arrière de la voiture, de venir s'allonger sur les pieds de la rescapée.

— Elle vous servira de bouillotte, dit-il galamment. Elle voulait me suivre. Mais après des heures de recherche, la pauvre bête était exténuée.

Sur le chemin du retour, la voiture patina souvent sur la route verglacée, mais Julia n'en avait cure. Elle ne pensait qu'à la colère d'Ivo. Certes, elle avait été imprudente, mais elle n'avait pas fait exprès de se perdre. Après tout, cela pouvait arriver à n'importe qui !

— Je vous trouve sans indulgence, dit-elle tout à coup.

Ivo eut un petit rire.

— Encore un peu et ce sera ma faute si vous vous êtes perdue... Dites-moi, vous n'aviez pas étudié la carte avant de sortir ?

— Mais si, dit-elle en caressant la tête de l'épagneul qui la regardait de ses bons yeux dévoués, mais je devais penser à autre chose, je me suis trompée au croisement sur la lande.

— A quoi pensiez-vous, Julia ?

— Je ne sais plus, dit-elle un peu trop vivement.

— Vous mentez ! dit-il d'un ton narquois.

Ils firent le reste du trajet en silence. Avant même que la voiture se fût arrêtée, la porte d'entrée s'ouvrit. Ivo entraîna la jeune fille encore raide et glacée dans le vestibule où tous l'accueillirent avec une gentillesse reconfortante et sans l'ombre d'un reproche.

— Vite, un bain brûlant, ordonna le docteur van den Werff, et une boisson chaude. Comment

vous sentez-vous, petite Julia ? Ah, mon Dieu, j'avais le sentiment d'être un peu responsable...

Emue par tant de bonté, Julia balbutia :

— Je suis désolée d'avoir commis cette imprudence et de vous avoir causé tant de tracas.

Mais les trois autres se récrièrent.

— Faites donc ce qu'on vous dit, ou vous allez vous mettre à éternuer, fit Ivo, un peu sec.

Sans le regarder, elle hocha la tête et, soutenue par Jorina, suivit Bep au premier.

— Où est Marcia ? entendit-elle Ivo demander à son père.

A sa grande surprise, ses larmes se remirent à couler. Elle voulut s'excuser.

— Vous êtes fatiguée et gelée, dit gentiment Jorina et vous avez dû avoir une de ces peurs...

— Oui, murmura-t-elle.

Deux heures plus tard, elle redescendit, aussi nette et pimpante que d'habitude dans un uniforme fraîchement repassé. Seul, son visage était encore un peu pâle. Tout le monde était au salon.

Le vieux docteur la fit asseoir à côté de lui et lui demanda avec bonté si elle se sentait assez bien pour dîner à table.

— Nous avons retardé le dîner, expliqua-t-il. Mais si vous préférez, on vous montera un plateau dans votre chambre.

— C'est très aimable à vous, docteur, dit-elle timidement. Je vais très bien, merci. Mais je me sens honteuse de mon imprudence.

Elle jeta un coup d'œil à Marcia, assise près de la cheminée.

— Je m'excuse, Mademoiselle, commença-t-elle, j'espère que je ne vous ai pas gâché votre journée.

— J'espère que la leçon vous aura servi, petite tête de linotte, dit Miss Jason en hochant la tête. On ne se lance tout de même pas à l'aventure dans la campagne à cette époque-ci de l'année sans y avoir mûrement réfléchi.

— Ma pauvre Marcia, dit Ivo, s'il fallait peser le pour et le contre de chacune de nos actions, nous ne ferions jamais rien ! Et puis, n'exagérons rien, nous nous sommes tous perdus une fois dans notre vie, non ?

Il se tourna vers Jorina.

— Te rappelles-tu, quand tu étais partie à la recherche de Saint-Nicolas ? Quel âge pouvais-tu avoir ? Cinq ans ? Tu avais l'air d'un bonhomme de neige quand je t'ai ramenée, et tu te débattais comme un beau diable pour m'échapper.

Ils se mirent à rire, d'un air complice.

— Et toi, dit Jorina, as-tu oublié le jour où tu avais cru avoir raté tes examens ? Tu errais comme une âme en peine autour de la maison ? Il a fallu que Papa te ramène par la peau du cou, à moitié gelé et furieux.

Il y avait encore quelques jours jusqu'à Noël. Julia les passa à encourager sa malade à surmonter ses derniers handicaps. Elle ne voyait guère Ivo. Et c'était mieux ainsi, peut-être. Il épouserait Marcia et elle l'oublierait ! Elle ne lui donnait pas cinq ans pour devenir aussi ennuyeux qu'elle.

Un soir à dîner, Jorina annonça qu'elle comptait aller à La Haye le lendemain. Son fiancé devant y passer quelques jours pour affaires, elle avait l'intention de joindre l'utile à l'agréable.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi ? ajouta-t-elle en se tournant vers Julia. Il est grand temps que vous ayez une journée de congé complète. Vous n'avez encore rien vu du pays.

— Merci, Jorina. Je ne peux pas m'en aller toute la journée, surtout quand vous n'êtes pas là. Je

ne veux pas laisser Miss Jason seule.

Le docteur van den Werff posa son couteau et sa fourchette.

— Et pourquoi pas ? demanda-t-il. Jorina ne partira sûrement pas avant dix heures. Vous aurez tout le temps d'installer Marcia au rez-de-chaussée et Bep sera aux petits soins pour elle. Vous serez rentrée avant l'heure du coucher. Ça vous est égal, j'imagine, ajouta-t-il avec un gentil sourire à l'adresse de Marcia. Autant vous habituer à vous passer d'infirmière, puisque vous n'en aurez bientôt plus besoin.

Marcia ne put que s'incliner, mais son sourire devint acide quand elle entendit Ivo ajouter avec le plus grand naturel :

— Je n'ai pas d'intervention demain à l'hôpital. Je propose donc que nous y allions dans ma voiture. Ce n'est pas pour te vexer, sœur, mais la Rover est autrement plus confortable et rapide. Et puis les routes ne sont pas fameuses. Enfin, j'ai pas mal à faire là-bas, moi aussi.

Même si Ivo consacrait la journée à ses affaires, il y aurait toujours les trajets aller et retour. A cette idée, Julia se sentit le cœur inondé de joie.

— Qu'en pensez-vous, Julia ?

— Je serais ravie. Je viens juste de lire un livre sur La Haye. Il y a pas mal d'endroits que j'aimerais voir.

Le lendemain, le temps ne s'était toujours pas amélioré. Une petite neige glacée était tombée pendant la nuit et le ciel était plombé. Julia se réjouissait d'avoir Ivo comme chauffeur. Elle s'habilla avec le plus grand soin, passa une robe en jersey beige qui allait à ravir avec sa toque de fourrure et son manteau tête-de-nègre. Une fois prête, elle descendit l'escalier quatre à quatre. Pourvu qu'Ivo n'ait pas changé d'avis au dernier moment. Mais non, il était au salon en train de feuilleter négligemment le journal, tout en échangeant quelques phrases avec Marcia.

— Bonjour, Julia. Jorina est à la cuisine avec Bep. Elle arrive. Au revoir, Marcia, j'essaierai de vous trouver ce livre.

Ils étaient à peine installés que Jorina surgit, l'air affairé, et se laissa tomber sur le siège arrière.

— Mon Dieu, comment vais-je faire pour ne rien oublier, malgré toutes mes listes ? Ivo, pourrais-tu t'occuper des boissons ? Je prends en charge les petits fours et tous les petits biscuits au fromage. Et puis, il me faudrait des chaussures et un sac à main, si j'en trouve un qui me plaise.

— Y aura-t-il une petite place pour ton Klaas au milieu de tout cela ? demanda ironiquement Ivo.

— Ne t'inquiète pas. Il ne se laissera pas oublier. Arrête-moi seulement devant chez Metz. Il doit m'y attendre. Et vous, Julia, que comptez-vous faire ?

— Je voudrais aller au sommet de la Tour Saint-Jacques, pour voir la vue et entendre sonner le plus grand carillon de Hollande, dit-elle vivement. Et puis, je voudrais aller au Mauritshuis et enfin à « La Maison du Bois » où s'est tenu en 1899 le premier congrès de la paix.

— Ah oui, le « Huis ten Bosch »...

Le trajet fut des plus agréables. Julia était bien décidée à oublier autant Marcia que son retour en Angleterre. Il était grand temps pour elle de penser à l'avenir. Son frère ne serait certainement pas prêt à lui ouvrir sa maison. Heureusement qu'il y avait toujours la ressource de Saint-Clare. Elle savait qu'elle y trouverait toujours un poste.

Après avoir déposé Jorina dans le centre ville, ils partirent en direction du « Huis ten Bosch » où Ivo arrêta la Rover.

— Ça vous ira ? demanda-t-il avec entrain. Vous ne pouvez pas vous perdre. Il suffit de suivre

cette rue, elle vous mène droit vers le centre.

— M... mais c'est à des kilomètres... ! dit-elle avec perplexité. Où... où nous retrouverons-nous ?

— Allons, sortez de la voiture. Venez regarder de l'extérieur cette Maison du Bois puisqu'on ne la visite que l'été. Nous verrons après.

Il la prit par le bras et ils firent le tour de cette ancienne résidence royale de la famille d'Orange qu'il est question de remettre en état pour la reine Béatrix.

Julia hésita un peu et demanda :

— Vous avez peut-être des projets, vous aussi ?

— Ils dépendent de vous, Julia. Vous risquez de perdre beaucoup de temps seule, et vous n'aurez peut-être pas l'occasion de revenir ici avant longtemps. Je me proposais de vous ramener au centre, dans le Nordeinde, une rue commerçante où il est impossible de se perdre. Ce que j'ai à faire ne me prendra guère plus d'une heure. Je vous attendrai exactement à l'endroit où je vous aurai déposée. Nous déjeunerons et irons ensuite où vous voudrez. Jorina ne sera pas prête avant six heures.

— Oh, formidable ! s'exclama-t-elle avant de reprendre, un peu interdite : mais je ne voudrais pas... euh... Vous disiez tout à l'heure que vous aviez à faire...

Elle rencontra ses yeux brillants dont elle eut du mal à lire l'expression. Il la prit dans ses bras et pencha la tête.

— C'est exact. Voilà en particulier une des choses que je me proposais de faire...

Il l'embrassa, et Julia, contrairement à tous ses principes, lui rendit son baiser avec une ardeur qui la surprit elle-même.

— Décidément, on perd la raison à Noël ! dit-elle d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre désinvolte.

— Avez-vous des courses à faire ? demanda-t-il sans relever sa phrase. Une heure vous suffira-t-elle ?

— Oh oui, dit Julia. J'ai surtout l'intention de regarder les vitrines.

En revenant vers le centre, ils bavardèrent de tout et de rien. De la Nordeinde, elle vit la Rover disparaître dans le flot des voitures et eut l'impression d'être perdue. Grâce au ciel, les vitrines étaient alléchantes, et elle passa un bon moment à supputer ce qu'elle pourrait acheter si elle faisait fortune.

Les vitrines des bijoutiers, surtout, étincelaient de tous leurs feux. A un moment, elle aperçut, se reflétant dans la vitrine de l'un d'entre eux, la silhouette d'Ivo sortant de chez un célèbre joaillier de l'autre côté de la rue. A voir la courbette pleine de déférence du vendeur, il avait dû y dépenser une fortune. Qu'était-ce ? Une bague pour Marcia ? Une alliance ?

Le cœur déchiré à cette idée, elle plongea dans la rue la plus proche, le « Queen's Modepassage », ensemble de galeries marchandes aux luxueux magasins. Elle y erra jusqu'à l'heure du rendez-vous.

— Je ne vous ai pas fait attendre ? demanda-t-elle en le voyant là. Les boutiques sont si tentantes.

— Vous avez les mains vides ? fit-il avec un sourire. C'est un miracle. Jorina croulerait sous le poids des paquets.

Julia eut un petit sourire mi-figue, mi-raisin. Si elle avait à sa disposition autant d'argent que Jorina, elle ne serait pas en peine de le dépenser. S'imaginait-il par hasard qu'elle n'aimait pas les

jolis vêtements ?

Il avait dû deviner ses pensées, car il reprit :

— Vous avez bien dû faire quelques péchés d'envie ?

— Oui, bien sûr ! A cette époque-ci de l'année, on ferait des folies, autant pour soi que pour les autres !

— Allons déjeuner, dit-il en lui prenant le bras.

Ils tournèrent dans la Molenstraat et se rendirent au restaurant du Park Hotel, le « Queen's Garden » donnant sur les jardins d'un ancien palais royal. Il y avait retenu une table.

— J'ai choisi cet endroit panoramique à dessein, dit-il en s'asseyant. D'ici nous sommes tout près des lieux que vous désirez visiter.

Il leva un doigt. Le maître d'hôtel leur tendit deux cartes et s'éloigna discrètement tandis qu'ils faisaient leur choix.

— Une mousse d'avocat ? proposa Ivo.

Julia acquiesça. D'un commun accord, ils choisirent ensuite un soufflé de turbot sauce Hollandaise et des mignons de veau néerlandais.

— Que pensez-vous de nos boutiques ? demanda-t-il après avoir choisi les vins avec le sommelier.

— Fantastiques, mais ruineuses, dit Julia, tout en dégustant son avocat.

— Vous avez regardé les bijoux ?

Elle rougit imperceptiblement et garda la tête baissée sur son assiette.

— Oui. Ils sont extraordinaires. Les diamants surtout.

— Vous aimez les diamants ?

— Quelle femme ne les aimerait pas ?

— A votre avis, un homme ne se trompe jamais en choisissant des diamants ? demanda-t-il sans paraître y attacher autrement d'importance.

— Je ne pense pas, dit-elle, l'estomac soudain noué. Pourquoi ne posait-il pas directement la question à Marcia ?

— Il y a d'autres pierres précieuses, vous savez ! Beaucoup de femmes se contentent de turquoises, ou de grenats ou de saphirs...

— De rubis ? demanda-t-il en souriant.

Tiens... c'étaient donc des rubis qu'il avait achetés pour Marcia...

— De rubis également, bien sûr, dit-elle d'un ton neutre avant qu'il ne mit la conversation sur un autre sujet.

Ils étaient en train de déguster un sabayon au kirsch, une merveille de légèreté, quand Ivo remarqua :

— Je n'ai jamais oublié les repas mijotés par vous au griffon, vous savez !

— Ce n'était pas de la grande cuisine, dit Julia. Mais nous avions si froid et tellement faim, n'importe quel repas eût fait l'affaire !

De nouveau, la conversation était repartie sur un terrain mouvant. Julia se sentait vaguement coupable de profiter d'Ivo en l'absence de Marcia et d'évoquer avec lui les précieux souvenirs du Griffon.

— Par où commençons-nous notre visite ? demanda-t-elle avec vivacité.

Il suggéra de visiter d'abord la Salle des Chevaliers, située au centre du Binnenhof, l'ancien



palais des Stathouders.

— Puisque vous semblez vous intéresser aux Conférences de la Paix, dit Ivo en franchissant avec elle le portail monumental flanqué d'élégantes tourelles, dites-vous que la seconde s'est tenue là en 1907. C'est également dans la Ridderzaal que chaque année, la Reine ouvre, par le Discours du Trône, la session parlementaire.

Après avoir visité tranquillement cette très belle salle gothique où il n'y avait guère de monde, ils sortirent du Binnenhof par la porte du Prince Mauritz.

Julia poussa un cri d'admiration devant le Mauritshuis, ravissante construction à deux étages aux harmonieuses proportions, dans un style italien sobre et très classique.

Ici, il y avait peu de salles, peu de tableaux, peu d'immenses toiles. Mais rien que des chefs-d'œuvre : des Van Steen, des Vermeer, des Frans Hais, des Holbein, des Cranach, et bien entendu, des Rembrandt

Julia s'arrêta longuement devant un autoportrait de Rembrandt.

— Je me souviens avoir vu au British Muséum une étude pour ce portrait, dit-elle.

— Vous paraissez bien calée en peinture, dit Ivo qui la regardait d'un air amusé

— A dire vrai, j'ai souvent traîné dans les musées et les expositions quand j'étais étudiante. C'était une des seules distractions gratuites à Londres.

— Pourquoi ne vouliez-vous pas parler du bon vieux temps au Griffon ? reprit soudain Ivo planté devant le ravissant « Chardonneret » de Fabritius.

— Ce fut un intermède extraordinaire dans mon existence un peu terne, je l'avoue. Mais depuis, vous avez changé.

— Vous non, décréta Ivo sans plus regarder les chefs-d'œuvre qui les entouraient. Et ça ne me facilite pas les choses, acheva-t-il d'une façon assez énigmatique.

Ils escaladèrent ensuite la tour de la « Grote Kerk ». Tout en lui indiquant les points dignes d'intérêt, Ivo lui raconta brièvement l'histoire de ce village où Guillaume II s'était installé un rendez-vous de chasse appelé « La Haie ».

— Mais où est la mer ? demanda-t-elle en ouvrant de grands yeux.

— Cachée derrière cette énorme digue, là-bas, au-delà de ces parcs et de ces rues en damiers.

Quand l'obscurité se mit à tomber, ils redescendirent pour aller prendre le thé chez Formosa. Ils y passèrent un moment délicieux. Julia s'efforçait de chasser de son esprit l'image d'Ivo sortant de chez le bijoutier. Il fallait apprendre à profiter de l'instant présent. Il serait toujours temps d'affronter l'avenir.

Ils n'étaient pas dans la voiture depuis deux minutes que Jorina fit son apparition, le visage épanoui, chargée d'un monceau de paquets.

— J'ai passé presque tout l'après-midi avec Klaas, expliqua-t-elle d'une voix encore essoufflée, après avoir casé tant bien que mal ses colis dans le coffre de la Rover. Il passera la nuit et la journée de Noël à la maison. Et je repartirai ensuite à Arnhem avec lui dans sa famille.

Pendant tout le trajet, elle babilla gaiement sans s'apercevoir que les deux autres étaient pratiquement muets. Dès l'arrivée, Jorina s'en fut à la cuisine porter ses trésors à Bep. Julia remonta dans sa chambre et Ivo se rendit tout de suite au salon pour donner à Marcia les livres promis.

Julia n'eut guère l'occasion de parler à Ivo ce soir-là.

Sitôt le dîner terminé, il repartit à son bureau et n'en sortit plus.

Une fois sa malade couchée, Julia retourna dans sa chambre. Elle était fatiguée de sa journée,

mais plus encore des insinuations malveillantes de Marcia. Celle-ci prétendait se réjouir généreusement de voir les autres s'amuser, même au détriment de son propre bonheur. Mais elle s'arrangeait toujours, par une petite phrase perfide, pour donner mauvaise conscience à son entourage. A un moment même, Julia avait surpris sur le visage d'Ivo une petite grimace exaspérée, mais le jeune médecin avait aussitôt repris son impassibilité et son inaltérable gentillesse.

Une fois en chemise de nuit, Julia se brossa longuement les cheveux avec une violence proportionnelle aux sentiments que lui inspirait Marcia. Pourquoi était-elle si malheureuse en se glissant dans ses draps frais, au terme d'une journée si agréable ? Il ne fallait pas laisser de tristes pensées l'assombrir. Il valait mieux songer au baiser très doux et très ardent à la fois qu'ils avaient échangé. Peut-être n'avait-il eu pour lui aucune signification particulière ? De simples vœux... comme sur la lande écossaise... Elle s'endormit néanmoins le sourire aux lèvres.

Et puis ce fut la veille de Noël. Après des semaines de mauvais temps, le soleil daigna enfin faire une courte apparition dans un ciel délavé, faisant étinceler la gelée blanche des pelouses.

Avant d'aller voir Marcia, Julia s'immobilisa un instant devant l'une des fenêtres du palier pour admirer les pâles tonalités de ce tableau hivernal. Dans la cour, elle entendait Bep interpellier Lien, la jeune fille qui venait du village lui donner un coup de main. Leurs voix enjouées résonnaient dans l'air glacé. Du vestibule montait une appétissante odeur de café et de toasts grillés. Le cœur en fête, Julia alla frapper à la porte de sa malade.

Celle-ci n'était malheureusement pas dans les mêmes dispositions. Elle était même d'une humeur massacrant. D'un ton rogue elle demanda à l'infirmière de lui donner un livre qui était pratiquement à portée de sa main.

Après avoir tiré les rideaux et retapé les oreillers de sa malade, Julia descendit voir si le courrier était arrivé. Il y avait deux ou trois lettres pour Marcia. Elle les emporta à la cuisine pour les mettre sur son plateau. Heureuse d'échanger avec Bep quelques phrases en néerlandais, elle ne se pressait pas. Quand elle eût monté à la jeune fille son plateau de thé et son courrier, celle-ci l'interpella sans ménagements :

— Mademoiselle, dit-elle en froissant nerveusement la lettre qu'elle venait de lire, je dois voir Ivo sur-le-champ. Demandez-lui de monter tout de suite. Vous avez entendu : tout de suite !

Julia ne fit pas mine de bouger.

— Ivo est en train de déjeuner. Il doit passer la matinée à Eindhoven. L'avez-vous oublié ?

— Eindhoven ou Tombouctou, peu m'importe, dit-elle, furieuse. Il faut qu'il monte me voir. Savez-vous que M. de Winter n'a pas été invité à la réception de ce soir ? Après toute la bonté qu'il m'a témoignée ! Je refuse de m'y rendre sans lui. Descendez le dire à Ivo, et plus vite que ça !

Julia se rapprocha lentement du lit où la jeune malade la regardait, le visage déformé par la colère.

— Je n'aime pas beaucoup la façon dont vous me parlez, Miss Jason. Je suis ici pour vous soigner, et non pour faire vos quatre volontés. Le temps des esclaves est révolu, ne l'oubliez pas. Vous devriez témoigner un peu plus de considération à ceux qui vous entourent.

Elle sourit gentiment au visage stupéfait levé sur elle, et sortit paisiblement de la pièce.

Ivo était déjà dans le vestibule, en train d'enfiler son manteau.

— Bonjour, Julia, dit-il brièvement en se dirigeant vers la porte.

— Une seconde, Ivo ! Marcia veut vous voir de toute urgence. Elle demande que vous montiez maintenant.

La main sur la poignée de la porte, Ivo hésitait.

— Ne lui avez-vous pas dit que je partais pour Eindhoven ?

— Oui, mais sans succès. Inutile de me regarder ainsi... Vous avez commis un crime de lèse-majesté : vous n'avez pas invité M. de Winter et Miss Jason dit qu'elle n'ira pas à la réception sans lui. Elle est horriblement vexée.

Il fronça les sourcils, fourra dans les mains de Julia sa sacoche et ses gants, et monta l'escalier en trois bonds. Peu de temps après, il redescendit, le visage impassible, reprit ses affaires sans un

mot et démarra en trombe.

Après cela, la matinée se traîna en longueur. Marcia n'avait sans doute pas obtenu gain de cause, et boudait. Julia s'efforça de faire comme si de rien n'était et l'encouragea à accomplir ses exercices habituels. Et quand Marcia lui demanda de raccourcir la robe qu'elle comptait mettre à la réception, elle n'hésita pas à le faire, bien que ce travail empiétât sur son temps libre.

La robe était d'un bordeaux un peu terne, beaucoup trop ajustée pour la silhouette anguleuse de Marcia, et son décolleté dévoilait de bien disgracieuses saillies. Julia eut beau suggérer avec tact qu'elle avait dans son placard une robe en jersey de soie infiniment plus seyante, l'autre ne voulut pas en démordre.

— Avec ma ligne, je peux me permettre ce style de sirène, assura-t-elle. Ne seriez-vous pas un peu jalouse, par hasard, de ma sveltesse ? Avec des rondeurs comme les vôtres, vous devez avoir bien du mal à suivre la mode.

Julia murmura quelque chose. Elle était certaine de son bon goût en matière d'habillement et avait suffisamment de succès pour savoir qu'elle était plaisante à regarder. L'idée de la robe rose qui attendait dans son placard lui remontait d'ailleurs le moral.

Cette réception n'était pas une mince affaire. A sept heures et demie, il y avait un dîner de famille de douze couverts. Vers neuf heures des amis arriveraient pour une petite réception.

On avait roulé le tapis du grand salon et repoussé contre les murs une partie des beaux vieux meubles patinés. Jorina avait fait de magnifiques bouquets. Au centre de la table de la salle à manger, il y avait un arrangement ravissant fait de branches de houx d'où surgissait le Père Noël sur son traîneau tiré par un renne.

— C'est joli, n'est-ce pas ? fit Jorina qui achevait de mettre la dernière main à la table surchargée d'argenterie et de cristaux. Et Marcia, est-elle calmée ? Daignera-t-elle venir à la réception ? Et pourquoi êtes-vous encore en uniforme à cette heure-ci, Julia ? ajouta-t-elle sans attendre la réponse à ses deux premières questions. C'est votre moment de liberté, non ?

— Marcia m'a demandé de lui arranger une robe, répondit-elle.

— Tant que ce n'est pas pour la resserrer ou la décoller davantage, je veux bien ! s'écria ironiquement Jorina. A quoi sert de vouloir montrer des avantages inexistantes !

En voyant entrer Bep avec un plateau, elle se laissa tomber sur un siège avec soulagement.

— Asseyons-nous un moment. Cela ne nous fera pas de mal. Dites-moi, Ivo était très en colère ce matin ?

— Oui, dit Julia laconiquement en acceptant la tasse tendue par la jeune hollandaise.

— Il y a longtemps que je voudrais vous parler comme à une amie, reprit Jorina après un long silence. Vous voulez bien ?

Julia fit un petit signe d'assentiment.

— C'est au sujet de Marcia. Vous l'aviez deviné, n'est-ce pas ? Vous vous doutez bien qu'Ivo ne l'aime pas. A mon avis, il ne l'a même jamais aimée. Mais elle a su le mystifier...

En voyant l'expression intriguée de Julia, Jorina reprit aussitôt :

— Je vais vous expliquer. A vingt ans, Ivo a rencontré une jeune fille, jolie comme un cœur, mais sans rien dans la cervelle. Elle le menait par le bout du nez, Ivo était éperdument amoureux. Quelques mois plus tard, elle en épousa un autre. Pendant des années, il s'est replié sur lui-même, bien décidé à ne pas se laisser emballer par la première venue. Et puis, l'année dernière, il a rencontré Marcia. On avait dû lui parler de lui. Fine mouche, elle n'essaya pas de flirter mais préféra

faire étalage de ses connaissances livresques. Tout le monde ne lit pas Virgile et Homère dans le texte ! Et leurs liens se resserrèrent jusqu'au jour où elle tomba malade. Ivo dut alors partir pour Edimbourg. Je suis certaine qu'il ne lui a pas vraiment parlé de mariage. Mais de son côté, elle ne cesse de faire des allusions qui pourraient le laisser croire... Elle a même réussi à convaincre mon pauvre frère qu'il était responsable de sa maladie. Ces aberrant, non ?

— Comment, est-ce possible ? demanda vivement Julia.

— Elle a été frappée par la polio à une réception à laquelle Ivo l'avait emmenée. N'étant pas très sûrs des sentiments d'Ivo à son égard, nous n'avons pu faire autrement que de lui offrir l'hospitalité à sa sortie de clinique. Je suis certaine que mon frère ne tient pas à l'épouser. Mais elle continue à lui jouer la comédie.

— Ne pourriez-vous lui glisser un mot des sentiments d'Ivo à son égard ? Et lui-même, ne pourrait-il mettre les choses au point ?

— C'est impossible. Il croit qu'elle l'aime.

— En réalité, dit Julia avec véhémence, elle se soucie assez peu de lui. Elle n'a d'yeux que pour cet horrible Winter.

— Comment expliquez-vous alors qu'elle ne le dise pas franchement à Ivo ?

Julia ne répondit pas tout de suite. Elle avait comme une petite idée que l'astucieuse Marcia préférerait courir deux lièvres à la fois. N'étant pas encore certaine des sentiments de son Auguste, cette intrigante ne voulait pas lâcher la proie pour l'ombre. Se doutant un peu des sentiments d'Ivo pour Julia, sa méchanceté foncière la poussait à continuer cette petite comédie jusqu'au départ de l'infirmière... La situation était sans issue. Ce n'était pas Julia qui s'abaîsserait à parler à Ivo de Marcia et d'Auguste de Winter.

— Marcia est très habile, dit-elle enfin. J'espère qu'Ivo comprendra la vérité avant qu'il ne soit trop tard.

Jorina la regardait pensivement. Elle allait ajouter quelque chose lorsque le vieux médecin entra.

— Vous n'êtes pas encore prêtes ! Ah, ces bavardes ! Je sais bien qu'il est encore tôt. Mais il ne faut pas vous mettre en retard.

Avec un sourire, il disparut. Julia se leva.

— Je n'en ai pas pour très longtemps, mais il faut que j'aide Marcia.

Pour une fois, sa malade ne fit pas preuve de trop de mauvaise volonté. Julia était en train de remonter la fermeture éclair de l'affreuse robe bordeaux quand Marcia laissa tomber :

— Pendant que vous étiez en bas, j'ai appelé Minjheer de Winter et l'ai invité à dîner. Ivo n'a pas voulu tenir compte de mes désirs. J'ai donc pris les choses en mains.

— Pour le dîner ? demanda posément Julia. Nous sommes douze. Y avez-vous songé ? Treize à table, c'est impensable. Et puis, votre ami ne fait pas partie de la famille.

— Vous non plus, Mademoiselle, dit Marcia en s'admirant dans le trumeau de la cheminée. Ivo aurait pu y penser.

— Mais, Miss Jason, insista Julia, scandalisée, vous n'êtes pas chez vous ici !

Marcia se tourna vers elle avec une souplesse qui en disait long.

— Cela me regarde, il me semble. Sans doute craignez-vous qu'on ne vous demande de dîner dans votre chambre... Vous pouvez aller vous préparer maintenant. Je vais me reposer.

Julia ne se le fit pas dire deux fois. Si elle se changeait assez vite, elle aurait encore le temps d'avertir Jorina. Elle prit une douche rapide et au moment de s'habiller, changea d'avis. Non, il valait

mieux que Jorina fût au courant le plus tôt possible. En hâte, elle enfila sa robe de chambre, mit ses mules et fonça dans sa chambre. Celle-ci était également en déshabillé et bavardait tranquillement avec... Ivo, assis au pied du lit en costume de ville.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama Julia, toute déconfite, et prête à faire demi-tour.

— Ne vous sauvez-vous pas, Julia ! dit Ivo en riant sous cape. Ce n'est pas la première fois que je vous vois dans cette tenue, et avec ces beaux cheveux en bataille. Qu'y a-t-il donc ?

— Ecoutez, dit résolument Julia en entrant dans la pièce, je ne voulais pas vous le dire. Tant pis. De toute façon, vous l'auriez appris. Marcia a invité M. de Winter au dîner.

Ivo se mit à rire.

— Il fallait que vous le sachiez, continua-t-elle sans s'arrêter à cette manifestation d'hilarité inattendue. Treize à table, c'est impossible. Je... je pourrais dîner dans ma chambre. Cela n'a aucune importance. C'est une idée de Marcia.

— On s'en doute, dit Ivo. Ma petite Julia, il n'est pas question que vous n'assistiez pas à ce dîner. Ne vous inquiétez pas. J'ai une quatorzième dans ma manche. N'en parlez pas à Marcia. Merci de nous avoir prévenus. Et maintenant, ajouta-t-il avec un sourire charmeur, si vous alliez finir de vous habiller, chère Miss Pennyfeather ? Vous êtes éblouissante ainsi, mais je crains que vous ne fassiez un peu trop sensation à table !

Tout en s'habillant, Julia réalisa qu'Ivo n'avait guère paru troublé par la conduite de Marcia.

Elle mit sa jolie robe vieux rose, se fit un chignon assez élaboré dont quelques boucles retombaient gracieusement autour de ses oreilles, se parfuma discrètement et se passa autour du cou son unique bijou, un très beau pendentif en vieil or. Puis elle partit rappeler à Marcia qu'il était temps de descendre. Sa patiente lui jeta un regard aussi hostile qu'envieux et refusa de bouger.

— Soyez assez gentille pour aller chercher Ivo. Je voudrais qu'il m'aide à descendre.

Au moment où elle arrivait au pied de l'escalier, Ivo sortait de son bureau dans un smoking impeccablement coupé. En deux bonds, il traversa le hall, lui prit les deux mains et la dévisagea tout à loisir.

— Adorable ! décréta-t-il avec force.

Toute rose d'émotion, elle se hâta de lui transmettre le message de sa patiente. Ivo la conduisit d'abord au salon où se trouvaient déjà quelques invités et la remit entre les mains de son père avant d'aller chercher Marcia.

Peu après, August de Winter fit son apparition. Il ne parut pas se laisser démonter par la politesse glaciale avec laquelle Ivo et son père l'accueillirent. Apparemment, il n'avait pas l'épiderme sensible. Il s'assit sur un canapé à côté de Marcia et se lança dans une conversation à mi-voix.

Julia observait Ivo. Elle vit celui-ci accueillir avec de grandes démonstrations d'amitié le quatorzième invité... qui se trouvait être une invitée. Il s'agissait d'une petite poupée blonde aux cheveux mousseux et aux yeux bleus pétillants de gaieté et de malice. Elle était vêtue d'une robe terriblement osée qui lui allait à merveille. Après l'avoir présentée à tout un chacun comme Lise Dekoninck, Ivo la laissa en compagnie de Minjheer de Winter auquel elle se colla comme une sangsue en lui faisant un charme éhonté. Bon gré, mal gré, elle réussit à l'entraîner loin de Marcia, à la grande joie de Julia qui surveillait cette petite scène d'un air narquois.

Le dîner fut très amusant, en tout cas pour Julia qui se trouvait placée entre le frère cadet d'Ivo, Pieter, et un oncle de celui-ci, médecin également. Il semblait que la médecine fût un virus familial.

Tout en dégustant huîtres, jambon des Ardennes, veau aux morilles, glace à l'ananas surmontée d'une couronne de crème fraîche, la conversation allait bon train. Français, comme il se devait, les vins contribuaient à l'animation ambiante.

Dès la fin du repas, ils se rendirent au salon où les autres invités les rejoignirent très vite. On brancha un électrophone et tout le monde se dirigea vers la piste. Tout en dansant avec Bill, le frère aîné d'Ivo, Julia vit Marcia se lever et faire un petit tour de danse avec Ivo.

— Est-ce la jeune personne qui a eu la polio ? lui demanda son partenaire. Elle paraît complètement guérie. Je dirais même que sa guérison ne date pas d'aujourd'hui.

— Vous êtes également médecin ? demanda Julia, intriguée.

— Pour vous servir, belle dame. Marié, trois enfants. Autrement, je serais assis avec vous sur une marche d'escalier à vous tenir la main ! On ne vous a jamais dit que vous étiez ravissante ?

— Si, dit Julia tranquillement. Merci quand même. Qu'est-ce qui vous fait dire ça au sujet de Miss Jason ?

— Oh, rien de spécial, dit-il avec un regard pénétrant. Seulement j'ai l'impression qu'elle est là depuis très longtemps. Je m'étonne qu'elle ne soit pas encore repartie chez elle. N'a-t-elle pas de famille ?

— Oh si, son père est avoué, quelque part dans le Sussex.

— Dites-moi, que pensez-vous de Lise ?

— C'est la plus jolie créature que j'aie vue depuis longtemps, dit franchement Julia. Quel boute-en-train !

Le disque s'arrêta. On en remit un autre. Julia ne cessa de danser de la soirée. A un moment, voyant Marcia assise mélancoliquement entre deux messieurs d'âge mûr, Julia pensa qu'elle devait en avoir assez et se glissa entre les couples pour la rejoindre.

— Je me demandais si vous n'étiez pas fatiguée, Miss Jason ? fit-elle avec sollicitude. Je vous ai vue danser tout à l'heure, ajouta-t-elle gentiment. Après tous ces mois de maladie, quel triomphe, n'est-ce pas ?

— Oh, il n'y a pas de quoi pavoiser ! lança Marcia avec mauvaise humeur. Je compte aller me coucher dans une demi-heure. Je serais contente que vous m'aidiez à remonter.

— Je n'y manquerai pas, assura Julia en s'éloignant.

Elle allait passer dans le vestibule quand Ivo la harponna doucement.

— Ah, vous voilà ! dit-il avec chaleur. Nous n'avons pas encore dansé ensemble. Vous vous amusez bien ? demanda-t-il en l'entraînant sur la piste.

— Oh oui, dit Julia. Marcia désire monter se coucher dans une demi-heure. Je monterai avec elle. Je... je l'ai vue danser. Elle s'est, ma foi, très bien débrouillée.

Elle leva les yeux sur lui. Il la regardait avec une vague ironie.

— Il me semble qu'August de Winter, lui, en tous cas, ne soit pas ennuyé, fit-il observer d'une voix douce.

Une pensée soudaine frappa Julia.

— Ivo, vous l'aviez fait exprès ?

— Bien sûr, ma chère amie ! Vous n'avez pas encore compris à quel point je peux me montrer désagréable ?

Puis il lui sourit et lui dit d'une voix toute changée :

— On ne vous a pas dit que vous êtes ravissante ce soir, Julia ? J'aime la simplicité de cette

robe rose. A côté de vous, toutes les autres ont l'air de sacs de pommes de terre.

— Qui est cette Lise ? demanda aussitôt Julia.

— Elle est jolie, non ? Elle travaille avec moi à l'hôpital de Tilburg. Vous êtes jalouse, petite Julia ?

— Moi ? Pas du tout ! Quelle idée ! dit Julia en rougissant. L'auriez-vous invitée par hasard pour cela ? ajouta-t-elle, d'un air furieux.

— N'ayez crainte, elle ne vous arrive pas à la cheville. Mais pourquoi regardez-vous l'heure ?

— Je ne veux pas oublier Marcia. Voulez-vous danser encore avec elle ou lui parler avant qu'elle ne remonte ?

Pour toute réponse, il l'entraîna dans le vestibule faiblement éclairé où d'énormes bûches achevaient de se consumer dans l'âtre.

— Vous allez manquer la fin de la soirée. C'est trop dommage. Promettez-moi de redescendre, même si tout le monde est parti. Je tiens à vous souhaiter un Joyeux Noël avant d'aller me coucher.

Ils retournèrent vers Marcia qu'Ivo aida à se lever. Dans le petit silence qui se fit autour d'eux, il dit gaiement :

— Vous êtes sûrement heureux comme moi de voir Marcia entièrement remise. Elle remonte maintenant dans sa chambre, mais il ne faut pas que ce soit le signal du départ.

Marcia semblait avoir espéré autre chose, et ne voulait pas s'éloigner. Pieter sauva la situation en proposant de boire à sa santé.

De mauvaise grâce, Marcia se laissa ensuite mettre au lit.

— Je n'aurais jamais dû danser, dit-elle d'une voix dolente. Mais Ivo a tellement insisté.

— Il n'y avait aucune raison de ne pas le faire, dit Julia avec entrain. Vous êtes de nouveau en bonne forme, vous savez. Cette maladie, c'est de l'histoire ancienne, maintenant.

— Je souffre des jambes, se plaignit Marcia.

— Ce sont vos muscles qui manquent d'entraînement. Je vais vous faire un petit massage.

Une fois qu'elle eût fini et que sa malade fût enfin décidée à dormir, la réception était terminée. Mais Julia avait promis de redescendre. La maison était étrangement calme après le brouhaha de tout à l'heure. Dans le vestibule, le feu était presque éteint. Sur les consoles, les fleurs exhalaient dans l'air attiédi leurs senteurs merveilleuses. Le salon d'apparat était vide, mais Julia retrouva toute la famille groupée autour de la cheminée du petit salon, devant un plateau de café.

— Nous parlions de la réception, dit Jorina, appuyée à l'épaule de Klaas. Vous êtes-vous bien amusée ?

— Oh oui, assura Julia, sur quoi tout le monde se remit à parler jusqu'à ce que le vieux docteur se lève pour se retirer, suivi petit à petit par les autres.

En voyant le mouvement de Julia pour se lever, Ivo la retint d'un geste.

— Restez encore un peu, Julia.

Elle se nicha confortablement dans un profond fauteuil, les yeux fixés sur les braises rougeoyantes, muette, paisible. Ivo ne disait rien non plus. Mais quand le carillon égrena ses notes argentines, elle sursauta :

— Il est horriblement tard. Je dois aller me coucher.

— Nous n'étions pas bien ainsi tous les deux ? demanda doucement Ivo.

— Je... j'ai passé une soirée charmante, bredouilla-t-elle en se levant vivement. Bonsoir, Ivo.

Mais avant qu'elle ait eu le temps de faire un pas vers la porte, il lui prit les mains.



— C'est Noël, Julia. Le premier jour de Noël, comme dit le poème.

Il lui lâcha une main pour fouiller dans sa poche et en sortit un petit écrin de cuir rouge.

— J'espère que ce modeste cadeau vous plaira.

— Puis-je l'ouvrir tout de suite ? demanda-t-elle d'une petite voix émue.

Posée sur une doublure de velours blanc étincelaient de ravissantes boucles d'oreille, en forme de croissant d'or travaillés en filigrane. Au centre de chaque croissant, une pierre rouge était sertie dans de l'or. On eût dit des rubis. Mais c'était impensable, se dit-elle aussitôt. Ce devait être une bonne imitation. De toute façon, elles étaient adorables et elle le lui dit avec chaleur.

— C'est de l'artisanat de chez vous ?

— Oui, dit-il laconiquement, du siècle dernier.

— Oh, Ivo, merci, c'est un cadeau magnifique. Je vais les mettre tout de suite.

Devant le miroir baroque suspendu au mur, elle se les fixa aux oreilles et tourna sa jolie tête de tous les côtés pour mieux en admirer l'effet.

— C'est beaucoup trop...

— Chut, dit Ivo.

— Bon, je ne dis plus rien, mais je vous en remercie infiniment, dit-elle avec un sourire qui venait du cœur.

— Mettez-les demain, Julia. C'est bien peu en regard de ce que vous avez fait pour Marcia.

— Entendu Ivo, et maintenant je me sauve. Bonne nuit.

Une fois dans sa chambre, elle remit les bijoux dans leur écrin, le cœur un peu lourd. Hélas, il fallait bien vite oublier les rêveries dangereuses qui ne menaient à rien. Il valait mieux compulsier les horaires des chemins de fer achetés récemment à Oisterwijk pour être prête à retourner en Angleterre dès que le docteur van den Werff en exprimerait le désir.

Le lendemain, elle se leva de bon matin. Mais Jorina était déjà en train de déjeuner avec son père et Ivo. Ils l'accueillirent avec des tas de « Joyeux Noël ». Apercevant près de son assiette un monceau de paquets multicolores, elle se leva en hâte en balbutiant :

— Mais j'ai laissé les miens là-haut... Je ne savais pas quand... je vais les chercher.

Une minute plus tard, après avoir offert ses petits présents, elle débballait les siens avec ravissement : de Bep, elle avait reçu un petit bougeoir de Delft avec sa bougie assortie. De Jorina, une écharpe de soie semée de petites plumes dans un camaïeu de verts, et enfin du vieux médecin, une énorme boîte de marrons glacés. Elle avait à peine fini de remercier tout le monde que Jorina demanda :

— Que vous a donné Ivo ?

— Des boucles d'oreilles, dit-elle en regardant Ivo tout souriant. Ravissantes. Des croissants d'or avec des pierres rouges. Je les mettrai tout à l'heure quand je quitterai mon uniforme.

Quand elle en eût fini avec Marcia, il était trop tard pour rejoindre les autres à la messe. Elle les retrouva pour déjeuner. Ce fut à ce moment-là que Marcia offrit ses cadeaux, des cadeaux surprenants : pour Jorina, ce fut « La Bataille des Livres » de Jonathan Swift, reflet de la fameuse querelle des Anciens et des Modernes.

— Elle aurait pu au moins m'offrir « Les Voyages de Gulliver » marmonna Jorina à voix basse.

Le vieux médecin eut droit à un agenda semblable à tous ceux qu'il avait déjà reçus des laboratoires pharmaceutiques, et Ivo à une cravate en tergal à fleurs du plus mauvais goût, lui qui ne portait que des cravates de soie extrêmement sobres. Quant à Bep et à Julia, elles, avaient été

oubliées...

En voyant Marcia s'extasier sur le volume joliment reliés des Essais de Montaigne offert par Ivo, Julia en apprécia d'autant plus ses jolies boucles d'oreille.

En prévision du dîner qui serait substantiel, ils firent un déjeuner léger. Rien dans les manières d'Ivo ne pouvait laisser soupçonner qu'il fût amoureux de Marcia. Mais il n'était pas homme à se trahir. Julia en était réduite à ses suppositions.

— Alors, Julia, vous rêvez ?

Elle sursauta en voyant le regard d'Ivo posé sur elle.

— Alors je répète : que faites-vous cet après-midi ?

— Je vais faire une ballade, répondit-elle au hasard.

— Moi aussi. Un peu d'exercice ne me fera pas de mal. Puis-je vous accompagner ?

— Oh, Ivo, dit Marcia de sa voix douce un peu plaintive, j'avais espéré passer l'après-midi avec vous ! Je vous ai à peine vu depuis votre retour.

— Ah bon ? dit Ivo d'une voix douceuse.

Sans doute n'avait-il pas oublié l'incident Winter et tenait-il à donner une leçon à Marcia.

— Nous aurons toute la soirée, reprit-il avec un gentil sourire. D'ailleurs, n'est-ce pas l'heure de votre sieste. Il vaut mieux vous reposer maintenant. Des amis viennent après dîner. Nous dînerons tôt, n'est-ce pas, Jorina ? ajouta-t-il en regardant sa sœur.

Dès qu'ils furent sortis de table, il dit à Julia :

— Dépêchez-vous d'aller vous changer, la nuit tombe si vite à cette époque.

En dix minutes, Julia fut prête. Bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils et bottes aux pieds, elle dégringola l'escalier avec allégresse. Du seuil de son bureau, Ivo l'observait.

— Vous avez l'air gai comme un pinson ! dit-il en allant au-devant d'elle.

C'était exact. Mais elle n'allait pas lui dire que la seule idée de passer l'après-midi en sa compagnie la transportait de joie !

— C'est Noël, dit-elle laconiquement en guise d'explication.

Sous le pâle soleil d'hiver, ils partirent d'un bon pas. Il faisait glacial. Les feuilles gelées craquaient sous leurs bottes.

Ils firent quelques mètres en silence. Julia cherchait un sujet de conversation qui ne fut pas un chausse-trappe.

— Il y avait du monde à l'église ?

— Oui, dit-il en la prenant par le bras. Je regrette que vous n'ayez pas pu assister à l'office ?

— Moi aussi, Mais je ne pouvais pas laisser Marcia. Elle était un peu fatiguée après cette réception. Ce... c'était fantastique de la voir danser hier...

Il lui serra le bras si fort qu'elle fit une petite grimace.

— Ça suffit, Julia. Pourquoi n'imaginerions-nous, le temps de cette promenade, que nous sommes encore au Griffon ? Oublions la différence de topographie, voulez-vous ?

— Combien attendez-vous d'invités ce soir ? demanda Julia sur le chemin du retour.

— Une douzaine environ. Ce sont surtout des collègues de l'hôpital et des médecins des environs. Ils ne resteront pas tard. Je crains que nous n'en profitions lâchement pour parler « métier ». Jorina et vous aurez mission de nous séparer quand vous nous verrez trop absorbés par nos conversations professionnelles.

— Votre sœur est un ange, dit Julia avec conviction. Elle fera une femme merveilleuse. Klaas a

bien de la chance.

— J'en dirais autant de celui qui vous épousera, dit Ivo en s'immobilisant.

Le cœur lourd, elle fit un petit signe de dénégation.

— Vous êtes la femme idéale, dit Ivo en repoussant son bonnet en arrière, libérant ainsi quelques mèches folles.

— Je vois que vous portez mes boucles d'oreilles, dit-il avec un petit sourire.

— Bien sûr. Ne sont-elles pas adorables ?

— Presque aussi adorables que vous, répliqua-t-il aussitôt, la faisant rougir.

Il se pencha et l'embrasa doucement.

— Joyeux Noël, murmura-t-il avec gravité avant de remettre son bonnet en place.

— Euh... ne devrions-nous pas rentrer maintenant ? murmura Julia, tout émue, et se rappelant une scène semblable qui s'était déroulée sur la lande écossaise.

Cette nuit-là, elle eut du mal à trouver le sommeil. Tout en écoutant le vent souffler dans les branches, elle essayait vainement de faire des projets d'avenir, mais ses pensées revenaient toujours à la journée qu'elle venait de vivre et ses larmes ne cessaient de couler...

Pour le dîner, Jorina avait eu la délicate attention de servir un repas typiquement anglais : dinde rôtie farcie aux marrons et servie avec une sauce aux canneberges, sorte de grosses baies rouges acidulées assez semblables aux airelles, et un traditionnel pudding fondant. Quant à Ivo, il avait sorti quelques magnums de Champagne.

La soirée avait été follement drôle. Emoustillée par le Champagne, Julia avait sorti les rares mots de néerlandais qu'elle avait réussi à grappiller en quelques semaines. Les amis d'Ivo ne lui avaient ménagé ni leurs taquineries ni leurs encouragements. Ivo ne l'avait pratiquement pas quittée.

Tandis que Marcia prenait congé de leurs invités, il avait entraîné Julia au pied de l'escalier et lui avait demandé si elle s'était bien amusée. Le visage épanoui, elle avait hoché la tête en faisant danser ses boucles d'oreilles, mais elle n'avait pas osé lui poser la même question. Et son cœur s'était serré douloureusement en voyant Marcia les observer du seuil du salon.

Julia n'avait donc pas été surprise quand celle-ci lui avait demandé qui lui avait donné ce bijou. Avec le plus grand naturel, elle avait répondu que c'était Ivo.

— Un petit souvenir de Hollande à emporter bientôt en Angleterre, avait-elle ajouté d'une voix désinvolte.

Marcia n'avait rien dit. Et n'avait pas répondu quand Julia lui avait souhaité bonne nuit.

De retour dans sa chambre, l'infirmière avait ôté les boucles d'oreille et les avait soigneusement rangées dans leur précieux écrin. Elle n'aurait plus le courage de les porter maintenant avant longtemps... Elle ne pouvait plus penser à Ivo sans avoir envie de fondre en larmes.

Julia s'était endormie lourdement au petit matin. Elle fut réveillée par Jorina.

— Je m'en vais avec Klaas. Les autres sont également partis. Mais je voulais vous dire au revoir. Je ne serai pas de retour avant le 28. Klaas est en congé jusque là et nous avons des masses de choses à décider pour le mariage, l'appartement...

Elle s'assit au pied du lit et dévisagea Julia.

— Vous... on dirait que vous avez pleuré ? J'espère qu'Ivo ne s'est pas montré dur avec vous ? Ça lui arrive quand il se met en colère.

— Non, murmura Julia, ce n'est pas Ivo.

— Marcia alors ? Sans doute désapprouve-t-elle les boucles d'oreilles ? Elles sont jolies ! J'adore les rubis.

Sans remarquer l'expression stupéfaite de Julia, elle continua :

— C'est sa faute, après tout, à ce bas-bleu, si elle ne récolte que des vieux bouquins poussiéreux ! Vous savez, Julia, je commence à me demander si elle retournera jamais en Angleterre. J'en ai parlé à Ivo. Il m'a priée, en des termes que je ne vous répéterai pas, de me mêler de mes affaires. J'ai tout de même bon espoir qu'il arrive à se dépêtrer adroitement de cette situation pour le moins délicate.

— Comment ? ne put s'empêcher de demander Julia.

— Tant qu'il a cru Marcia amoureuse de lui, il n'aurait pas voulu risquer de la blesser. Mais maintenant, il est au courant pour August de Winter. Il arrivera peut-être à tirer son épingle du jeu. Encore faut-il que Marcia lui en donne l'occasion. Maintenant, je me sauve, ajouta-t-elle en bondissant. Nos lendemains de Noël ne sont peut-être pas si gais que votre « Boxing Day ». Amusez-vous bien quand même.

Noël ou pas Noël, Marcia n'attendrait pas, et Julia dut se lever.

Elle fut un peu en retard au petit déjeuner. Marcia s'était réveillée toute maussade et elle ne trouvait rien à son gré.

Le père et le fils étaient déjà attablés quand elle entra dans la salle à manger. Ils se levèrent avec courtoisie pour la saluer, lui avancèrent une chaise, sonnèrent pour avoir du café frais et lui tendirent la corbeille de pain, tout cela avec une touchante coordination. Mais ils se gardèrent de commenter son visage un peu défait et ses yeux cernés, et se contentèrent de lui rappeler qu'ils devaient se rendre à Utrecht l'après-midi.

En fin de matinée, quand les deux anglaises descendirent, elles trouvèrent le vieux médecin entouré d'amis venus lui présenter leurs vœux. La conversation était générale. Un des chirurgiens de l'hôpital de Breda voulut interviewer Marcia sur le néerlandais qu'elle avait dû apprendre pendant ses longs mois d'inactivité. Etonné de voir qu'elle n'en savait pas un mot, il se tourna alors vers Julia.

— Et vous, Mademoiselle, avez-vous eu le temps d'apprendre un peu plus que ça « ja » ou « nee » ?

Julia sourit de toutes ses dents.

— Ja, Professor, dit-elle en ajoutant les quelques phrases apprises depuis son arrivée, avec un accent assez cocasse.

— Bravo ! s'exclamèrent tous les visiteurs en levant leurs verres à sa santé. C'est un début très prometteur.

Surprise de ne pas voir Ivo, Julia le cherchait des yeux. Elle rencontra le regard du vieux médecin et rougit de se sentir devinée.

— Vous vous demandez peut-être où est Ivo ? fit-il avec bonté. On l'a appelé au chevet d'un enfant. Il ne tardera pas.

Mais il tarda tellement qu'ils se mirent tous trois à table sans l'attendre. Ils avaient presque terminé quand il les rejoignit en s'excusant. Pendant qu'il avalait silencieusement un peu de dinde froide et de salade, ils prirent le café à table pour lui tenir compagnie et lui racontèrent les menus événements de la matinée.

Ivo était visiblement préoccupé. Sans doute attendait-il d'être seul avec son père pour lui faire part de ses soucis.

— Miss Jason, nous devrions aller au salon, suggéra Julia, et laisser les hommes parler...

— Non, Julia, ne partez pas, dit Ivo. Marcia, puis-je vous demander de vous passer de Julia un ou deux jours. J'ai besoin d'elle pour une urgence à Oisterwijk.

Julia le regardait d'un air intrigué. De quoi s'agissait-il et pourquoi ne l'avait-il pas consultée ? Était-il tellement sûr d'elle ?

— A moins d'une urgence particulière, dit Marcia, cela me paraît difficile, Ivo. J'ai encore besoin de tant de soins !

— C'est urgent, insista Ivo. Il y a un cas de polio à Beizel. C'est un petit village dont la majorité des écoliers vont en classe à Oisterwijk. Il y a deux autres cas douteux. J'ai fait des ponctions lombaires et les ai envoyées au laboratoire de Tilburg. Nous n'aurons pas les résultats avant deux jours. En attendant, il faut procéder à une vaccination massive. Et pour cela, j'ai besoin de Julia.

— La polio ! s'écria Marcia d'une voix aiguë, et vous osez vous asseoir à notre table, Ivo ! Mais c'est effroyablement dangereux !

— Mais non, Marcia, détrompez-vous, dit-il avec patience. Vous êtes immunisée contre cette maladie, et il en est de même pour nous, médecins et infirmières.

— Vous n'allez tout de même pas me priver de Miss Pennyfeather ! Je suis incapable de me débrouiller seule.

— Allons, allons, Marcia, dit le vieux médecin, n'exagérons rien. Vous êtes presque entièrement remise. Au contraire, ce serait une bonne chose d'apprendre à vous passer de Julia.

Il se leva paisiblement et repartit vers son cabinet. Un petit silence tomba.

— Quel âge a cet enfant ? demanda Julia.

— Douze ans. C'est une fillette qui va en classe à Oisterwijk. De plus, elle s'y est rendue le 24 à une réunion d'enfants. Elle ne se sentait déjà pas très bien.

— Elle est très malade ?

— Oui, les symptômes classiques. La paralysie a fait son apparition. Elle a de gros problèmes respiratoires. Je l'ai emmenée moi-même à l'hôpital. J'y retourne maintenant et j'en profiterai pour voir les deux cas douteux.

— Et moi, dit Marcia, que vais-je devenir, toute seule ?

— Résignez-vous à prendre votre mal en patience, dit Ivo avec désinvolture. Si nous voulons faire une vaccination de masse, il faut nous organiser et cela nous prendra toute la journée. Il va falloir joindre le Ministère de la Santé et pour commencer établir les listes d'enfants déjà vaccinés.

Et puis nous devons vérifier tous ceux qui ont été en contact avec les malades. Ça peut aller loin... et demander du temps...

Sans vouloir l'avouer, Julia était affolée à l'idée de tous ces noms hollandais imprononçables qu'il s'agirait de cocher sur les listes.

— Nous y arriverons, ne vous inquiétez pas, dit Ivo, comme s'il avait lu dans ses pensées. Les gens du pays sont clients de l'un ou l'autre d'entre nous. Nos registres ont généralement bien tenus. Je trouverai bien quelqu'un pour s'occuper de la paperasserie. Je préfère vous utiliser à faire les piqûres et les prélèvements dans la gorge.

Julia parut soulagée.

— Par quoi commençons-nous ?

— Je vous reconnais bien là ! Toujours pratique ! Installez d'abord Marcia dans le salon avec tout ce qu'il lui faut et venez me rejoindre dans mon bureau. J'ai demandé la liste des enfants présents à cette réunion. Nous allons d'abord nous assurer qu'ils ont tous été vaccinés.

Avant même d'avoir terminé ce fastidieux travail, Ivo fut appelé en consultation auprès de deux autres petits malades. Après les avoir soigneusement examinés, il procéda avec l'aide de Julia à une ponction lombaire. Ayant ensuite organisé leur transport à l'hôpital, il vaccina tous ceux qui avaient été en contact avec eux depuis quelques jours. Julia était touchée de la bonté qu'il témoignait tant aux petits malades qu'à leurs familles éplorées.

A leur retour, le docteur van den Werff leur apprit qu'il avait pu contacter le Ministère.

— Nous allons incessamment recevoir vaccins, seringues et aiguilles. La police est prévenue et réquisitionne pour nous les écoles de Beizel et d'Oisterwijk. Nous commencerons demain à sept heures.

Julia se sentait un peu coupable d'avoir abandonné Marcia tout l'après-midi. Contrairement à ses prévisions celle-ci se montra d'une humeur charmante et parut s'intéresser au déroulement de l'opération.

Il faisait encore nuit noire quand Julia se leva le lendemain matin. Elle prit rapidement son petit déjeuner, sachant que Bep s'occuperait de celui de Marcia.

Il avait été décidé qu'Ivo et Julia tiendraient le dispensaire improvisé dans l'école d'Oisterwijk, tandis que le docteur van den Werff officierait à Beizel, secondé par une infirmière de Tilburg. Les choses ne devaient pas être longues à Beizel et cette seconde équipe viendrait sans doute assez vite renforcer celle d'Oisterwijk. A moins d'incidents, l'opération ne devrait pas prendre plus de trois jours.

Ils quittèrent ensemble la maison, le docteur van den Werff dans sa Mercedes, Ivo et Julia dans la Rover.

A leur arrivée, une petite foule les attendait déjà. Ivo présenta rapidement à Julia deux volontaires d'âge moyen déjà installées à leurs bureaux, une pile de cartes devant elles.

Ils se débarrassèrent rapidement de leurs manteaux et se mirent aussitôt à l'ouvrage.

— Julia, je vous demanderai de nettoyer les bras et de remplir les seringues. Si je dois m'absenter, continuez toute seule. Ne vous souciez de rien d'autre. Uniquement des piqûres.

Malgré la rapidité avec laquelle Ivo et elle travaillaient, il semblait que la queue devant les deux volontaires ne diminuait pas d'un pouce.

Les premiers clients furent les jeunes mères avec leurs bébés. Ceux-ci sucèrent sans rechigner leurs trois gouttes de vaccin agréablement parfumées. Et leurs mères relevèrent leurs manches sans

faire de difficultés. Mais quand arriva le tour des tout-petits, ce fut plus difficile, on eut droit à un beau concert de hurlements et de vociférations. Certains d'entre eux leur glissaient entre les mains comme des anguilles. Tout rentra dans l'ordre avec l'arrivée des plus grands.

Pendant qu'Ivo vaccinait une blondinette, une jeune femme entra en trombe et se lança dans de grandes explications.

Ivo finit tranquillement la piqûre, tapota gentiment la joue de la jeune fille et se leva.

— Encore un cas, dit-il. Continuez ainsi jusqu'à mon retour, voulez-vous, mon petit ?

— J'espère que ça ne sera pas trop grave, dit-elle laconiquement en rassemblant tout ce dont elle avait besoin. Et n'oubliez pas de laisser votre adresse... on ne sait jamais.

Elle ne regretta pas cette précaution supplémentaire lorsqu'une demi-heure plus tard, surgit un homme qui s'adressa à elle dans un dialecte incompréhensible.

— Doctor ? fit-elle, et sur son signe affirmatif, elle lui copia l'adresse laissée par Ivo.

Il était plus de onze heures et l'école ne désemplissait toujours pas.

A une heure et demie, Ivo réapparut, ôta son manteau, passa sa blouse et son masque et s'empara de la seringue tendue par Julia.

— Vous avez fait du bon travail, jeune fille. Je suis désolé de vous avoir abandonnée aussi longtemps. Maintenant ôtez votre blouse, faites un saut jusqu'à l'hôtel de l'autre côté de la route. Commandez-vous du café et des sandwiches et détendez-vous pendant un quart d'heure. Je payerai plus tard. Quand vous reviendrez, j'irai à mon tour.

Malgré la fatigue qui commençait à se faire sentir, Julia aurait voulu que cette après-midi en compagnie d'Ivo s'éternisât. Mais à quatre heures, une autre équipe médicale vint les relayer.

— Je vous ramène d'abord à la maison, dit Ivo en se dirigeant vers sa voiture. Je ferai mes visites ensuite.

— Mais non, dit Julia en prenant place à côté de lui, ce serait une perte de temps. Je vous attendrai dans la voiture.

— C'est gentil à vous, dit-il avec gratitude. Vous pourrez toujours dormir en m'attendant.

Mais elle ne dormit pas. Elle réfléchissait.

— Quand il y a beaucoup de monde à la consultation, Jorina vous aide-t-elle ?

— Oui. Pourquoi ?

— Pourquoi ne pourrais-je pas en faire autant pendant son absence ? Cela vous ferait gagner du temps, non ?

Il s'engagea dans le sentier et s'arrêta doucement devant la maison.

— C'est une excellente idée, Julia. Mais que faites vous de la langue ?

— Ce n'est pas un obstacle insurmontable. Si j'ai un problème, je vous appellerai au secours.

— Vous n'êtes pas trop fatiguée ?

— Pas plus que vous ou votre père.

Bep les accueillit dans le vestibule en leur annonçant que le thé était prêt.

— Je monte d'abord mettre un uniforme propre, dit Julia.

Quand elle redescendit, Ivo bavardait avec Marcia. Sans se formaliser d'être tenue à l'écart de cette conversation d'un haut niveau intellectuel, Julia but tranquillement son thé. A l'arrivée du vieux docteur, le vent tourna. Avec sa finesse inimitable, le docteur van den Werff sut féliciter Julia avec chaleur pour le travail accompli. La jeune fille était un peu médusée de l'étincelle de malice brillant dans le bon regard du médecin. Manifestement, il était enchanté d'avoir réussi à interrompre la

conversation de son fils avec cette Marcia qu'il ne devait pas tenir en très haute estime.

A six heures, ils se levèrent, et Julia s'occupa d'introduire les malades dans la salle d'attente. La consultation prit fin à huit heures. Julia dîna du bout des lèvres. Elle était trop fatiguée pour participer à la conversation.

Ils étaient au salon depuis une demi-heure environ quand Ivo rappela qu'ils recommençaient le lendemain à sept heures.

— Il vaudrait mieux aller vous coucher, Julia. Bep aidera Marcia à remonter. D'ailleurs, elle pourrait même se débrouiller seule. Vous m'avez bien dit que vous n'aviez plus besoin des services de Julia, Marcia, n'est-ce pas ?

Marcia prit un air circonspect.

— Miss Pennyfeather a certainement hâte de rentrer chez elle, dit-elle de sa voix mielleuse. Mais je suppose qu'elle restera jusqu'au dénouement de cette petite crise.

— Cette petite crise, comme vous l'appellez, dit Ivo avec froideur, fait courir de gros risques à pas mal de gens, à des enfants surtout, ne l'oubliez pas, vous qui avez eu de la chance de vous en être tirée sans séquelles.

Julia se leva et prit congé. Ils avaient probablement l'intention de discuter de son départ. Sa présence n'était pas indispensable. Jusqu'à deux heures du matin, elle se tourna et se retourna dans son lit, essayant vainement de se convaincre que, plus tôt elle partirait, mieux ce serait.

Bien entendu, le lendemain, elle avait les yeux cernés et l'air exténué. Voyant cela Ivo lui demanda gentiment si elle préférerait renoncer à l'accompagner à Oisterwijk.

— Il n'en est pas question ! lança-t-elle d'un ton rogue.

— Doucement, Julia ! On dirait que vous voulez m'avaler tout cru ! J'avais l'impression que vous étiez fatiguée...

— Pas du tout !

— Bon d'accord ! Seulement de mauvaise humeur alors...

Elle allait rétorquer quelque chose de peu aimable quand le docteur van den Werff la devança en la remerciant une fois de plus du coup de main donné la veille à la consultation.

— J'espère que vous pourrez nous aider ce soir encore, ajouta-t-il avec un sourire conciliant. Je pense avoir fini à Biezel vers midi et nous viendrons aussitôt renforcer vos effectifs à Oisterwijk. Nous devrions avoir terminé demain.

Se tournant alors vers Ivo, il ajouta :

— Nous aurons certainement les résultats des analyses vers midi, j'espère que par notre rapidité nous aurons limité les dégâts. Grâce au ciel, presque tous les bébés ont été immunisés.

La journée se déroula comme celle de la veille. Si le personnel médical était plus nombreux, les patients l'étaient également. Avertis par le téléphone arabe, ils arrivaient en rangs serrés des fermes isolées et des hameaux disséminés sur la lande à des kilomètres à la ronde.

Entre midi et deux heures, médecins, infirmières et volontaires allèrent tour à tour se restaurer. Julia avait retrouvé sa bonne humeur habituelle et se réjouissait de passer une demi-heure en compagnie d'Ivo, à parler d'autre chose que de seringues ou de virus. Malheureusement, au moment où ils quittaient l'école, on vint avertir Ivo qu'il était demandé au téléphone. Julia s'installa dans le café d'en face, commanda leurs thés et des sandwichs au jambon. Ivo ne fut pas long à la rejoindre. Ils avaient encore vingt minutes devant eux. Allait-elle avoir le temps d'aborder la question de son départ ? Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'elle le ferait, certes. Mais enfin, Marcia n'avait plus



besoin d'elle, elle le lui avait clairement laissé entendre.

Ses projets furent réduits à néant. Ivo ne fit que parler des résultats de la première analyse qu'on venait juste de recevoir et qui était, bien entendu, positive. L'esprit ailleurs, Julia l'écoutait en hochant la tête.

— J'ai l'impression de parler dans le vide dit soudain Ivo en la dévisageant avec attention.

Elle rougit.

— Oui... non, je... c'est très intéressant, Ivo. Mais je voulais vous demander quand...

— Allons, il faut y retourner, coupa-t-il brusquement en se levant. La journée n'est pas terminée...

De nouveau, ils se plongèrent dans leur travail jusqu'à quatre heures. Une autre équipe vint alors les relayer. Julia avait bien un peu espéré lui parler sur le chemin du retour. Mais il se contenta ce jour-là de la ramener à la maison et repartit aussitôt en disant qu'il serait revenu dans une heure.

Un bon bain la remit en forme. Après s'être soigneusement maquillée et coiffée, elle enfila un uniforme fraîchement repassé, puis se mit une petite touche de parfum derrière le lobe de l'oreille et au creux des poignets. Ce n'était peut-être pas ultra-réglementaire, mais elle avait besoin de se remonter le moral avant d'aller retrouver au salon Marcia qui voulait à tout prix se débarrasser d'elle.

Elle descendit lentement l'escalier lorsqu'un bruit la fit s'immobiliser sur une marche. La porte du salon venait de s'ouvrir. Les silhouettes de Marcia et d'August de Winter se détachaient nettement contre la pièce éclairée. Elles se confondirent un instant dans un long baiser.

Trop stupéfaite pour réagir, Julia se contenta de suivre des yeux le professeur qui traversait le hall et disparaissait dans l'obscurité du jardin. Marcia, elle, était rentrée au salon dont elle avait doucement refermé la porte.

Au bout d'un instant, Julia acheva de descendre l'escalier et entra au salon. Mollement allongée sur un canapé, Marcia feuilletait un gros livre.

— Ah, vous voilà ! dit-elle en levant la tête. Enfin quelqu'un ! J'ai été seule toute la journée !

— Vous plaisantez ! Monsieur de Winter vient de sortir d'ici et je vous ai vus échanger un baiser. A-t-il passé toute la journée avec vous ? Ah, vous pensiez sans doute que j'accompagnerais Ivo dans ses visites comme hier et que je ne rentrerais pas avant cinq heures ? Eh bien, vous vous êtes trompée ! ajouta-t-elle en dévisageant Marcia avec indignation. Vous nous croyez donc tous aveugles à vos petites manigances ? Je suis dégoûtée de voir la façon dont vous ne cessez d'étaler votre solitude, votre abnégation, votre courage devant Ivo !

Elle reprit sa respiration et continua d'une voix lente et posée :

— Vous êtes une simulatrice, et de la plus belle espèce. Je l'ai deviné dès le premier jour. C'est vrai, vous avez eu la polio, mais une forme très atténuée. Quand vous vous êtes incrustée ici, c'était dans l'intention d'épouser Ivo. Et puis, vous avez rencontré August de Winter. Vous avez cependant continué votre comédie. Cela vous permettait de rester sur place, en voyant souvent August de Winter, lui laissant le temps de se décider. Vous êtes un véritable monstre, une horrible simulatrice, conclut-elle avec une colère froide en se laissant tomber dans un fauteuil.

Devant cette explosion inattendue, Marcia parut chercher ses mots.

— Comment osez-vous... ? commença-t-elle d'une voix aiguë. Ah, vous êtes amoureuse d'Ivo, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle avec un méchant sourire. Je le sais. C'est pour cette raison même que je n'ai plus besoin de vos services. Si je ne veux plus de lui, je ne vais tout de même pas le jeter dans vos bras. Vous ne vous en tirerez pas à si bon compte. J'ai bien l'intention de...

Elle n'acheva pas sa phrase. Bep entraîna avec un plateau. Dans un silence contraint, elles burent leur thé. Puis Marcia se replongea dans son livre tandis que Julia parcourait les petites annonces d'un journal local, pour augmenter un peu son vocabulaire. Une heure plus tard, le docteur van den Werff fit une courte apparition, suivi peu après d'Ivo. Ce dernier allait repartir dans son bureau quand Marcia lui demanda d'un air résolu :

— Ivo, je voudrais vous parler. Ce soir, est-ce possible ?

— Bien sûr, Marcia, fit-il avec courtoisie habituelle. Après la consultation, si vous voulez. Non, après dîner, plutôt. Nous aurons tout notre temps. Maintenant, si vous voulez bien m'excusez, la consultation commence dans dix minutes et j'ai des coups de téléphone à donner avant.

Peu après, Julia sortit à son tour, sans mot dire. La salle d'attente était pleine. Au bout d'un moment, elle se glissa discrètement dans le bureau du docteur van den Werff.

— Il y a encore beaucoup de monde. Dois-je demander à Bep de retarder le dîner ?

— Oui, Julia, faites-le. Combien de clients reste-t-il ?

— Quatre pour Ivo. Six pour vous.

— Croyez-vous que ce sera long ?

— Le premier à passer est un vieillard sourd avec un serre-tête et une barbe à la Van Dyck. Ensuite, il y a une jeune mère avec un bébé, une femme qui me semble sur le point de mettre des jumeaux au monde, une malheureuse avec un œil au beurre noir, et enfin une vieille dame à l'air féroce, affublée d'un affreux moutard enrhumé comme tout.

Le médecin se mit à rire de bon cœur.

— Vos descriptions témoignent d'un excellent esprit d'observation, ma chère enfant. Voulez-vous demander à Bep quarante minutes de grâce... Dites-moi, Julia vous vous êtes querellée avec Marcia, non ? ajouta-t-il au moment où elle allait disparaître.

— Oui. Comment l'avez-vous deviné ?

— En réalité, c'est Ivo. Il a un sixième sens, vous savez.

— De toute façon, dit-elle posément en refermant la porte derrière elle, cela m'indiffère !

Au dîner, les deux hommes se mirent en frais pour alimenter la conversation. Les jeunes filles évitaient visiblement de s'adresser la parole. On parla de politique, du mariage de Jorina et de la possibilité de patiner si le froid continuait de sévir.

— Chez vous, demanda Julia, tout le monde patine ?

— On apprend cela pratiquement au berceau, dit Ivo en souriant. Vous savez patiner, Julia ?

— Pas très bien, je tombe sans arrêt.

— Dans votre cas, ce n'est pas très grave, ironisa Marcia, vous êtes bien rembourrée !

— Il n'y a pas de honte à tomber, ma chère Marcia dit Ivo. C'est ainsi que l'on apprend !

Le dîner terminé, Julia passa au salon avec le docteur van den Werff tandis que Marcia suivait Ivo dans son bureau. Ils revinrent au bout d'une heure. Marcia paraissait très contente d'elle. L'expression d'Ivo était impénétrable, Julia se raidit sur sa chaise. Ivo allait certainement la réprimander. Mais elle n'allait pas remonter dans sa chambre pour autant. Elle n'avait pas peur de lui après tout !

Aussi, quand le docteur van den Werff et Marcia se retirèrent, continua-t-elle paisiblement de tricoter le chandail commencé.

— Vous savez pourquoi Marcia voulait me voir ? attaqua Ivo sans préambule.

Dans sa nervosité, Julia laissa filer une maille.

— Oui. Du moins, je l'imagine, dit-elle en s'efforçant de la rattraper.

— Vous l'avez traitée de simulatrice ?

— Oui, répondit-elle dans un cliquetis d'aiguilles.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

— Il n'y a pas mal à cela, dit-elle d'un ton désinvolte en se mettant à compter ses mailles.

— Vous l'avez également traitée de monstre ?

— Trente-six, trente sept... C'est exact, dit-elle en levant la tête... C'est bien trente-sept que j'ai dit ?

— Laissez ce maudit tricot, dit-il avec impatience... Il est inutile d'essayer de fuir.

— Si j'avais voulu me défiler, explosa Julia, j'aurais pu aussi bien remonter dans ma chambre !

— Je vous en aurais fait sortir, croyez moi.

Il se leva et se mit à faire les cent pas dans la pièce.

— Au nom du ciel, Julia, pourquoi avez-vous fait cela... ? Le mieux est l'ennemi du bien, vous savez.

Que voulait-il donc dire ?

— Savez-vous que... commença-t-elle pour s'interrompre aussitôt.

Non, jamais elle ne s'abaîsserait à lui parler de la scène surprise tout à l'heure.

— Marcia avait passé la journée seule, reprit Ivo. Elle devait être démoralisée. Et puis vous faites irruption et vous la traitez de... de... monstre !

Les mains tremblantes, Julia rangea son tricot.

— C'est ce qu'elle vous a dit, n'est-ce pas ? Alors pourquoi vous donner le mal de me poser la question ? Ma parole ne compte évidemment pas comparée à la sienne !

Elle se leva avec beaucoup de dignité et sortit de la pièce. Arrivée dans sa chambre, elle se déshabilla rapidement et se mit en devoir de défaire les derniers rangs de tricot complètement ratés, tout en versant sur son ouvrage des larmes amères.

Le lendemain, les deux médecins l'accueillirent gentiment dans la salle à manger. Ayant jeté un bref coup d'œil à ses traits tirés ils se gardèrent de lui demander si elle avait bien dormi. Une fois qu'elle fût servie, ils reprirent la discussion interrompue par son arrivée.

— Je me retirerai à Sneek, disait le vieux médecin. Sauf pendant les vacances, personne n'y a habité depuis la mort de ton grand-père. Je m'y vois très bien, menant une petite vie tranquille, faisant parfois de la voile, y accueillant mes petits-enfants. Ta mère aimait cet endroit, ajouta-t-il mélancoliquement.

— Écoute, papa, soixante ans, c'est un peu jeune pour prendre sa retraite.

— Je conserverai peut-être une activité à temps partiel, mais j'ai envie de liberté. Il te faudra un associé, Ivo. Je pense toujours à Théo.

— Rien ne presse, papa. Nous verrons dans un an ou deux...

— De toute façon, j'ai de gros travaux à faire dans la maison de Sneek avant de m'y installer...

Ivo avait donc pris hier soir la décision d'épouser Marcia, se disait Julia en fixant son assiette vide. Et c'était sans doute pourquoi le vieux médecin tenait tant à laisser la maison au jeune couple.

— J'aimerais retourner en Angleterre dès que possible, docteur, dit subitement Julia. Un poste m'attend dans mon ancien hôpital. Vous n'avez plus besoin de moi, ici, je crois ?

Si le médecin fut surpris, il n'en montra rien et se contenta de répondre :

— Nous allons certainement avoir terminé ces vaccinations aujourd'hui. Voulez-vous que nous

parlions de tout cela demain matin ?

Après un petit signe d'assentiment, Julia remonta chercher son manteau et en redescendant, surprit Ivo qui disait :

— Cette affaire me concerne, Papa...

En voyant Julia, il s'interrompit.

La jeune fille prit place dans la voiture. Elle essayait vainement de deviner le sens de cette phrase. Ils étaient presque arrivés à Oisterwijk quand Ivo lui demanda :

— Ce poste à l'hôpital, on vous l'a vraiment offert, Julia ?

L'infirmière ne savait pas mentir.

— Pas exactement. Mais à mon départ, on m'a fait savoir qu'on serait toujours prêt à me reprendre.

— Vous n'avez donc aucun projet précis ?

— Ne vous souciez pas de moi, dit-elle avec humeur, vexée qu'il eût découvert sa petite supercherie. De toute façon, j'ai toujours la ressource d'aller chez mon frère.

— Ah oui, bien sûr, dit-il avec imperceptible ironie, ce frère chez qui vous rêviez de passer Noël...

Ils étaient arrivés devant l'école. Julia descendit de voiture avec un grognement inintelligible et claqua violemment la portière.

Avant midi, tout fut terminé. Le dernier patient referma la porte derrière lui. En un tournemain, grâce au nombre suffisant d'infirmières et de volontaires, tout fut rangé et nettoyé.

Après une courte conversation en hollandais avec son père, Ivo dit à Julia :

— Mon père va vous ramener à la maison Julia. Je ne rentrerai pas avant un bon moment. Papa, peux-tu faire quelques visites à ma place, s'il te plaît ? Je ferai le reste à mon retour.

— Entendu, Ivo, dit le docteur van der Werff en faisant monter Julia dans sa Mercedes.

— Je ne m'arrête pas, dit celui-ci, une fois arrivé devant la maison. J'ai des malades à voir. Ne m'attendez pas pour déjeuner. Je prendrai un sandwich et un café en chemin.

En suivant des yeux la voiture qu'il conduisait avec la même souplesse et la même rapidité que son fils, Julia eut le cœur un peu serré. Elle s'était attachée à ce médecin si bon et si compréhensif, comme au père qu'elle avait si peu connu. Elle enviait un peu cette famille unie malgré la disparition prématurée de la mère, dix ans plus tôt...

Marcia était déjà à table. Avec un bref salut lancé à la cantonade, Julia s'assit en face d'elle et s'efforça de manger de bon appétit pour que l'autre ne pût deviner les soucis qui la taraudaient. Sans mot dire, Marcia la dévisageait, On eût dit qu'elle était en train de prendre la mesure de son adversaire.

Après déjeuner, Marcia retourna au salon, tandis que Julia remontait dans sa chambre. Celle-ci se mit en devoir d'écrire une lettre à son frère. Ce ne fut pas une mince affaire. Après plusieurs brouillons et un certain nombre de ratures, elle parvint à un résultat acceptable. Il était presque quatre heures lorsqu'elle termina son pensum. Elle redescendit au salon où Bep ne tarderait sans doute pas à apporter le thé.

A peine entrée dans la pièce, elle eut l'intuition immédiate d'une situation explosive. L'atmosphère était chargée d'électricité.

Marcia était près de la cheminée, non pas à moitié allongée comme à son habitude, mais droite comme la justice, ses doigts battant nerveusement la mesure sur le livre qu'elle tenait dans les mains.

Soulagée de voir qu'après tout, Marcia était aussi nerveuse qu'elle, Julia décida de rester debout et, pour se donner une contenance, se dirigea vers le vieux miroir suspendu au-dessus de la cheminée dans son cadre doré. Avec une lenteur étudiée, elle redressa soigneusement sa coiffe, attendant que son adversaire ouvrit les hostilités. Ce ne fut pas long. D'un geste brusque, Marcia envoya promener son livre et lança d'une voix aiguë.

— Vous imaginez sans doute que je ne vois pas clair dans votre jeu, Mademoiselle ? Ivo serait un beau parti pour une fille sans le sou et sans éducation comme vous, n'est-ce pas ? Ça ne vous déplairait pas déjouer à la grande dame ! Je me demande bien comment vous avez réussi à le convaincre de vous amener ici... et ensuite de vous offrir des boucles d'oreilles en rubis. Les bijoux, ça se paie d'habitude...

Elle regardait Julia avec malveillance. De peur d'exploser, celle-ci serrait les dents tout en repoussant machinalement une mèche de cheveux sous son bonnet.

— Vous vous êtes littéralement jetée à son cou, reprit Marcia. Croyez-vous que je n'ai pas remarqué toutes vos manigances ? Cette façon d'apprendre trois mots de hollandais et de vous perdre dans la forêt pour vous rendre intéressante... C'était cousu de fil blanc, et Ivo n'en est pas dupe. Oh, je ne lui ai rien raconté de précis, dit-elle en riant méchamment, je me suis contentée de suggérer ceci, d'insinuer cela, de faire quelques allusions discrètes... Du beau travail. Il n'est pas près de vous faire remonter sur votre piédestal ! Dès que vous serez repartie en Angleterre, il vous oubliera vite. Vous pouvez d'ailleurs partir quand vous voulez... vous n'êtes plus mon infirmière !

— Je vous rappelle que je suis au service du docteur van den Werff, dit calmement Julia. Je m'en irai lorsqu'il me le demandera.

D'un geste désinvolte, elle sortit son petit poudrier de la poche de sa blouse et secoua la houppette sur le bout de son nez.

— Pourquoi tenez-vous à faire croire à Ivo que vous l'aimez ? Qu'est-ce qui vous empêche de lui dire que vous lui préférez M. de Winter ?

— Pauvre oiseau ! fit Marcia avec un sourire de mépris. Je continuerai à jouer cette comédie jusqu'à ce que vous soyez repartie en Angleterre. Je quitterai Ivo dès qu'August... Vous n'imaginez tout de même pas un désistement en votre faveur ?

De nouveau, Julia se tourna vers le trumeau pour faire semblant d'ajuster une mèche qui n'en avait aucun besoin. Elle allait répliquer lorsqu'elle vit dans la glace Ivo debout dans l'entrebâillement de la porte. Depuis quand était-il là ? Et qu'avait-il surpris de leur conversation ? Il était possible de le savoir. Elle prit une profonde inspiration pour calmer les battements de son cœur et reprit d'une voix haute et claire :

— Non, je n'ai jamais eu la moindre illusion à ce sujet. Sur votre santé non plus d'ailleurs. Pour une personne qui se targue de franchise, comme vous aviez eu le culot de me l'assurer le jour de mon arrivée, eh bien, vous avez bien trompé votre monde ! Vous n'avez jamais eu besoin d'infirmière. Vous marchiez déjà sans doute normalement bien avant mon arrivée. Je m'en suis doutée depuis le début. Mais hier après-midi, lorsque je vous ai surpris en train d'embrasser M. de Winter, j'ai compris une fois pour toutes qu'Ivo vous avez servi de paravent. Vous ne l'avez jamais aimé, n'est-ce pas ? D'ailleurs, savez-vous seulement ce que cela signifie ? Ce n'est pas dans Montaigne ni dans la querelle des Anciens et des Modernes !

D'un mouvement brusque, elle se tourna pour regarder Marcia droit dans les yeux.

— Vous devriez avoir honte d'utiliser Ivo pour attirer M. de Winter. Voyons, Ivo le vaut cent

fois !

Du coin de l'œil, elle surprit un geste d'Ivo.

— Je vous ai déjà dit que vous étiez une simulatrice, acheva-t-elle pour faire bonne mesure, je ne me suis pas trompée !

— Ça suffit, Julia, fit la voix glaciale d'Ivo. Inutile de crier comme ça. Je ne suis pas sourd. Auriez-vous la bonté de nous laisser, Marcia et moi ? Nous avons un petit malentendu à dissiper.

Julia sortit du salon comme une flèche. Il ne lui fallut pas plus de dix minutes pour ôter son uniforme, se mettre en civil et faire sa valise. Elle griffonna rapidement un petit mot pour le docteur van den Werff, et vérifia qu'elle avait sur elle assez d'argent pour le retour.

A pas de loup, elle descendit l'escalier et sortit de la maison. Elle fût bientôt sur la route d'Oisterwijk. Sa valise était lourde, mais elle la sentait à peine. Fiévreusement, elle calculait les horaires. A Oisterwijk, elle avait un car pour Tilburg. De là, elle prendrait le train pour Rotterdam. Elle serait certainement à temps à « Hoek van Holland » pour prendre le carferry de nuit. On ne s'apercevrait pas de son absence avant une heure ou deux. A ce moment-là, elle serait dans le train. Réconciliés ou pas, Ivo et Marcia auraient d'autres préoccupations.

Elle frissonnait sous le ciel bas et plombé annonciateur de neige. Parfois, elle se retournait, dans le très vague espoir qu'Ivo, après tout... Hélas, la route était désespérément vide. Elle atteignit enfin l'arrêt du car à l'entrée de la ville et posa sa valise avec soulagement au milieu d'un petit groupe de ménagères chargées de paniers. Elle n'en pouvait plus. Pourvu que le car ne tarde pas et qu'il y ait des places assises. Elle leva les yeux sur le ciel menaçant. A cet instant, un flocon de neige tomba sur le bout de son nez.

La Rover freina brusquement à côté d'elle. Ivo en sortit, prit sa valise, la mit sur le siège arrière, et dit d'une voix neutre :

— Montez, Julia.

Elle ne bougea pas.

— Ne faites pas la têtue, mon petit, dit-il en riant au milieu des regards intrigués des badauds.

— Comment avez-vous deviné que je serais ici ?

— Ce n'était pas sorcier. Allons, montez vite. Je suis garé dans un endroit interdit.

Elle obtempéra enfin. Ivo fit demi-tour et reprit le chemin de la maison. Il ne disait mot. Il dépassa le sentier, tourna un peu plus loin sur une petite route de campagne serpentant sur la lande, ralentit et demanda doucement :

— Mon petit cœur, pourquoi vous être enfuie avec une telle précipitation ?... Oui, je sais bien, vous avez laissé un petit mot à papa, mais quand même... ?

Comme c'était merveilleux de s'entendre appeler « mon petit cœur » !

— Après tout ce que j'avais dit à Marcia, murmura-t-elle, je ne pouvais pas rester. Je vous avais aperçu dans le miroir et je savais ce que je faisais. Mais après, je m'en suis voulu à mort. Peut-être l'aimiez-vous après tout, je n'avais pas le droit de tout gâcher ainsi...

Elle ne pouvait plus continuer, tellement elle avait la gorge serrée. Ivo eut un petit rire.

— Ma douce Julia transformée en dragon crachant le feu, c'était un spectacle de choix ! Mais, ma chérie, je n'étais pas aussi aveugle que vous le croyiez. Je devais avant tout parler à cet August de Winter et le mettre face à ses responsabilités.

Julia eut un petit sanglot étranglé.

— Oh, quand je pense à toutes les horreurs que j'ai proférées... Tiens, ajouta-t-elle en regardant

par la fenêtre, c'est là que je me suis perdue...

Ivo avait arrêté la voilure. Ils descendirent et partirent bras dessus bras dessous vers les bois, leurs bottes martelant le sol gelé.

— Et moi, mon trésor, c'est là que j'ai perdu pour de bon la tête en vous découvrant endormie, recroquevillée au pied de ces arbres. Pour être tout à fait franc, j'ajouterai que cet état de choses date d'un fameux soir de tempête sur la lande écossaise... Jamais depuis je n'ai cessé de m'émerveiller de votre beauté et de votre gaieté... de rêver à votre douceur...

— Et Marcia ? demanda Julia avec hésitation.

Ivo secoua la tête.

— A vrai dire, il n'y avait rien entre nous, et nous en étions conscients. Mais je ne pouvais rompre avec elle avant d'en avoir parlé à de Winter. Il m'a promis de venir la chercher d'ici une heure. Ils se marieront et je leur souhaite beaucoup de bonheur.

— Ils se réciteront de la poésie grecque, ironisa Julia. Mais, Ivo, je crains de ne pas être à la hauteur...

— Ne vous inquiétez pas mon trésor, je n'ai nul besoin d'une encyclopédie vivante. Alors, Julia, vous voulez bien m'épouser ?

— Oh oui, mon chéri ! dit-elle en se jetant à son cou. Je ne sais ce que je serais devenue si vous n'aviez pas voulu de moi !

— Savez-vous quel jour nous sommes ?

— Le 28 décembre.

— Le cinquième jour de Noël. Nous en sommes donc à cinq anneaux d'or. Je vous avais bien dit, souvenez-vous, qu'un véritable amoureux tenait à ce que sa bien-aimée fût certaine de ses sentiments. Alors, voilà, dit-il en fouillant dans sa poche. J'ai fait un saut à La Haye après avoir été voir de Winter. Je n'ai pas trouvé de meilleur moyen pour vous convaincre de la force de mes sentiments.

Avec une tendresse infinie, il la regarda et repoussa le bonnet de fourrure pour lui fixer aux oreilles deux petits anneaux d'or.

— Avec celui-ci, j'ai un peu triché, dit-il en lui glissant au poignet un lourd bracelet d'or, mais pas avec celui-ci.

Il lui ôta son gant gauche et lui mit à l'annulaire un anneau dans lequel étaient montés trois superbes diamants.

— Quant à celui-ci, dit-il en faisant rouler dans sa paume une alliance toute simple, il faudra attendre le jour J...

— Je suis comblée, mon amour, dit-elle en l'embrassant tendrement, une fois pour chaque anneau.

— Si vous voulez bien, dit-il en la serrant contre lui à l'étouffer, nous attendrons la fin de la menace d'épidémie avant d'aller en Angleterre solliciter une dispense de bans au Bureau d'Etat Civil. A moins que vous ne vouliez un grand mariage. Mais j'espère que vous n'aurez pas le cœur de me faire attendre.

Une image de mariée en satin blanc, voilée de tulle, flotta un instant devant les yeux de Julia. Elle l'écarta résolument.

— Moi non plus, Ivo, je ne veux pas attendre, dit-elle avec un sourire venu du fond du cœur. Une petite église de campagne, deux témoins, que faudra-t-il de plus à notre bonheur ?

Fou de joie, Ivo l'embrassa avec une tendresse d'où la passion n'était pas exclue.

— Et bien entendu, reprit Julia, une fois qu'elle eût retrouvé son souffle, je ne quitterai pas mes cinq anneaux d'or...